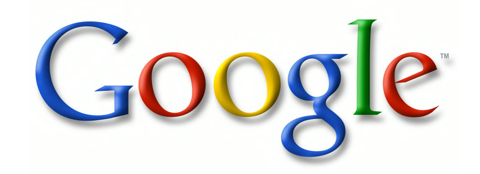


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

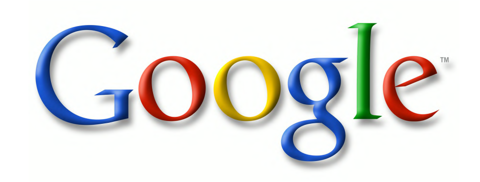
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

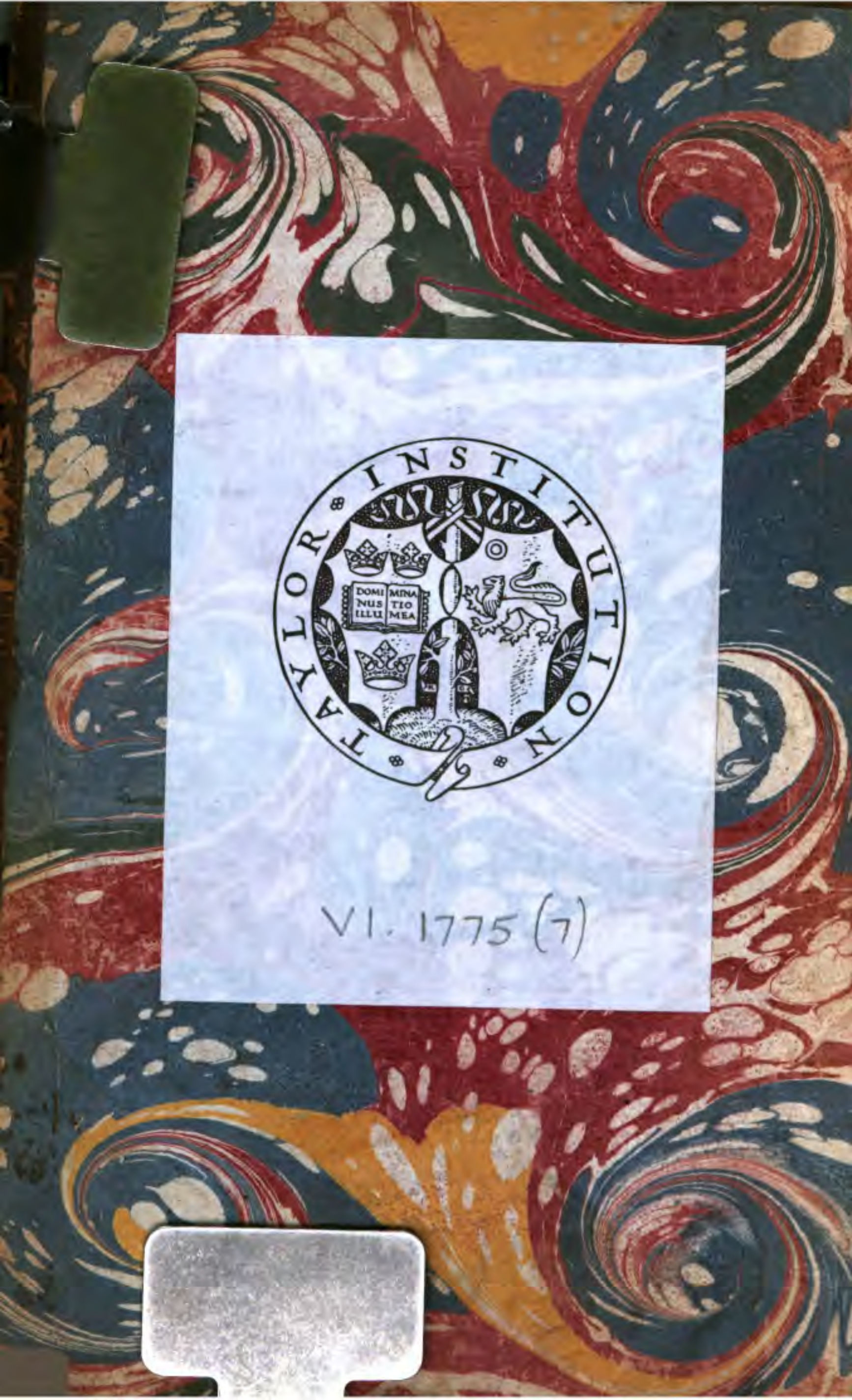
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





VI. 1775 (7)



TOME SEPTIÉME.

TOME SEPTIÉME.

OUVRAGES

DRAMATIQUES,

PRÉCÉDÉS ET SUIVIS

DE TOUTES LES PIÉCES QUI LEUR SONT RELATIFS.

TOME SIXIÉME.

M. DCC. LXXV.

FRAGMENT D'UNE LETTRE.

» JE n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau-rose. L'élogue en dialogues, intitulée *Bérénice*, à laquelle Madame *Henriette* d'Angleterre fit travailler *Corneille* & *Racine*, était indigne du théatre tragique. Aussi *Corneille* n'en fit qu'un ouvrage ridicule. Et ce grand maître *Racine* eut beaucoup de peine avec tous les charmes de sa diction éloquente, à sauver la stérile petitesse du sujet. J'ai toujours regardé la famille d'*Atrée*, depuis *Pélops* jusqu'à *Iphigénie*, comme l'attelier où l'on a dû forger les poignards de *Melpomène*. Il lui faut des passions furieuses, de grands crimes, des remords violens. Je ne la voudrais ni fadement amoureuse, ni raisonneuse. Si elle n'est pas terrible, si elle ne transporte pas nos ames, elle m'est insipide.

„ Je n'ai jamais conçu comment ces Romains qui devaient être si bien instruits par la poëtique d'*Horace*, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'*Atrée* & de *Thieste* une déclamation si plate & si fastidieuse. J'aime mieux l'horreur dont *Crébillon* a rempli sa piéce.

„ Cette horreur aurait fort réussi sans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier, c'est la rage qu'un homme montre de se venger d'une offense qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéressons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons, que quand elles sont excitées par une injure récente qui doit trou-

» bler l'ame de l'offenſé, & qui émeut la nôtre,
„ Le ſecond, c'eſt qu'un homme qui, au pre-
» mier acte, médite une action déteſtable, &
» qui ſans aucune intrigue, ſans obſtacle & ſans
» danger l'exécute au cinquiéme, eſt beaucoup
» plus froid encor qu'il n'eſt horrible. Et quand
» il mangerait le fils de ſon frère, & ſon frère
» même, tout cruds ſur le théatre, il n'en ſerait
» que plus froid & plus dégoûtant, parce qu'il
» n'a eu aucune paſſion qui ait touché, parce
» qu'il n'a point été en péril, parce qu'on n'a
» rien craint pour lui, rien ſouhaité, rien ſenti.

Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.

„ Le troiſiéme défaut eſt un amour inutile,
» qui a paru froid, & qui ne ſert, dit-on, qu'à
» remplir le vuide de la piéce.
„ Le quatriéme vice, & le plus révoltant de
» tous, eſt la diction incorrecte du poëme. Le
» premier devoir quand on écrit eſt de bien
» écrire. Quand votre piéce ſerait conduite
» comme l'*Iphigénie* de *Racine*, les vers ſont-ils
» mauvais, votre piéce ne peut être bonne.
„ Si ces quatre péchés capitaux m'ont toûjours
» révolté; ſi je n'ai jamais pu, en qualité de prê-
» tre des muſes, leur donner l'abſolution, j'en
» ai commis vingt dans cette tragédie des *Pélo-*
» *pides*. Plus je perds de tems à compoſer des
» piéce de théatre, plus je vois combien l'art eſt
» difficile. Mais Dieu me préſerve de perdre en-
» cor plus de tems à recorder des acteurs & des
» actrices. Leur art n'eſt pas moins rare que
» celui de la poéſie.

ACTEURS.

ATRÉE.

THIESTE.

ÆROPE, fille d'Euristhée, femme d'Atrée.

HIPPODAMIE, veuve de Pélops.

POLÉMON, archonte d'Argos, ancien gouverneur d'Atrée & de Thieste.

MÉGARE, nourrice d'Ærope.

IDAS, officier d'Atrée.

La scène est dans le parvis du temple.



LES PELOPIDES

LES PÉLOPIDES, OU ATRÉE ET THIESTE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, POLÉMON.

HIPPODAMIE.

Voilà donc tout le fruit de tes ſoins vigilans !
Tu vois ſi le ſang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendreſſe éclairée
Guida les premiers ans de Thieſte & d'Atrée.
Ils ſont nés pour ma perte, ils abrègent mes jours.
Leur haine invétérée & leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon eſprit ſuccombe.
Ma carrière eſt finie, ils ont creuſé ma tombe,
Je me meurs !

POLÉMON.

Espérez un plus doux avenir.
Deux frères divisés pouraient se réunir.
Nos archontes sont las de la guerre intestine;
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruïne.
On veut éteindre un feu prêt à tout embraser
Et forcer, s'il se peut, vos fils à s'embrasser.

HIPPODAMIE.

Ils se haïssent trop; Thieste est trop coupable;
Le sombre & dur Atrée est trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les loix, outrageant tous les Dieux,
Thieste n'écoutant qu'un amour adultère
Ravit entre mes bras la femme de son frère.
A garder sa conquête il ose s'obstiner.
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Ærope au milieu d'eux déplorable victime,
Des fureurs de l'amour, de la haine & du crime,
Attendant son destin du destin des combats,
Voit encor ses beaux jours entourés du trépas.
Et moi dans ce saint temple où je suis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des Dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLÉMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins respectent votre azile;
Et même entre mes mains vos enfans ont juré
Que ce temple à tous deux serait toûjours sacré.
J'ose espérer bien plus. Depuis près d'une année,

Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.
Le sénat me seconde, on propose un partage
Des états que Pélops reçut pour héritage;
Thieste dans Micène, & son frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés n'auront plus sous leurs yeux
Cet éternel objet de discorde & d'envie
Qui désole une mère ainsi que la patrie.
L'absence affaiblira leurs sentimens jaloux;
On rendra dès ce jour Ærope à son époux:
On rétablit des loix le sacré caractère.
Vos deux fils régneront en révérant leur mère.
Ce sont là nos desseins. Puissent les Dieux plus doux
Favoriser mon zèle & s'appaiser pour vous!

HIPPODAMIE.

Espérons: mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'inceste autour d'elle avec les parricides.
C'est le sort de mon sang. Tes soins & ta vertu
Contre la destinée ont en vain combattu.
Il est donc en naissant des races condamnées,
Par un triste ascendant vers le crime entraînées,
Que formèrent des Dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels!
La maison de Tantale eut ce noir caractère.
Il s'étendit sur moi. — Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'est qu'à des forfaits que mon sang doit le jour.
Mes souvenirs affreux, mes allarmes timides,
Tout me fait frissonner au nom des Pélopides.

POLÉMON.

Quelquefois la fageffe a maîtrifé le fort ;
C'eft le tyran du faible & l'efclave du fort.
Nous faifons nos deftins, quoique vous puifliez dire ;
L'homme, par fa raifon fur l'homme a quelque empire.
Le remords parle au cœur, on l'écoute à la fin ;
Ou bien cet univers efclave du deftin,
Jouet des paffions l'une à l'autre contraires
Ne ferait qu'un amas de crimes néceffaires.
Parlez en reine, en mère ; & ce double pouvoir
Rappellera Thiefte à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté, c'eft là ce qui m'accable.

POLÉMON.

Plus criminel qu'Atrée il eft moins intraitable ;
Il connaît fon erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais fon attentat. Sa douleur m'attendrit.
Je te blâme & le plains.

POLÉMON.

Mais la caufe fatale
Du malheur qui pourfuit la race de Tantale,
Ærope, cet objet d'amour & de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un raviffeur,
Qui met la Grèce en feu par fes funeftes charmes !

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encor obtenir que des larmes.
Je m'en fuis féparée : & fuyant les mortels,
J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.

J'y finirai des jours que mes fils empoiſonnent.

POLÉMON.

Quand nous n'agiſſons point, les Dieux nous abandonnent.
Ranimez un courage éteint par le malheur.
Le peuple me conſerve un reſte de faveur,
Le ſénat me conſulte, & nos triſtes provinces
Ont payé trop longtems les fautes de leurs princes.
Il eſt tems que leur ſang ceſſe enfin de couler.
Les pères de l'état vont bientôt s'aſſembler.
Ma faible voix du moins, jointe à ce ſang qui crie,
Autant que pour mes rois ſera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux plus puiſſante que nous,
La haine renaiſſante éveillant leur couroux,
N'oppoſe à nos conſeils ſes trames homicides.
Les méchans ſont hardis; les ſages ſont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'état;
Et pour ſervir les rois, je revole au ſénat.

HIPPODAMIE.

Tu ſerviras leur mère. Ah! cours, & que ton zèle
Lui rende ſes enfans qui ſont perdus pour elle.

SCENE II.

HIPPODAMIE (*ſeule.*)

MEs fils, mon ſeul eſpoir, & mon cruel fléau,
Si vos ſanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y deſcende au moins, tranquille & conſolée.
Venez fermer les yeux d'une mère accablée.

Qu'elle expire en vos bras ſans trouble & ſans horreur;
A mes derniers momens mêlez quelque douceur.
Le poiſon des chagrins trop longtems me conſume.
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCENE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, MEGARE.

ÆROPE, (*en entrant, pleurant & embraſſant Mégare.*)

VA, te dis-je, Mégare, & cache à tous les yeux,
Dans ces antres ſecrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel! Ærope, eſt-ce vous? qui! vous dans ces aziles!

ÆROPE.

Cet objet odieux des diſcordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent ſe reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû ſe cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène hélas! dans ce temple funeſte?
Menacé par Atrée & ſouillé par Thieſte!
L'aſpect de ce lieu ſaint doit vous épouvanter.

ÆROPE.

A vos enfans du moins, il ſe fait reſpecter.
Laiſſez-moi ce refuge, il eſt inviolable.
N'enviez pas, ma mère, un aſyle au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop; vos dangereux appas

Ont produit des forfaits que vous n'expierez pas.
Je devrais vous haïr, vous m'êtes toûjours chère;
Je vous plains; vos malheurs accroiſſent ma miſère.
Parlez; vous arrivez vers ces Dieux en couroux
Du théatre de ſang où l'on combat pour vous.
De quelque ombre de paix avez-vous l'eſpérance?

ÆROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par ſa prudence
Polémon qui ſe jette entre ces inhumains,
Prétendait arracher les armes de leurs mains.
Ils ſont tous deux plus fiers & plus impitoyables;
Je cherche ainſi que vous des Dieux moins implacables;
Souffrez, en m'accuſant de toutes vos douleurs
Qu'à vos gémiſſemens j'oſe mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne!

HIPPODAMIE.

Ah! trop chère ennemie,
Eſt-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie?
A vous qui les cauſez! plût au ciel qu'en vos yeux,
Ces pleurs euſſent éteint le feu pernicieux,
Dont le poiſon trop ſûr & les funeſtes charmes,
Ont eu tant de puiſſance & coûté tant de larmes!
Peut-être que ſans vous ceſſant de ſe haïr
Deux frères malheureux que le ſang doit unir,
N'auraient point rejetté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop ſu plaire.
Mais voulez-vous me croire & vous joindre à ma voix,
Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois?

ÆROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thieſte

Outragea sous vos yeux la justice céleste,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de ses amours,
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes sentimens je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mère ; & c'est à ce saint titre
Que mon cœur désolé recevra votre loi.
Vous jugerez, ô reine ! entre Thieste & moi.
Après son attentat, de troubles entourée
J'ignorai jusqu'ici les sentimens d'Atrée :
Mais plus il est aigri contre mon ravisseur,
Plus à ses yeux sans doute Ærope est en horreur.

HIPPODAMIE.

Je sais qu'avec fureur il poursuit sa vengeance.

ÆROPE.

Vous avez sur un fils encor quelque puissance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit.
L'enfance nous la donne & l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils est sourd à ma prière.
Hélas ! c'est quelquefois un malheur d'être mère.

ÆROPE.

Madame — il est trop vrai — mais dans ce lieu sacré
Le sage Polémon tout-à-l'heure est entré.
N'a-t-il point consolé vos allarmes cruelles ?
N'aurait-il apporté que de tristes nouvelles ?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui ; mais malgré tous ses soins
Mes transports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit & la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière.

Et Tantale, & Pélops, & mes deux fils, & vous,
Les enfers déchaînés, & les Dieux en couroux;
Tout préfente à mes yeux les fanglantes images
De mes malheurs paffés & des plus noirs préfages:
Le fommeil fuit de moi, la terreur me pourfuit,
Les fantômes affreux, ces enfans de la nuit,
Qui des infortunés affiégent les penfées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.
D'Oenomaüs mon père on déchire le flanc.
Le glaive eft fur ma tête; on m'abreuve de fang;
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable feftin que prépara Tantale,
Son fupplice aux enfers, & ces champs défolés
Qui n'offrent à fa faim que des troncs dépouillés;
Je m'éveille mourante aux cris des Euménides,
Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah! fi mes fils favaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haine & leur férocité;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

ÆROPE.

Peut-être un fort plus trifte empoifonne ma vie.
Les monftres déchaînés de l'empire des morts,
Sont moins cruels pour moi que l'horreur des remords.
C'en eft fait.... Votre fils, & l'amour m'ont perdue.
J'ai femé la difcorde en ces lieux répandue.
Je fuis, je l'avouerai, criminelle en effet;
Un Dieu vengeur me fuit—mais vous, qu'avez-vous fait?
Vous êtes innocente & les Dieux vous puniffent?
Sur vous comme fur moi leurs coups s'appefantiffent.
Hélas! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains..

Leurs foudres allumés sur les tristes humains,
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grace.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

PRinceſſe.... Les deux rois....

HIPPODAMIE.

Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe?

ÆROPE.

Quoi!.... Thieſte!.... ce temple!.... Ah! qu'eſt-ce que j'entends!

MÉGARE.

Les cris de la patrie & ceux des combattans.
La mort ſuit en ces lieux les deux malheureux frères.

ÆROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains ſanguinaires. —
Ma mère, montrons-nous à ces déſeſpérés,
Ils me ſacrifieront; mais vous les calmerez.
Allons, je ſuis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah! vous êtes ma fille;
Sauvons de ſes fureurs une triſte famille,
Ou que mon ſang verſé par mes malheureux fils,
Coule avec tout le ſang que je leur ai tranſmis.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ÆROPE, POLÉMON.

POLÉMON.

OU courez-vous?—rentrez—que vos larmes tariſſent,
Que de vos cœurs glacés les terreurs ſe banniſſent.
Je me trompe, où je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réſervé.
Les forfaits ont leur terme, & votre deſtin change.
La paix revient.

ÆROPE.

Comment?

HIPPODAMIE.

Quel Dieu, quel ſort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans?

POLÉMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le tems.
Aveugle en ſon couroux le violent Atrée
Déja de ce ſaint temple allait forcer l'entrée.
Son couroux ſacrilège oubliait ſes ſermens.
Il en avait l'exemple: & ſes fiers combattans
Promts à ſervir ſes droits, à venger ſon outrage,
Vers ces parvis ſacrés lui frayaient un paſſage.

(*à Ærope.*)

Il venait (je ne puis vous diſſimuler rien)

Ravir sa propre épouse & reprendre son bien.
Il le peut ; mais il doit respecter sa parole.
Thieste est allarmé ; vers lui Thieste vole ;
On combat, le sang coule ; emportés, furieux
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, & ma main saisit leur main barbare ;
Je me livre à leurs coups : enfin je les sépare.
Le sénat qui me suit, seconde mes efforts.
En attestant les loix nous marchons sur des morts.
Le peuple en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des Dieux aux mortels favorables,
Laisse tomber le fer à leur auguste aspect.
Il a bientôt passé des fureurs au respect.
Il conjure à grands cris la discorde farouche ;
Et le saint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous sauvés.

POLÉMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats soit l'exemple des rois,
Lorsqu'enfin la raison se fait partout entendre,
Vos fils l'écouteront, vous les verrez se rendre ;
Le sang & la nature, & leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à se montrer ;
Mais elle est chancellante ; il la faut assurer.
Thieste en possédant la fertile Micène,
Pourra faire à son gré dans Sparte ou dans Athène,

Des

Des filles des héros qui leur donnent des loix
Sans remords & sans crime un légitime choix.
La veuve de Pélops heureuse & triomphante,
Voyant de tous côtés sa race florissante,
N'aura plus qu'à bénir au comble du bonheur
Le Dieu qui de son sang est le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déja grace, & non moins à vous-même.
Et vous ma fille, & vous que j'ai plainte & que j'aime,
Unissez vos transports & mes remercimens;
Aux Dieux dont nous sortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquille & rassurée
Remette Ærope heureuse entre les mains d'Atrée,
Qu'il pardonne à son frère.

ÆROPE.

Ah Dieux! — & croyez-vous
Qu'il sache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ses transports jaloux
Il sait que par Thieste en tout tems respectée
Il n'a point outragé la fille d'Euristhée,
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeste bonheur de lui donner la main.
Qu'enfin par les Dieux même à leurs autels conduite
Elle a dans la retraite évité sa poursuite.

ÆROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me pourait reprocher.
C'est là qu'aux pieds des Dieux on nourrit mon enfance;
C'est là que je reviens implorer leur clémence.

Je veux vivre & mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux,
Cachez-vous pour Thieste; il eſt perdu pour vous.

ÆROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thieste!

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

ÆROPE.

Ah! je l'ai dû — mon ſort eſt trop funeſte.
(*elle ſort.*)

SCENE II.

HIPPODAMIE, POLÉMON, THIESTE.

HIPPODAMIE.

MOn fils, qui vous ramène en mes bras maternels?
Oſez-vous reparaître aux pieds de ces autels?

THIESTE.

Je viens — chercher la paix, s'il en eſt pour Atrée,
S'il en eſt pour mon ame au déſeſpoir livrée,
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embraſſer Polémon, reſpecter ſa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offenſe.
Si de la réparer il eſt en ma puiſſance.

POLEMON.

Vous le pouvez ſans doute en ſachant vous domter.
Lorſqu'à de tels excès ſe laiſſant emporter,
On ſuit des paſſions l'empire illégitime,
Quand on donne aux ſujets les exemples du crime,

On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.
La Grèce enfin s'éclaire, & commence à sortir
De la férocité qui dans nos premiers âges
Fit des cœurs sans justice & des héros sauvages.
On n'est rien sans les mœurs. Hercule est le premier
Qui marchant quelquefois dans ce noble sentier
Ainsi que les brigands osa dompter les vices.
Son émule Thésée a fait des injustices,
Le crime dans Tidée a souillé la valeur;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur
N'en aspirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout — imitez vos modèles. —
Souffrez encor un mot : si vous perséveriez,
Poussé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuser encor Ærope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous son courage indigné.
Vous pouriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

THIESTE.

J'ai senti mes malheurs plus que vous ne pensez.
N'irritez point ma plaie; elle est cruelle assez.
Madame, croyez-moi, je vois dans quel abime
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuse point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des Dieux dont on nous fait descendre:
Votre austère vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal

Que dans ces lieux sacrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolatrais la fille d'Euristhée;
Que par mes vœux ardens longtems sollicitée,
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on osa la ravir;
Que si le désespoir fut jamais excusable....

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuse un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte & l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère, & d'Ærope, & la mienne.
C'est l'honneur de mon sang qu'il faut que je soutienne;
C'est la paix que je veux: il n'importe à quel prix.
Atrée ainsi que vous est mon sang, est mon fils.
Tous les droits sont pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en son pouvoir une épouse qu'il aime.
Tenir sans la pencher la balance entre vous,
Réparer vos erreurs, & vaincre son couroux.

SCENE III.

THIESTE *seul.*

QUe deviens-tu Thieste! Eh quoi cette paix même,
Cette paix qui d'Argos est le bonheur suprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon sort!
Cette paix pour Ærope est un arrêt de mort.
C'est peu que pour jamais d'Ærope on me sépare;
La victime est livrée au pouvoir d'un barbare;
Je me vois dans ces lieux sans armes, sans amis;

On m'arrache ma femme, on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de sa proie.
Tous mes maux sont formés de la publique joie.
Ne pourai-je aujourd'hui mourir en combattant?
Micène a des guerriers, mon amour les attend;
Et pour quelques momens ce temple est un azile.

SCENE IV.

THIESTE, MÉGARE.

THIESTE.

Mégare, qu'a-t-on fait? ce temple est-il tranquile?
Le descendant des Dieux est-il en sûreté?

MÉGARE.

Sous cette voûte antique un séjour écarté
Au milieu des tombeaux recèle son enfance.

THIESTE.

L'asyle de la mort est sa seule assurance!

MÉGARE.

Celle qui dans le fond de ces antres affreux,
Veille aux premiers momens de ses jours malheureux,
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Ærope s'épouvante: & cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent là chercher,
En accroit la blessure en voulant la cacher:
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître.
Elle craint dans Atrée un implacable maître;
Et je tremble de voir ses jours ensevelis
Dans le sein des tombeaux qui renferment son fils.

THIESTE.

Epouſe infortunée ! & malheureuſe mère !
Mais nul ne peut forcer ſa priſon volontaire.
De cet aſyle ſaint rien ne peut la tirer.

SCENE V.

THIESTE, ÆROPE, MÉGARE.

ÆROPE.

Seigneur, aux mains d'Atrée on va donc me livrer !
Votre mère l'ordonne — & je n'ai pour excuſe
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuſe ;
Un enfant malheureux qui ſera découvert.
Que je réſiſte ou non, c'en eſt fait, tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu ſéduite ?

THIESTE.

Oubliez mes forfaits, n'en craignez point la ſuite.
Cette fatale paix ne s'accomplira pas.
Il me reſte pour vous des amis, des ſoldats,
Mon amour, mon courage : & c'eſt à vous de croire
Que ſi je meurs ici je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandeſtin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il eſt, n'en eſt pas moins ſacré.
Je me ſuis trop, ſans doute, accuſé devant elle.
Ce n'eſt pas vous, du moins, qui futes criminelle.
A mon fier ennemi j'enlevai vos appas,
Les Dieux n'avaient point mis Ærope entre ſes bras.
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête,
Malgré vous, en un mot, vous futes ma conquête.

Je fus le ſeul coupable, & je ne le ſuis plus.
Votre cœur allarmé, vos vœux irréſolus,
M'ont aſſez reproché ma flamme & mon audace.
A mon emportement le ciel même a fait grâce.
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous ſommes unis.
Et Micène bientôt, à ſon prince fidelle,
En pourra célébrer la fête ſolemnelle.

ÆROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces Dieux, & l'hymen. — Ils nous ont condamnés;
Oſons-nous nous parler? — tremblante, confondue;
Devant qui déſormais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, & qui lit dans les cœurs,
Le rapt & l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant ſur moi ta funeſte victoire,
Cruel, t'es-tu flatté de conſerver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice — & la fatalité
Qui ſubjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient ſi puiſſamment à ton crime enchaînée,
Qu'il eſt devenu cher à mon ame étonnée,
Que le ſang de ton ſang qui s'eſt formé dans moi,
Ce gage de ton crime eſt celui de ma foi,
Qu'il rend indiſſoluble un nœud que je déteſte —
Et qu'il n'eſt plus pour moi d'autre époux que Thieſte.

THIESTE.

C'eſt un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever.
La mort & les enfers pourront ſeuls m'en priver.
Le ſceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

SCENE VI.

ÆROPE, THIESTE, POLÉMON.

POLÉMON.

SEigneur, Atrée arrive; il a quitté ses armes.
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THIESTE.

Grands Dieux! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLÉMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promesses.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtresses.
Des oliviers heureux les festons désirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés,
Où la discorde en feu désolait notre enceinte.
On a lavé le sang dont la ville fut teinte.
Et le sang des méchans qui voudraient nous troubler
Est ici désormais le seul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'essuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

ÆROPE.

Mon sang devait couler — vous le savez, grands Dieux!

THIESTE (*à Polémon.*)

Il me faut rendre Ærope!

POLÉMON.

Oui Thieste, & sur l'heure,
C'est la loi du traité,

THIESTE.

Va, que plutôt je meure,

Qu'aux monstres des enfers mes manes soient livrés ! ....

POLÉMON.

Quoi ! vous avez promis, & vous vous parjurez !

THIESTE.

Qui ? moi ! — qu'ai-je promis ?

POLÉMON.

Votre fougue inutile

Veut-elle rallumer la discorde civile ?

THIESTE.

La discorde vaut mieux qu'un si fatal accord.
Il redemande Ærope ; il l'aura par ma mort.

POLÉMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la justice.

THIESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon supplice ;
Je ne le puis souffrir.

POLÉMON.

Ah ! c'est trop de fureurs ;
C'est trop d'égaremens & de folles erreurs ;
Mon amitié pour vous, qui se lasse & s'irrite,
Plaignait votre jeunesse imprudente & séduite ;
Je vous tins lieu de père ; & ce père offensé
Ne voit qu'avec horreur un amour insensé.
Je sers Atrée & vous, mais l'état davantage.
Et si l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raison je veux mieux espérer,
Et bientôt dans ces lieux l'heureuse Hippodamie
Reverra sa famille, en ses bras réunie.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

ÆROPE, THIESTE.

ÆROPE.

C'En est donc fait, Thieste, il faut nous séparer.

THIESTE.

Moi! vous, mon fils! — quel trouble a pu vous égarer!
Quel est votre dessein ?

ÆROPE.

C'est dans cette demeure,
C'est dans cette prison qu'il est tems que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ses tourmens cruels,
A ce trouble éternel qui suit le diadême,
Au redoutable Atrée, & surtout à vous-même.

THIESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux.
Je vous disputerais à mon frère, à nos Dieux.
Suivez-moi.

ÆROPE.

Nous marchons d'abimes en abimes;
C'est-là votre partage, amours illégitimes.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLÈMON, IDAS, gardes, peuple, prêtres.

HIPPODAMIE.

Généreux Polémon, la paix est vôtre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, & goûtez l'avantage
De posséder sans trouble un trône où vos ayeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les Dieux.
Thieste avant la nuit partira pour Micène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triste maison si longtems allumés ;
J'ai vu mes chers enfans paisibles, désarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en serez témoins, vous peuples réunis :
Prêtres qui m'écoutez, Dieux longtems ennemis,
Vous en serez garans. Ma débile paupière
Peut sans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours sont beaux — je ne l'espérais pas.

ATRÉE.

Idas autour du temple étendez vos cohortes,
Vous, gardez ce parvis ; vous, veillez à ces portes.

(*à Hippodamie.*)

Qu'une mère pardonne à ces soins ombrageux.
A peine encor sorti de nos tems orageux,
D'Argos ensanglantée, à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours promts à renaître.
Thieste a trop pâli tandis qu'il m'embrassait.
Il a promis la paix; mais il en frémissait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euristhée
Sur vos pas en ces lieux ne s'est point présentée?
Vous deviez l'amener dans ce sacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos mystères divins dans la Grèce établis,
La retiennent encor au milieu des prêtresses,
Qui de la paix des cœurs implorent les Déesses.
Le ciel est à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous serez sans doute appaisé comme lui.

ATRÉE.

Rendez-nous, s'il se peut, les immortels propices.
Je ne dois point troubler vos secrets sacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid & sombre accueil était inattendu.
Je pensais qu'à mes soins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter sur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée est mécontent, mais il vous est soumis.

HIPPODAMIE.

Ah! je voulais de vous, après tant de souffrance,
Un peu moins de respects & plus de complaisance.

J'attendais de mon fils une juste pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié.
Je sais que la nature en a peu sur votre ame.

ATRÉE.

Thieste vous est cher, il vous suffit, madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans assez longtems blessé. —
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudesse;
Vous avez en tout tems repoussé ma tendresse;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne se rebute pas.
Je conçois vos chagrins & je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne;
Il n'a pas moins rempli mes désirs empressés.
Connaissez votre mère, ingrat, & rougissez.

SCENE II.

ATRÉE, POLÉMON, IDAS, peuple.

ATRÉE (*au peuple, à Polémon & Idas.*)

QU'on se retire. — Et vous, au fond de ma pensée
Voyez tous les tourmens de mon ame offensée,
Et ceux dont je me plains, & ceux qu'il faut céler.
Et jugez si ce trône a pu me consoler.

POLÉMON.

Quels qu'ils soient, vous savez si mon zéle est sincère.
Il peut vous irriter. Mais, seigneur, une mère
Dans ce temple, à l'aspect des mortels & des Dieux,

Devait-elle essuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire ?
Ah ! le ciel lui donna des fils dans sa colère.
Tous les deux sont cruels, & tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de tristes chemins.
C'était de vous surtout qu'elle devait attendre
Et la reconnaissance & l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thieste en conserve : elle l'a préféré ;
Elle accorde à Thieste un appui déclaré.
Contre mes intérêts puisqu'on le favorise,
Puisqu'on a couronné son indigne entreprise,
Que Micène est le prix de ses emportemens,
Lui seul à ses bontés doit dés remercimens,

POLÉMON.

Vous en devez tous deux ; & la reine, & moi-même,
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas
Pélops entre ses fils partagea ses états ?
Et vous en possédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aînesse à vous seul assurée.

ATRÉE.

De mon frère en tout tems vous futes le soutien.

POLÉMON.

J'ai pris votre intérêt sans négliger le sien.
La loi seule a parlé ; seule elle a mon suffrage.

ATRÉE.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

POLÉMON.

On condamne son crime, il le doit expier.

Et vous, s'il se repent, vous devez l'oublier.
Vous n'êtes point placé sur un trône d'Asie,
Ce siége de l'orgueil & de la jalousie,
Appuyé sur la crainte & sur la cruauté,
Et du sang le plus proche en tout tems cimenté.
Vers l'Euphrate un despote ignorant la justice,
Foulant son peuple aux pieds suit en paix son caprice.
Ici nous commençons à mieux sentir nos droits.
L'Asie a ses tyrans, mais la Grèce a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïsse. —
Petit-fils de Tantale, écoutez la justice.

ATRÉE

Polémon, c'est assez, je conçois vos raisons;
Je n'avais pas besoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'instruire.
Vos soins dans ma jeunesse ont daigné me conduire;
Je dois m'en souvenir, mais il est d'autres tems.
Le ciel ouvre à mes pas des sentiers différens.
Je vous ai dû beaucoup, je le sais; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je suis votre maître.

POLÉMON.

Puisse ce titre heureux longtems vous demeurer!
Et puissent dans Argos vos vertus l'honorer!

SCENE III.

ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'Est à toi ſeul, Idas, que ma douleur confie
Les ſoupçons malheureux qui l'ont encor aigrie ;
Le poiſon qui nourrit ma haine & mon couroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.
Mon cœur peut ſe tromper ; mais dans Hippodamie
Je crains de rencontrer ma ſecrète ennemie.
Polémon n'eſt qu'un traître, & ſon ambition
Peut-être de Thieſte, armait la faction.

IDAS.

Tel eſt ſouvent des cours le manège perfide ;
La vérité les fuit, l'impoſture y réſide,
Tout eſt parti, cabale, injure ou trahiſon,
Vous voyez la diſcorde y verſer ſon poiſon.
Mais que craindriez-vous d'un parti ſans puiſſance ?
Tout n'eſt-il pas ſoumis à votre obéiſſance ?
Ce peuple ſous vos loix ne s'eſt-il pas rangé ?
Vous êtes maître ici.

ATRÉE.

Je n'y ſuis pas vengé.
J'y ſuis en proie, Idas, à d'étranges ſupplices.
Mes mains avec effroi r'ouvrent mes cicatrices ;
J'en parle avec horreur ; & je ne puis juger
Dans quel indigne ſang il faudra me plonger. —
Je veux croire, & je crois qu'Ærope avec mon frère

N'a

N'a point osé former un hymen adultère. —
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance & les foudres des Dieux.
Mais il est trop affreux qu'au jour de l'hyménée,
Ma femme un seul moment ait été soupçonnée.
Apprends des sentimens plus douloureux cent fois,
Je ne sais si l'objet indigne de mon choix,
Sur mes sens révoltés que la fureur déchire,
N'aurait point en secret conservé quelque empire,
J'ignore si mon cœur, facile à l'excuser,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraser;
Si dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries,
L'amour habite encor au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez sans rougir la revoir & l'aimer.
Contre vos sentimens pourquoi vous animer?
L'absolu souverain d'Ærope & de l'empire,
Doit s'écouter lui seul, & peut ce qu'il désire.
De votre mère encor j'ignore les projets.
Mais elle est comme une autre au rang de vos sujets.
Votre gloire est la sienne; & de trouble lassée
A vous rendre une épouse elle est intéressée.
Son ame est noble & juste; & jusques à ce jour
Nulle mère à son sang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non, ma fatale épouse, entre mes bras ravie
De sa place en mon cœur sera du moins bannie.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit se jetter.
Hippodamie enfin doit vous la présenter.

ATRÉE.

Pour Ærope, il eſt vrai, j'aurais pu ſans faibleſſe
Garder le ſouvenir d'un reſte de tendreſſe. —
Mais pour éteindre enfin tant de reſſentimens,
Cette mère qui m'aime a tardé bien longtems.
Ærope n'a point part au crime de mon frère;
Ærope eût pu calmer les flots de ma colère,
Je l'aimai, j'en rougis. — J'attendis dans Argos
De ce funeſte hymen ma gloire & mon repos.
De toutes les beautés Ærope eſt l'aſſemblage,
Les vertus de ſon ſexe étaient ſur ſon viſage;
Et quand je la voyais, je les crus dans ſon cœur.
Tu m'as vu déteſter & chérir mon erreur;
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage;
Nourriſſant en ſecret un affreux ſouvenir,
Et redoutant ſurtout d'avoir à la punir.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, ATRÉE, IDAS.

HIPPODAMIE.

Vous revoyez, mon fils, une mère affligée,
Qui, toûjours trop ſenſible & toûjours outragée,
Revient vous dire enfin du pied des ſaints autels,
Au nom d'Ærope, au ſien, des adieux éternels.
La malheureuſe Ærope a déſuni deux frères;
Elle alluma les feux de ces funeſtes guerres;

Source de tous les maux, elle fuit tous les yeux,
Ses jours infortunés sont consacrés aux Dieux.
Sa douleur nous trompait : ses secrets sacrifices
De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices,
Libre au fond de ce temple, & loin de ses amans,
Sa bouche a prononcé ses éternels sermens,
Elle ne dépendra que du pouvoir céleste.
Des murs du sanctuaire elle écarte Thieste ;
Son criminel aspect eût souillé ce séjour.
Qu'il parte pour Micène avant la fin du jour,
Vivez, régnez heureux. — Ma carrière est remplie,
Dans ce tombeau sacré je reste ensevelie.
Je devais cet exemple au lieu de l'imiter. —
Tout ce que je demande avant de vous quitter,
C'est de vous voir signer cette paix nécessaire,
D'une main qu'à mes yeux conduise un cœur sincère,
Vous n'avez point encor accompli ce devoir.
Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.
Séparons-nous tous trois, sans que d'un seul murmure
Nous fassions un moment soupirer la nature,

ATRÉE.

A cet affront nouveau je ne m'attendais pas.
Ma femme ose en ces lieux s'arracher à mes bras !
Vos autels, je l'avoue, ont de grands privilèges !
Thieste les souilla de ses mains sacrilèges. —
Mais, de quel droit Ærope ose-t-elle y porter
Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejetter ?
Par des vœux plus sacrés elle me fut unie :
Voulez-vous que deux fois elle me soit ravie ?
Tantôt par un perfide, & tantôt par les Dieux ?

Ces vœux si mal conçus, ces fermens odieux,
Au roi comme à l'époux font un trop grand outrage.
Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
Ces lieux faits pour votre âge, au repos consacrés,
Habités par ma mère en seront honorés.
Mais Ærope est coupable en suivant votre exemple:
Ærope m'appartient, & non pas à ce temple.
Ces Dieux, ces mêmes Dieux qui m'ont donné sa foi,
Lui commandent surtout de n'obéïr qu'à moi.
Est-ce donc Polémon, ou mon frère, ou vous-même,
Qui pensez la soustraire à mon pouvoir suprême?
Vous êtes-vous tous trois en secret accordés,
Pour détruire une paix que vous me demandez?
Qu'on rende mon épouse au maître qu'elle offense;
Et si l'on me trahit qu'on craigne ma vengeance.

HIPPODAMIE.

Vous interprêtez mal une juste pitié
Que donnait à ses maux ma stérile amitié.
Votre mère pour vous, du fond de ces retraites,
Forma toûjours des vœux, tout cruel que vous êtes.
Entre Thieste & vous, Ærope sans secours,
N'avait plus que le ciel... il était son recours.
Mais puisque vous daignez la recevoir encore,
Puisque vous lui rendez cette main qui l'honore,
Et qu'enfin son époux daigne lui rapporter
Un cœur dont ses appas n'osèrent se flatter,
Elle doit en effet chérir votre clémence.
Je puis me plaindre à vous; mais son bonheur commence.
Cette auguste retraite, asyle des douleurs,
Où votre triste épouse aurait caché ses pleurs,

Convenable à moi feule, à mon fort, à mon âge,
Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.
Vous l'aimez, c'eft affez. Sur moi, fur Polémon,
Vous conceviez, mon fils, un injufte foupçon.
Quels amis trouvera ce cœur dur & févère,
Si vous vous défiez de l'amour d'une mère!

ATRÉE.

Vous rendez quelque calme à mes efprits troublés.
Vous m'ôtez un fardeau dont mes fens accablés
N'auraient point foutenu le poids infupportable.
Oui, j'aime encor Ærope, elle n'eft point coupable.
Oubliez mon couroux; c'eft à vous que je doi
Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
Puifqu'Ærope en ce temple, à fon devoir fidelle,
A fui d'un raviffeur l'audace criminelle,
Je peux lui pardonner. Mais qu'en ce même jour
De fon fatal afpect il purge ce féjour.
Je vais preffer la fête, & je la crois heureufe.
Si l'on m'avait trompé... Je la rendrais affreufe.

HIPPODAMIE *à Idas.*

Idas, il vous confulte, allez & confirmez
Ces juftes fentimens dans fes efprits calmés.

SCENE V.

HIPPODAMIE *feule.*

Difparaiffez enfin redoutables préfages,
Preffentimens d'horreur, effrayantes images,
Qui pourfuiviez partout mon efprit incertain.

La race de Tantale a vaincu son destin.
Elle en a détourné la terrible influence.

SCENE VI.

HIPPODAMIE, ÆROPE.

HIPPODAMIE.

ENfin, votre bonheur passe votre espérance.
Ne pensez plus, ma fille, aux funèbres apprêts,
Qui dans ce sombre asyle enterraient vos attraits.
Laissez-là ces bandeaux, ces voiles de tristesse,
Dont j'ai vu frissonner votre faible jeunesse.
Il n'est ici de sang ni de place pour vous
Que le trône d'un maître & le lit d'un époux.
Dans tous vos droits, ma fille, heureusement rentrée,
Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.
Ne montrez à ses yeux que des yeux satisfaits;
D'un pas plus assuré marchez vers le palais.
Sur un front plus serein posez le diadême.
Atrée est rigoureux, violent; mais il aime.
Ma fille, il faut régner.

ÆROPE.

Je suis perdue!... ah Dieux!

HIPPODAMIE.

Qu'entênds-je? Et quel nuage a couvert vos beaux yeux!
N'éprouverai-je ici qu'un éternel passage
De l'espoir à la crainte, & du calme à l'orage!

ÆROPE.

Ma mère!... j'ose encor ainsi vous appeller.

Et de trône, & d'hymen cessez de me parler,
Ils ne sont point pour moi... Je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez, madame, à l'unique réfuge
Où je dus fuir Atrée, & Thieste, & mon cœur.
Vous me rendez au jour, le jour m'est en horreur.
Un Dieu cruel, un Dieu me suit & nous rassemble,
Vous, vos enfans & moi, pour nous frapper ensemble.
Ne me consolez plus; craignez de partager
Le sort qui me menace en voulant le changer...
C'en est fait.

HIPPODAMIE.

Je me perds dans votre destinée.
Mais on ne verra point Ærope abandonnée
D'une mère en tout tems prête à vous consoler.

ÆROPE.

Ah! qui protégez-vous?

HIPPODAMIE.

Où voulez-vous aller?
Je vous suis.

ÆROPE.

Que de soins pour une criminelle?

HIPPODAMIE.

Le fut-elle en effet, je ferai tout pour elle.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÆROPE, THIESTE.

ÆROPE.

DAns ces asyles saints j'étais ensevelie,
J'y cachais mes tourmens ! j'y terminais ma vie;
C'est toi qui m'as rendue à ce jour que je hais.
Thieste, en tous les tems tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funeste dessein nous faisait trop d'outrage.

ÆROPE.

Ma faute & ton amour nous en font davantage.

THIESTE.

Quoi ! verrai-je en tout tems vos remords douloureux
Empoisonner des jours que vous rendiez heureux !

ÆROPE.

Nous heureux ! nous cruel ! ah dans mon sort funeste
Le bonheur est-il fait pour Ærope & Thieste ?

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

ÆROPE.

Ravisseur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils & pour toi.
Thieste, il t'a donné des droits inviolables.

Et les nœuds les plus ſaints ont uni deux coupables.
Je t'ai fui, je l'ai dû : je ne puis te quitter ;
Sans horreur avec toi je ne ſaurais reſter,
Je ne puis ſoutenir la préſence d'Atrée.

THIESTE.

La fatale entrevue eſt encor différée.

ÆROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Ecarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs eſt-elle réſolue ?

THIESTE.

Cette paix eſt promiſe, elle n'eſt point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenſeurs.
Et Micène déja m'a promis des vengeurs.

ÆROPE.

Me préſervent les cieux d'une nouvelle guerre !
Le ſang pour nos amours a trop rougi la terre.

THIESTE.

Ce n'eſt que par le ſang qu'en cette extrémité
Je puis ſouſtraire Ærope à ſon autorité.
Il faut tout dire enfin ; c'eſt parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un paſſage.

ÆROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je reſſens pour moi.
Thieſte, garde-toi d'oſer rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler & m'entendre.

THIESTE.

Lui vous parler ! — Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous réſolu ?

ÆROPE.

— De n'être point à lui. —
Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout tems refusé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,
Et l'on ose exiger que Thieste vous cède !
Vaincu je fais mourir, vainqueur je vous possède.
Je vais donner mon ordre ; & mon sort en tout tems
Est d'arracher Ærope aux mains de nos tyrans.

SCENE II.

ÆROPE, MÉGARE.

MEGARE.

Ah ! madame, le sang va-t-il couler encore ?

ÆROPE.

J'attends mon sort ici, Mégare, & je l'ignore.

MEGARE.

Quel appareil terrible & quelle triste paix !
On borde de soldats le temple & le palais :
J'ai vu le fier Atrée : il semble qu'il médite
Quelque profond dessein qui le trouble & l'agite.

ÆROPE.

Je dois m'attendre à tout sans me plaindre de lui.
Mégare, contre moi tout conspire aujourd'hui.
Ce temple est un asyle & je m'y réfugie,
J'attendris sur mes maux le cœur d'Hippodamie,

J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils sont malheureux ;
Que tant d'autres hélas ! n'auraient point éprouvée.
Aux autels de nos Dieux je me crois réservée ;
Thieste m'y poursuit quand je veux m'y cacher ;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher ;
Soit qu'un reste d'amour vers moi le détermine,
Soit que de son rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de dissimuler.
A son trône, à son lit il ose m'appeller.
Dans quel état, grands Dieux! quand le sort qui m'opprime
Peut remettre en ses mains le gage de mon crime,
Quand il peut tous les deux nous punir sans retour,
Moi d'être une infidelle, & mon fils d'être au jour !

MEGARE.

Puisqu'il veut vous parler, croyez que sa colère
S'appaise enfin pour vous & n'en veut qu'à son frère.
Vous êtes sa conquête — il a su l'obtenir.

ÆROPE.

C'en est fait, sous ses loix je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère,
Je ne lui rendrai point une épouse adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux Dieux, c'était mon dernier choix :
Ces Dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une ame faible & tendre en ses erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge, il faut subir mon sort,
Je suis entre la honte & le coup de la mort ;
Mon cœur est à Thieste ; & cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,

Eſt le fatal lien qui m'unit malgré moi
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon deſtin me pourſuit, il me ramène encore
Entre deux ennemis dont l'un me deshonore ;
Dont l'autre eſt mon tyran, mais un tyran ſacré.

SCENE III.

ÆROPE, POLÉMON, MÉGARE.

POLÉMON.

PRinceſſe, en ce parvis votre époux eſt entré ;
Il s'appaiſe, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuſe paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoie à vous. Nous connaiſſons tous deux
Les tranſports violens de ſon cœur ſoupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité ſalutaire,
Il voit avec horreur un rival dans ſon frère.
Perſuadez Thieſte ; engagez-le à l'inſtant
A chercher dans Micène un trône qui l'attend ;
A ne point différer par ſa triſte préſence
Votre réunion que ce traité commence.
Vous me voyez chargé des intérêts d'Argos,
De la gloire d'Atrée & de votre repos.
Tandis qu'Hippodamie avec perſévérance
Adoucit de ſon fils la ſombre violence,
Que Thieſte abandonne un ſéjour dangereux :
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.
Vous devez ſur ce prince avoir quelque puiſſance ;
Le ſalut de vos jours dépend de ſon abſence.

ÆROPE.

L'intérêt de ma vie est peu cher à mes yeux.
Peut-être il en est un plus grand, plus précieux. —
Allez, digne soutien de nos tristes contrées,
Que ma seule infortune au meurtre avait livrées.
Je voudrais seconder vos augustes desseins;
J'admire vos vertus; je cède à mes destins.
Puissai-je mériter la pitié courageuse
Que garde encor pour moi cette ame généreuse!
La reine a jusqu'ici consolé mon malheur.....
Elle n'en connait pas l'horrible profondeur.

POLEMON.

Je retourne auprès d'elle; & pour grace dernière,
Je vous conjure encor d'écouter sa prière.

SCENE IV.

ÆROPE, MÉGARE.

MEGARE.

Vous le voyez, Atrée est terrible & jaloux;
Ne vous exposez point à son juste couroux.

ÆROPE.

Que prétends-tu de moi? Tu connais son injure,
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le couroux d'Atrée armé de son pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il pouvait en avoir)
N'obtiendront point de moi que je trompe mon maître.
Le sort en est jetté.

MEGARE.

Princeſſe, il va paraître.

Vous n'avez qu'un moment.

ÆROPE.

Ce mot me fait trembler.

MEGARE.

L'abîme eſt ſous vos pas.

ÆROPE.

N'importe, il faut parler.

MEGARE.

Le voici.

SCENE V.

ÆROPE, MÉGARE, ATRÉE, GARDES.

ATRÉE (*après avoir fait ſigne à ſes gardes, & à* MEGARE *de ſe retirer.*)

Je la vois interdite, éperdue,
D'un époux qu'elle craint elle éloigne ſa vue.

ÆROPE.

La lumière à mes yeux ſemble ſe dérober. —
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frappez. Une plainte offenſante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je ſais trop que ſur moi vous avez tous les droits,
Ceux d'un époux, d'un maître, & des plus ſaintes loix.
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Opprimât de ſes feux l'eſclave involontaire,

Quoique la violence ait ordonné mon ſort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Eteignez ſous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embraſait l'Argolide & Micène.
Et puiſſent ſous ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs !

ATRÉE.

Levez-vous : je rougis de vous revoir encore,
Je frémis de parler à qui me deshonore.
Entre mon frère & moi vous n'avez point d'époux ;
Qu'attendez-vous d'Atrée & que méritez-vous ?

ÆROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juſte vengeance
De Thieſte & de vous eût égalé l'offenſe,
Les pervers auraient vu comme je ſais punir,
J'aurais épouvanté les ſiécles à venir.
Mais quelque ſentiment, quelque ſoin qui me preſſe,
Vous pouriez déſarmer cette main vengereſſe ;
Vous pouriez des replis de mon cœur ulcéré
Ecarter les ſerpens dont il eſt dévoré.
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grace,
Y retrouver encor votre première place,
Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, oſez-vous me rendre votre foi ?
Voici le temple même où vous futes ravie,
L'autel qui fut ſouillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains ſe joignaient — où je crus être aimé ;

Du moins vous étiez prête à former les promesses
Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,
Et de haïr Thieste autant que je le hais.
Si vous me refusez vous êtes sa complice;
A tous deux, en un mot, venez rendre justice.
Je pardonne à ce prix; répondez-moi.

ÆROPE.

Seigneur,
C'est vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal secret qu'il faut que je révèle.
Je n'examine point si les Dieux offensés
Scélèrent mes sermens à peine commencés.
J'étais à vous, sans doute, & mon père Euristhée
M'entraîna vers l'autel où je fus présentée.
Sans feinte & sans desseins, soumise à son pouvoir,
Je me livrais entière aux loix de mon devoir.
Votre frère enyvré de sa fureur jalouse,
A vous, à ma famille arracha votre épouse.
Et bientôt Euristhée en terminant ses jours,
Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours.
Je restai sans parens. Je vis que votre gloire
De votre souvenir bannissait ma mémoire;
Que disputant un trône, & promt à vous armer,
Vous haïssiez un frère, & ne pouviez m'aimer.....

ATRÉE.

Je ne le devais pas — je vous aimai peut-être.
Mais.... Achevez, Ærope, abjurez-vous un traître?
Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
M'apportez-

M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

ÆROPE.

Je ne faurais tromper, je ne dois plus me taire,
Mon deftin pour jamais me livre à votre frère,
Thiefte eft mon époux.

ATRÉE.

Lui!

ÆROPE.

Les Dieux ennemis
Eternifent ma faute en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle:
Mais que le châtiment ne tombe que fur elle,
Que ce fils innocent ne foit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,
La mort entoure encor fon enfance première;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière,
Mais il eft après tout le fang de vos ayeux;
Il eft ainfi que vous de la race des Dieux:
Seigneur, avec fon père on vous réconcilie;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie,
Il fuffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, & non votre pitié.

ATRÉE.

Raffurez-vous — le doute était mon feul fupplice. —
Je crains peu qu'on m'éclaire — & je me rends juftice. —
Mon frère en tout l'emporte — il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône & vous-même avec lui. —
De Micène & d'Ærope il eft enfin le maître,
Dans fa poftérité je le verrai renaître. —
Il faut bien me foumettre à la fatalité

Qui confirme ma perte & sa félicité.
Je ne puis m'opposer au nœud qui vous enchaîne.
Je ne puis lui ravir Ærope ni Micène.
Aux ordres du destin je sais me conformer.
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer.
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendresse,
Deux fois pour une femme ensanglante la Grèce;
Je reconnais son fils pour son seul héritier.
Satisfait de vous perdre & de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même. —
Vous tremblez.

ÆROPE.

Ah! seigneur, ce changement extrême,
Ce passage inouï du couroux aux bontés,
Ont saisi mes esprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous allarmez point; le ciel parle, & je cède.
Que pourais-je opposer à des maux sans remède?
Après tout, c'est mon frère — & son front couronné,
A la fille des rois peut être destiné. —
Vous auriez dû plutôt m'apprendre sa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire. —
Cet enfant de Thieste est sans doute en ces lieux?

ÆROPE.

Mon fils — est loin de moi — sous la garde des Dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme il sera sous la mienne.

ÆROPE.

Sa mère doit, seigneur, le conduire à Micène.

ATRÉE.

A ses parens, à vous, les chemins sont ouverts,
Je ne regrette rien de tout ce que je perds;
La paix avec mon frère en est plus assurée.
Allez....

ÆROPE (*en partant.*)

Dieux! s'il est vrai — mais dois-je croire Atrée?

SCENE VI.

ATRÉE (*seul*).

ENfin, de leurs complots, j'ai connu la noirceur.
La perfide, elle aimait son lâche ravisseur.
Elle me fuit, m'abhorre, elle est toute à Thieste;
Du saint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceste;
Ils jouissent en paix du fils qui leur est né;
Le vil enfant du crime au trône est destiné.
Tu ne goûteras pas, race impure & coupable,
Le fruits des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel prestige affreux
Tous les cœurs contre moi se déclaraient pour eux!
Polémon réprouvait l'excès de ma colère;
Une pitié crédule avait séduit ma mère;
On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs;
On était attendri de leurs perfides pleurs;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendresses,
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faiblesses,
Et je suis la victime & la fable à la fois,
D'un peuple qui méprise, & les mœurs & les loix.

Je vous ferai frémir. Grèce légère & vaine,
Déteſtable Thieſte, inſolente Micène.
Soleil qui vois ce crime & toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur.
Ceſſez, filles du Styx, ceſſez troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon ayeul Tantale.
Sur Thieſte & ſur moi venez vous acharner.
Paraiſſez, Dieux vengeurs, je vais vous étonner.

SCENE VII.

ATRÉE, POLÉMON, IDAS.

ATRÉE.

IDas, exécutez ce que je vais preſcrire.
Polémon, c'en eſt fait, tout ce que je puis dire,
C'eſt que j'aurai l'orgueil de ne plus diſputer
Un cœur dont la conquête a dû peu me flatter.
La paix eſt préférable à l'amour d'une femme,
Ainſi qu'à mes états je la rends à mon ame.
Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits —
Si vous les approuvez, mes vœux ſont ſatisfaits.

POLEMON.

Puiſſe un pareil deſſein, que je conçois à peine,
N'être point en effet inſpiré par la haine!

ATRÉE (*en ſortant.*)

Craignez-vous pour mon frère?

POLEMON.

Oui, je crains pour tous deux.

Seconde-moi, nature, éveille-toi dans eux !
Que de ton feu ſacré quelque faible étincelle,
Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.
Du bonheur de l'état ſois l'auguſte lien ?
Nature, tu peux tout, les conſeils ne ſont rien.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÆROPE, THIESTE, MÉGARE.

THIESTE (*à Ærope.*)

JE ne puis vous blâmer de cet aveu sincère,
Injurieux, terrible, & pourtant nécessaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne saurait confirmer.

ÆROPE.

Ah! j'aurais dû plutôt expirer & me taire.

THIESTE.

Quoi! je vous vois sans cesse à vous-même contraire?

ÆROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit sentir au moins quelle fatalité,
Dispose en tous les tems du sang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'attentats, triste fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leur cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverser l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux & lui.
Mes destins ont vaincu, je triomphe aujourd'hui.

ÆROPE.

Quel triomphe ! Etes-vous hors de sa dépendance ?
Votre frère avec vous est-il d'intelligence ?
Atrée en me parlant s'est-il bien expliqué ?
Dans ses regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble & de l'inquiétude ?
Polémon de son ame a longtems fait l'étude ;
Il semble être peu sûr de sa sincérité.

THIESTE.

N'importe, il faut qu'il cède à la nécessité.
C'était le seul moyen (du moins j'ose le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

ÆROPE.

Il est maître en ces lieux, nous sommes dans ses mains.

THIESTE.

Les Dieux nos protecteurs y sont seuls souverains.

ÆROPE.

Eh ! qui nous répondra que ces Dieux nous protègent ?
Peut-être en ce moment les périls nous assiègent.

THIESTE.

Quels périls ? entre nous le peuple est partagé,
Et même autour du temple il est déja rangé.
Mes amis rassemblés, arrivent de Micène,
Ils viennent adorer & défendre leur reine ;
Mais il n'est pas besoin de ce nouveau secours :
Le ciel avec la paix veille ici sur vos jours ;
La reine & Polémon, dans ce temple tranquile
Imposent le respect qu'on doit à cet azile.

ÆROPE.

Vous-même, en m'enlevant, l'avez-vous respecté ?

THIESTE.

Ah ! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en eſt pure.

SCENE II.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THIESTE, POLÉMON, MÉGARE.

HIPPODAMIE.

ENfin donc déſormais tout cède à la nature.
Banniſſez, Polémon, ces ſoupçons recherchés,
A vos conſeils prudens quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promeſſes,
Dont mon fils ranimait ma joie & mes tendreſſes.
Pourquoi tromperait-il par tant de fauſſeté
L'eſpoir qu'il fait renaître au ſein qui l'a porté ?
Il cède à vos conſeils, il pardonne à ſon frère ;
Il approuve un hymen devenu néceſſaire ;
Il y conſent du moins : la première des loix,
L'intérêt de l'état lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle ; & s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène,
Conſolé par le trône où les Dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéreſſé,
Lié par ſes ſermens, oubliant ſon injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'eſt point parjure.

POLEMON.

Reine, je ne veux point, dans mes ſoins défians,
Jetter ſur ſes deſſeins des yeux trop prévoyans.

Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez s'il ſouhaite
Que cette heureuſe paix ne ſoit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en eſt l'heureux garant.
Nous l'attendons ici; c'eſt de moi qu'il la prend;
Et c'eſt même en ces lieux qu'il doit avec ſon frère
Prononcer après moi ce ſerment néceſſaire.

(à Ærope & à Thieſte.)

C'eſt trop ſe défier : goûtez entre mes bras
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuſe
Au but que vous marquait cette fin trop heureuſe.
Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis;
Et je peux à la fin, ſans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laiſſent des ſoupçons,
Confiez-moi ce fils, Ærope, & j'en réponds.

THIESTE.

Eh bien, s'il eſt ainſi, Thieſte & votre fille
Vont remettre en vos mains l'eſpoir de leur famille.
Vous, ma mère, & les Dieux, vous ſerez ſon appui,
Juſqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

ÆROPE.

De mes triſtes frayeurs, à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MEGARE.

Ah! princeſſe, à quoi m'obligez-vous!

ÆROPE.

Va, dis-je, ne crains rien — ſur vos ſacrés genoux,
En préſence des Dieux, je mettrai ſans allarmes
Ce dépôt précieux arroſé de mes larmes.

THIESTE.

C'eſt vous qui l'adoptez & qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

N'en doutez pas.

POLEMON.

Voyez ce que vous hazardez.
Je veillerai ſur lui.

ÆROPE.

Soyez ſa protectrice :
Ma mère, s'il eſt né ſous un cruel auſpice,
Corrigez de ſon ſort le ſiniſtre aſcendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant. —
Vous ſavez, belle Ærope, en tous les tems ſi chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

SCENE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THIESTE, IDAS, POLÉMON.

IDAS.

REines, on vous attend. Atrée eſt à l'autel.

ÆROPE.

Atrée ?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour ſolemnel,

Commencer ſous vos yeux ces heureux ſacrifices,
Immoler la victime, en offrir les prémices;
(*à Ærope.*)
Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des Dieux,
Je dois faire apporter la coupe de ſes pères,
Ce gage auguſte & ſaint de vos ſermens ſincères.
C'eſt à Thieſte, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne & qu'il fait annoncer.

THIESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en inſtruire,
Venir prendre ſa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple, un devoir plus preſſé,
De ces devoirs communs, ſeigneur, l'a diſpenſé.
Vous ſavez que les Dieux ſont aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les ſacrifices.
Les rois des Argiens de ce droit ſont jaloux.

THIESTE.

Allons donc, chère Ærope. — A côté d'un époux
Suivez, ſans vous troubler, une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

ÆROPE.

Pardonne, cher époux, ſi tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus. — Le ſang des Pélopides,
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides.

SCENE IV.

POLÉMON, IDAS.

IDAS.

VOus ne les ſuivez pas?

POLEMON.

Non, je reſte en ces lieux ;
Et ces libations qu'on y va faire aux Dieux,
Ces apprêts, ces ſermens me tiennent en contrainte :
Je vois trop de ſoldats entourer cette enceinte :
Vous devez y veiller : je dois compte au ſénat
Des ſuites de la paix qu'il donne à cet état.
Ayez ſoin d'empêcher que tous ces ſatellites,
De nos parvis ſacrés ne paſſent les limites.
Que font-ils en ces lieux ? — & vous, répondez-moi,
Vous aimez la vertu, même en flattant le roi ;
Vous ne voudriez pas de la moindre injuſtice,
Fût-ce pour le ſervir, vous rendre le complice ?

IDAS.

C'eſt m'outrager, ſeigneur, que me le demander.

POLEMON.

Mais il règne, on l'outrage : il peut vous commander
Ces actes de rigueur, ces effets de vengeance,
Qui ne trouvent ſouvent que trop d'obéiſſance.

IDAS.

Il n'oſerait : ſachez, s'il a de tels deſſeins,
Qu'il ne les confîra qu'aux plus vils des humains.
Oſez-vous accuſer le roi d'être parjure ?

POLÉMON.

Il a dissimulé l'excès de son injure;
Il garde un froid silence : & depuis qu'il est roi,
Ce cœur que j'ai formé s'est éloigné de moi.
La vengeance en tout tems a souillé ma patrie:
La race de Pélops tient de la barbarie.
Jamais prince en effet ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé ?

IDAS.

Oui ; mais depuis, seigneur, dans son ame ulcérée,
Ainsi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée.
A ce juste couroux dont il fut possédé,
Par degrés à mes yeux le calme a succédé.
Il est devant les Dieux ; déja des sacrifices,
Dans ce moment heureux on goûte les prémices.
Sur la coupe sacrée on va jurer la paix
Que vos soins ont donnée à nos ardens souhaits.

POLEMON.

Achevons notre ouvrage ; entrons, la porte s'ouvre,
De ce saint appareil la pompe se découvre a).
La reine avec Ærope avance en ce parvis.
Au nom de nos deux rois à la fin réunis,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale ;
Puisse-t-elle à ses fils n'être jamais fatale !

a) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, Ærope, & Thieste se mettent à un des côtés. Polémon & Idas, en la saluant, se placent de l'autre.

SCENE V.

Tous les personnages précédens, ATRÉE dans le fond.

POLEMON.

JE vois venir Atrée ; & voici les momens
Où vous allez tous trois prononcer les fermens.
(*Atrée se place derrière l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez, Dieux souverains du monde,
Dieux ! auteurs de ma race en malheurs si féconde,
Vous les voulez finir ; & la religion
Forme enfin les saints nœuds de la réunion,
Qui rend, après des jours de sang & de misère,
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère.
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois & les états,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juste.
Si le crime est ici, que cette coupe auguste
En lave la souillure, & demeure à jamais
Un monument sacré de vos nouveaux bienfaits.
A Atrée.
Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte ?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a soupçonné ma foi.
Des soldats de Micène il a mandé l'élite.

THIESTE.

Je veux que mes sujets se rangent à ma suite ;

Je les veux pour témoins de mes fermens facrés;
Je les veux pour vengeurs, fi vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah! banniffez, mes fils, ces foupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié; la plainte aigrit les cœurs.
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs;
Dans nos embraffemens qu'enfin tout fe répare.

A Polémon.

Donnez-moi cette coupe?

MEGARE *accourant.*

Arrêtez!

ÆROPE.

Ah! Mégare,
Tu reviens fans mon fils!

MEGARE *fe plaçant près d'Ærope.*

De farouches foldats
Ont faifi cet enfant dans mes débiles bras.

ÆROPE.

Quoi! mon fils malheureux!

MEGARE.

Interdite & tremblante,
Les Dieux que j'atteftais m'ont laiffée expirante.
Craignez tout.

THIESTE.

Ah! mon frère, eft-ce ainfi que ta foi
Se conferve à nos Dieux, à tes fermens, à moi? —
Ta main tremble en touchant à la coupe facrée! —

ATRÉE.

Tremble encor plus, perfide, & reconnais Atrée.

ÆROPE.

Dieux! quels maux je reſſens! ô ma mère! ô mon fils! —
Je meurs!
(*Elle tombe dans les bras d'Hippodamie & de Thieſte.*)

POLEMON.

Affreux ſoupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

Tu meurs, indigne Ærope, & tu mourras, Thieſte.
Ton déteſtable fils eſt celui de l'inceſte;
Et ce vaſe contient le ſang du malheureux:
J'ai voulu de ce ſang vous abreuver tous deux.
(*La nuit ſe répand ſur la ſcène, & on entend le tonnerre.*)

ATRÉE *tire ſon épée.*

Ce poiſon m'a vengé; glaive, achève, —

THIESTE.

Ah, barbare!
Tu mourras avant moi — la foudre nous ſépare.
(*Les deux frères veulent courir l'un ſur l'autre le poignard à la main. Polémon & Idas les déſarment.*)

ATRÉE.

Crain la foudre & mon bras; tombe, perfide, & meurs!

HIPPODAMIE.

Monſtres, ſur votre mère, épuiſez vos fureurs.
Mon ſein vous a portés, je ſuis la plus coupable.
(*Elle embraſſe Ærope & ſe laiſſe tomber auprès d'elle ſur une banquette. Les éclairs & le tonnerre redoublent.*)

THIESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable,
Va, je finis la mienne.
(*Il ſe tue.*)

ATRÉE.

ATRÉE.

Atten, rival cruel. —
Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un ſépulcre éternel;
Je porterai ma haine au fond de ces abîmes,
Nous y diſputerons de malheurs & de crimes.
Le ſéjour des forfaits, le ſéjour des tourmens,
O Tantale! ô mon père! eſt fait pour tes enfans.
Je ſuis digne de toi, tu dois me reconnaître:
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin du cinquième & dernier acte.

PERSONNAGES.

TEUCER, roi de Crète.

MÉRIONE, }
DICTIME, } arcontes.

PHARÈS, grand sacrificateur.

AZÉMON, }
DATAME, } guerriers de Cydonie.

ASTÉRIE, captive.

Un hérault.

Plusieurs guerriers Cydoniens.

Suite, &c.

La scène est à Gortine ville de Crète.



LES LOIX DE MINOS

LES LOIX DE MINOS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente les portiques d'un temple, des tours sur les côtés, des cyprès sur le devant.

TEUCER, DIOTIME.

TEUCER.

Quoi! toûjours, cher ami; ces arcontes, ces grands,
Feront parler les loix pour agir en tyrans!
Minos qui fut cruel a régné sans partage;
Mais il ne m'a laissé qu'un pompeux esclavage,
Un titre; un vain éclat, le nom de majesté,
L'appareil du pouvoir; & nulle autorité.
J'ai prodigué mon sang; je règne & l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune esclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ses jours;

Si je l'avais profcrite elle aurait leur fecours.
Tel eft l'efprit des grands depuis que la naiffance
A ceffé de donner la fuprême puiffance.
Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on veut partager,
Ils n'ont choifi des rois que pour les outrager. (1)

DICTIME.

Ce trône a fes périls ; je les connais fans doute ;
Je les ai vus de près ; je fais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idoménée, il mourut exilé,
(2) En pleurant fur un fils par lui-même immolé.
Par le fang de ce fils il crut plaire à la Crète.
Mais comment fubjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconftant, orageux, égaré ;
Vive image des mers dont il eft entouré ?
Ses flots font élevés, mais c'eft contre le trône ;
Une fombre tempête en tout tems l'environne.
Le fort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens & vos jaloux Crétois,
Les uns dans les confeils, les autres par les armes ;
Vos jours toûjours troublés font entourés d'allarmes :
Helas ! des meilleurs rois c'eft fouvent le deftin,
Leurs pénibles travaux fe fuccèdent fans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée ;
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas à votre exemple attendri tous les cœurs,
Que ce faint homicide ait des approbateurs,
Qu'on ait juftifié cet ufage exécrable,
C'eft-là ce qui m'étonne ; & cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu! ces guerriers fous les armes blanchis,

Vieux ſuperſtitieux aux meurtres endurcis,
Deſtructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.
Ils redoutaient Calcas. Ils tremblent à mes yeux
Sous un Calcas nouveau plus implacable qu'eux.
Tel eſt l'aveuglement dont la Grèce eſt frappée :
Elle eſt encor barbare, (3) & de ſon ſang trempée,
A des Dieux deſtructeurs elle offre ſes enfans :
Ses fables ſont nos loix, ſes Dieux ſont nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire.
D'illuſtres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injuſtes, cruels,
Inſolens dans le crime, & tremblans aux autels.
Ce mélange odieux m'inſpire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce ſceptre eſt un fardeau trop peſant pour mon bras
S'il le faut ſoutenir par des aſſaſſinats.
Je ſuis né trop ſenſible; & mon ame attendrie
Se ſoulève aux dangers de la jeune Aſtérie.
J'admire ſon courage, & je plains ſa beauté.
Ami, je crains les Dieux; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur ſuprême juſtice,
Si je pouvais offrir un pareil ſacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans,
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de tems
Racheter leurs captifs, & ſurtout cette fille,
Que le ſort des combats arrache à ſa famille.
On peut traiter encor; & peut-être qu'un jour
De la paix parmi nous le fortuné retour

Adoucirait nos mœurs à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint ſi féroces.
Nos Grecs ſont bien trompés ; je les vois glorieux
De cultiver les arts & d'inventer des Dieux.
Cruellement ſéduits par leur propre impoſture,
Ils ont trouvé des arts & perdu la nature.
(4) Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds,
Sans autels & ſans trône, errans, & vagabonds,
Mais libres, mais vaillans, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles.
La nature eſt leur règle, & nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra nous les écouterons.
Les arcontes & moi, ſelon nos loix antiques
Donnerons audience à ces hommes ruſtiques.
Reçoi-les. Et ſurtout qu'ils puiſſent ignorer
Les ſacrés attentats qu'on oſe préparer.
Je ne te cèle point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Puis-je voir ſans frémir ces ſauvages guerriers
De ma famille entière inſolens meurtriers ?
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inſpirent ;
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aſpirent ;
J'étoufferai la voix de mes reſſentimens :
Je vaincrai mes chagrins qui réſiſtaient au tems ;
Il en coûte à mon cœur ; tu connais ſa bleſſure ;
Ils vont renouveller ma perte & mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent ?
Livrerai-je Aſtérie à la mort qui l'attend !
On vient. Puiſſent les Dieux que ma juſtice implore,

Ces Dieux trop mal ſervis, ces Dieux qu'on deshonore
Inſpirer la clémence, accorder à mes vœux
Une loi moins cruelle & moins indigne d'eux !

SCENE II.

TEUCER, DICTIME: *le pontife* PHARÈS *avance avec les ſacrificateurs à ſa droite. Le roi eſt à ſa gauche accompagné des arcontes de la Crète.*

PHARÈS (*au roi & aux arcontes.*)
PRenez place, Seigneurs, au temple de Gortine. (5)
Adorez & vengez la puiſſance divine.
(*Ils montent ſur une eſtrade, & s'aſſeyent dans le même ordre. Pharès continue.*)
Prêtres de Jupiter, organes de ſes loix,
Confidens de nos Dieux. — Et vous roi des Crétois, —
Vous, arcontes vaillans qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux ſacrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de ſang, ce jour ſi ſolemnel,
Où je dois immoler aux marches de l'autel
L'holocauſte attendu que notre loi commande.
(6) De ſept ans en ſept ans nous devons en offrande
Une jeune captive aux manes des héros.
Ainſi dans ſes décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait ſur les enfans d'Egée
La majeſté des Dieux & la mort d'Androgée.
Nos ſuffrages, Teucer, vous ont donné ſon rang;
Vous ne le tenez point des droits de votre ſang.
Nous vous avons choiſi quand par Idoménée

L'isle de Jupiter se vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté.
Soutenez de nos loix l'inflexible équité.
Jupiter veut le sang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit sur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux
Ennemis de nos loix, & proscrits par nos Dieux
Des repaires sanglans de leurs antres sauvages
Ont cent fois de la Crète infesté les rivages:
Toûjours en vain punis ils ont toûjours brisé
Le joug de l'esclavage à leur tête imposé.
(*à Teucer.*)
Remplissez à la fin votre juste vengeance.
Une épouse, une fille à peine en son enfance
Aux champs de Bérécinthe en vos premiers combats,
Sous leurs toits embrasés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on appaise leurs manes. —
Exterminez, grands Dieux, tous ces peuples profanes!
Le vil sang d'une esclave à nos autels versé
Est d'un bien faible prix pour le ciel offensé.
C'est du moins un tribut que l'on doit à mon temple;
Et la terre coupable a besoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais soutiens de l'état, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire, — & vous, prêtres des Dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crète est plongée,
J'ai perdu ma famille, & ce fer l'a vengée.
Je pleure encor sa perte; un coup aussi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;

Le meurtre & le carnage alors ſont légitimes.
Nul ne m'enſeignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'état, à mon cœur.
Mais l'autel ruiſſelant du ſang d'une étrangère
Peut-il ſervir la Crète & conſoler un père?
Plût aux Dieux que Minos, ce grand légiſlateur,
De notre république auguſte fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils ſacrifices!
L'homicide en effet rend-il les Dieux propices?
Avons-nous plus d'états, de tréſors & d'amis
Depuis qu'Idoménée eut égorgé ſon fils? —
Guerriers, c'eſt par vos mains qu'aux feux vengeurs en proye
J'ai vu tomber les murs de la ſuperbe Troye.
Nous répandons le ſang des malheureux mortels,
Mais c'eſt dans les combats, & non point aux autels.
Songez que de Calcas & de la Grèce unie
Le ciel n'accepta point le ſang d'Iphigénie. (7)
Ah! ſi pour nous venger le glaive eſt dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs ſoyons humains.
Ne peut-on voir la Crète heureuſe & floriſſante
Que par l'aſſaſſinat d'une fille innocente?
Les enfans de Cydon feront-ils plus ſoumis?
Sans en être plus craints nous ſerons plus haïs.
Au Souverain des Dieux rendons un autre hommage.
Méritons ſes bontés, mais par notre courage.
Vengeons-nous, combattons, qu'il ſeconde nos coups:
Et vous, prêtres des Dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux; mais ils ſont inutiles

Pour les esprits altiers & les cœurs indociles.
La loi parle, il suffit. Vous n'êtes en effet
Que son premier organe & son premier sujet.
C'est Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéisse;
Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.
S'il daigna devant Troye accorder un pardon
Au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,
Quand il veut, il fait grace. Ecoutez en silence
La voix de sa justice ou bien de sa clémence;
Il commande à la terre, à la nature, au sort,
Il tient entre ses mains la naissance & la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite & vous presse?
Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse
Pour le dernier objet qui fut sacrifié.
Nous ne connaissons point cette fausse pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète.
Portez celui des Dieux dont je suis l'interprète.
Mais voici la victime.

(*On amène Astérie couronnée de fleurs & enchaînée.*)

SCENE III.

Les personnages précédens, ASTÉRIE.

DICTIME.

A son aspect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encor il est de barbarie!
Que ma triste raison gémit sur ma patrie!

PHARÈS.

Captive des Crétois remife entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes deftins,
C'eft à toi de parler, & de faire connaître
Quel eft ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTÉRIE.

Je veux bien te répondre. Aftérie eft mon nom.
Ma mère eft au tombeau; le vieillard Azémon,
Mon digne & tendre père a dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait paffer fon courage.
De rang je n'en ai point. La fière égalité
Eft notre heureux partage & fait ma dignité.

PHARÈS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie?

ASTÉRIE.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie
Eft un fantôme vain que ton impiété
Fait fervir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Appren que ton trépas, qu'on doit à tes blafphêmes,
Eft déja préparé par mes ordres fuprêmes.

ASTÉRIE.

Je le fais, de ma mort indigne & lâche auteur,
Je le fais inhumain; mais j'efpère un vengeur.
Tous mes concitoyens font juftes & terribles;
Tu les connais, tu fais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton Dieu par une aigle portés
Ne te fauveront pas de leurs traits mérités,
Lui-même, s'il exifte, & s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous; s'il lance le tonnerre, (8)

Il ſaura bien ſur toi, monſtre de cruauté,
Venger ſon divin nom ſi longtems inſulté.
Puiſſe tout l'appareil de ton infame fête,
Tes couteaux, ton bucher, retomber ſur ta tête!
Puiſſe le temple horrible où mon ſang va couler
Sur ma cendre, ſur toi, ſur les tiens s'écrouler!
Périſſe ta mémoire! & s'il faut qu'elle dure
Qu'elle ſoit en horreur à toute la nature!
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteſte tes Dieux.
Voilà mes vœux, mon culte, & mes derniers adieux. —
Et toi que l'on dit roi, toi qui paſſes pour juſte,
Toi, dont un peuple entier chérit l'empire auguſte,
Et qui du tribunal où les loix t'ont porté
Semble tourner ſur moi des yeux d'humanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon ſupplice?
Non, de mes aſſaſſins tu n'es pas le complice.

MÉRIONE (*arconte à Teucer.*)

On ne peut faire grace, & votre autorité
Contre un uſage antique, & partout reſpecté,
Oppoſerait, Seigneur, une force impuiſſante.

TEUCER.

Que je livre au trépas ſa jeuneſſe innocente!...

MÉRIONE.

Il faut du ſang au peuple, & vous le connaiſſez.
Ménagez ſes abus fuſſent-ils inſenſés.
La loi qui vous révolte eſt injuſte peut-être;
Mais en Crète elle eſt ſainte; & vous n'êtes pas maître
De ſecouer un joug dont l'état eſt chargé.
Tout pouvoir a ſa borne, & cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il eſt trop barbare il faut qu'on l'aboliſſe.

MÉRIONE.

Reſpectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la juſtice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Buſiris on vous vit abhorrer ?
Oui, j'eſtime en Minos le guerrier politique,
Mais je déteſte en lui le maître tyrannique.
Il obtint dans la Crête un abſolu pouvoir.
Je ſuis moins roi que lui ; mais je crois mieux valoir.
En un mot, à mes yeux votre offrande eſt un crime.

(*à Dictime.*)

Vien, ſui-moi.

PHARÈS (*ſe lève, les ſacrificateurs auſſi, & deſcendent de l'eſtrade.*)

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous oſez !...

SCENE IV.

Les perſonnages précédens. UN HÉRAUT *arrive le caducée à la main. Le roi, les arcontes, les ſacrificateurs ſont debout.*

LE HÉRAUT.

De Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, & s'y ſont préſentés.

De l'olivier ſacré, les branches pacifiques
Symbole de concorde, ornent leurs mains ruſtiques.
Ils diſent que leur chef eſt parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'eſt point de rançon quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un ſang dont il eſt maître.

TEUCER.

La loi veut qu'on diffère. Elle ne ſouffre pas
Que l'étendart de paix & celui du trépas
Etalent à nos yeux un coupable aſſemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons diſtinguer (ſi nous avons des mœurs)
Le tems de la clémence, & le tems des rigueurs.
C'eſt par-là que le ciel, ſi l'on en croit nos ſages,
Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut ſauver le jour. —
Allez, qu'on la ramène en cette même tour
Que je tiens ſous ma garde & dont on l'a tirée
Pour être en holocauſte à vos glaives livrée. —
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTÉRIE.

Je te rends grace, ô roi! ſi tu veux m'épargner.
Mon ſupplice eſt injuſte autant qu'épouvantable:
Et quoique j'y portaſſe un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons ſoient d'apprendre à mourir;
Le jour m'eſt cher... hélas! mais s'il faut que je meure,
C'eſt une cruauté que d'en différer l'heure.

(On l'emmène.)

TEUCER.

TEUCER.

Le conseil est rompu. — Vous, braves combattans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pouront mal aisément désarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte est toujours suspendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je sais qu'on doit punir comme on doit faire grace,
Protéger la faiblesse, & réprimer l'audace.
Tels sont mes sentimens. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oser vous commander;
Et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie.
Servez-la. Mais surtout si vous craignez les Dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

DICTIME, GARDES, DATAME, & les Cydoniens dans le fond.

DICTIME.

OU ſont ces députés envoyés à mon maître ?
Qu'on les faſſe approcher ; — mais je les vois paraître. —
Quel eſt celui de vous dont Datame eſt le nom ?

DATAME.

C'eſt moi.

DICTIME.

Quel eſt celui qui porte une rançon ?
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes ? . . .

DATAME.

Nous ne rougiſſons pas de propoſer la paix.
Je l'aime ; je la veux, ſans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'inſtruiſit à vaincre, & qui me ſert de père,
S'eſt chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres ſurpris.
Nous venons les tirer d'un infame eſclavage.
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Eſt-il ici ?

DATAME.

Son âge
A retardé sa course ; & je puis en son nom
De la belle Astérie annoncer la rançon.
Du sommet des rochers, qui divisent les nues,
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues :
Tandis que ce vieillard, qui nous suivra de près,
A percé les détours de nos vastes forêts ;
Par le fardeau des ans sa marche est ralentie,

DISTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Astérie ?

DATAME.

Oui, J'ignore à ton roi ce qu'il peut présenter ;
Cydon ne produit rien qui puisse vous flatter.
Vous allez ravir l'or au sein de la Colchide :
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

DISTIME.

Votre cœur, & vos bras dignes de nous servir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Longtems nos adversaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en souverains.
Remettez, dès ce jour, Astérie en nos mains.

DISTIME.

Sais-tu quel est son sort ?

DATAME.

Elle me fut ravie,
A peine ai-je touché cette terre ennemie,
J'arrive ; je demande Astérie à ton roi,

A tes Dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi.
Je viens ou la reprendre, ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illuſtre infidelle
Arma dix ans vos Grecs indignement ſéduits :
Une cauſe plus juſte ici nous a conduits.
Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez-moi mon ſeul bien ; réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être juſqu'au tombeau vos plus grands ennemis ;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes
Sur les corps expirans de vos fils, de vos femmes.....
(*à Dictime.*)
Guerrier, qui que tu ſois, c'eſt à toi de ſavoir
Ce que peut le courage armé du déſeſpoir.
Tu nous connais ; prévien le malheur de la Crète.

DICTIME.

Nous ſavons réprimer cette audace indiſcrète.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, & viens nous inſulter.
Calme tes vains tranſports. Appren, jeune barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon prince ſe déclare ;
Qu'il épargne ſouvent le ſang qu'on veut verſer ;
Qu'il punit à regret ; qu'il ſait récompenſer ;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère ſurtout la juſtice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel eſt donc ce roi ?
S'il eſt grand, s'il eſt bon ; que ne vient-il à moi ?
Que ne me parle-t-il ?... La vertu perſuade.

Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'ambaffade
Doit paraître au fénat avec tes compagnons.
Il faut fe conformer aux loix des nations.

DATAME.

Eft-ce ici fon palais ?

DICTIME.

Non : ce vafte édifice
Eft le temple, où des Dieux j'ai prié la juftice
De détourner de nous les fléaux deftructeurs ;
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges,
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui ? Minos. Ce grand fourbe, & ce roi fi cruel !
Lui, dont nous déteftons & le trône & l'autel ;
Qui les teignit de fang. Lui, dont la race impure,
(9) Par des amours affreux, étonna la nature.
Lui, qui du poids des fers nous voulut écrafer,
Et qui donna des loix pour nous tyrannifer !
Lui, qui du plus pur fang, que votre Grèce honore,
Nourrit fept ans ce monftre appellé Minotaure !
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos menfonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains ;
Et qui ne mérita par fes fureurs impies
Que d'éternels tourmens fous les mains des Furies ! —
Parle : eft-ce là ton fage, eft-ce là ton héros ?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?
Oh ! que la renommée eft injufte & trompeufe !

Sa mémoire à la Grèce eſt encor précieuſe :
Ses loix & ſes travaux ſont par nous abhorrés.
On mépriſe en Cydon ce que vous adorez.
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'impoſture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ſes abus ; & les nôtres ſont grands :
Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,
Ami de l'équité, dont les loix ſalutaires
Aboliront bientôt tant de loix ſanguinaires.
Pren confiance en lui. Sois ſûr de ſes bienfaits !
Je jure par les Dieux. . . .

DATAME.

Ne jure point ; promets. . . .
Promets-nous que ton roi ſera juſte & ſincère ;
Qu'il rendra dès ce jour Aſtérie à ſon père. . . .
De ſes autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre & rien à ſouhaiter.
La nature pour nous fut aſſez bienfaiſante :
Aux creux de nos vallons ſa main toute-puiſſante
A prodigué ſes biens pour prix de nos travaux.
Nous poſſédons les airs, & la terre & les eaux :
Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat faſtueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre ſont nos arts ;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis. — Méritez-vous de l'être ?

DICTIME.

Oui, Teucer en eſt digne ; Oui peut-être aujourd'hui

En le connaissant mieux vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous !

DICTIME.

Vous-même. Il est tems que nos haines finissent,
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'unissent :
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puisse de mon roi blesser la dignité ;

(*à sa suite.*)

Mais il l'estimera. — Vous ; allez : qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare.
Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.

(*Ils sortent.*)

Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux !
Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage !
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage.
De pareils alliés sont de mauvais sujets ;
Leur mâle liberté peut servir nos projets.
J'aime mieux leur audace & leur candeur hautaine
Que les loix de la Crète, & tous les arts d'Athène.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME, GARDES.

TEUCER.

IL faut prendre un parti ; ma triste nation
N'écoute que la voix de la sédition.
Ce sénat orgueilleux contre moi se déclare.
On affecte ce zèle implacable & barbare

Que toûjours les méchans feignent de posséder ;
A qui souvent les rois sont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeste industrie
Crier de tous côtés religion, patrie !
Tous prêts à m'accuser d'avoir trahi l'état ;
Si je m'oppose encore à cet assassinat.
Le nuage grossit ; & je vois la tempête
Qui sans doute à la fin tombera sur ma tête.

DICTIME.

J'oserais proposer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés ;
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent subir ;
Mais amis généreux, ils pouraient nous servir.
Il en est un surtout, dont l'ame noble & fière
Connait l'humanité dans son audace altière :
Il a pris sur les siens, égaux par la valeur,
Ce secret ascendant que se donne un grand cœur ;
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à sa vertu, quoique dure & sauvage.
Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vous,
On verrait tous ces grands si puissans, si jaloux
De votre autorité qu'ils osent méconnaître,
Porter le joug paisible, & chérir un bon maître.
Nous voulions asservir des peuples généreux :
Faisons mieux : gagnons-les : c'est-là régner sur eux.

TEUCER.

Je le sais. Ce projet peut sans doute être utile ;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.

A ce remède affreux faut-il m'abandonner ?
Faut-il perdre l'état pour le mieux gouverner ?
Je veux ſauver les jours d'une jeune barbare.
Du ſang des citoyens ſerai-je moins avare ?
Il le faut avouer : je ſuis bien malheureux !
N'ai-je donc des ſujets que pour m'armer contr'eux ?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illuſtre naufrage ?
Ah ! je ne ſuis pas roi, ſi je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc ; contre les loix la vertu ne peut rien !
Le préjugé fait tout ! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi déteſtable !
Il domine au ſénat ! On ne veut déſormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix !

TEUCER.

Quel que ſoit ſon pouvoir, & l'orgueil qui l'anime,
Va ; le cruel du moins n'aura point ſa victime.
Va ; dans ces mêmes lieux profanés ſi longtems,
J'arracherai leur proie à ces monſtres ſanglans.

DICTIME.

Puiſſiez-vous accomplir cette ſainte entrepriſe !

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favoriſe.
Et lorſque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats ſacrés,
(Car il faut les détruire, & j'en aurai la gloire.)
Mon nom reſpecté d'eux, vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, & c'eſt un triſte ſort. —

Qui n'eſt de ſes bienfaits payé qu'après la mort,
Obtînt-il des autels, eſt encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre ;
Mais il faut bien me rendre à l'aſcendant vainqueur
Qui parle en ſa défenſe & domine en mon cœur. —
Gardes, qu'en ma préſence à l'inſtant on conduiſe
Cette Cydonienne entre nos mains remiſe. —

(*Les Gardes ſortent.*)

Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On oſe l'arracher du fond de cette tour ;
Et la rendre au cruel armé pour ſon ſupplice,
Qui preſſe au nom des Dieux ce ſanglant ſacrifice.
Demeure : la voici. Sa jeuneſſe, ſes traits
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, ASTÉRIE, GARDES.

ASTÉRIE.

Que prétend-on de moi ! Quelle rigueur nouvelle,
Après votre promeſſe, à la mort me rappelle ?
Allume-t-on les feux qui m'étaient deſtinés ?
O roi ! vous m'avez plainte, & vous m'abandonnez.

TEUCER.

Non. Je veille ſur vous ; & le ciel me ſeconde.

ASTÉRIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma priſon profonde ?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour!
Vous reverrez en paix votre premier séjour. —
Malheureuse étrangère & respectable fille,
Que la guerre arracha du sein de sa famille,
Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir. — Oubliez nos autels. —
Une escorte fidelle aura soin de vous suivre.
Vivez. — Qui mieux que vous a mérité de vivre?

ASTÉRIE.

Ah! Seigneur! ah mon roi! je tombe à vos genoux.
Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous.
Image des vrais Dieux, qu'ici l'on deshonore,
Recevez mon encens: en vous je les adore.
Vous seul, vous m'arrachez aux monstres infernaux,
Qui me parlant en Dieux, n'étaient que mes bourreaux.
Malgré ma juste horreur de servir sous un maître,
Esclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je suis attendri. —
Est-il vrai qu'Azémon, ce père si chéri,
Qui près de son tombeau, vous regrette & vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté sa demeure?

ASTÉRIE.

On le dit. J'ignorais, au fond de ma prison,
Ce qui s'est pu passer dans ma triste maison.

TEUCER.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père,
Venait nous proposer un traité salutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés?

ASTÉRIE.

Datame lui ! Seigneur ! que vous me confondez !
Il ferait dans les mains du fénat de la Crète ?
Parmi mes affaffins ?

TEUCER.

Dans votre ame inquiète
J'ai porté, je le vois, de trop fenfibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux ?
Vous ferait-il promis ? Eft-ce un parent, un frère ?
Parlez : fon amitié m'en deviendra plus chère.
Plus on vous opprima, plus je veux vous fervir.

ASTÉRIE.

De quelle ombre de joie, hélas ! puis-je jouir ?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice !
Quels Dieux en ma faveur ont parlé ?

TEUCER.

La juftice.

ASTÉRIE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi,
Seigneur ; Datame m'aime, & Datame a ma foi.
Nos fermens font communs, & ce nœud vénérable
Eft plus facré pour nous & plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos états
Pour affervir des cœurs qui ne fe donnent pas.
Le mien n'eft plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureufe en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches foldats, qui dans les champs de Mars
N'oferaient fur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui, des enfans fans défenfe ;
Et devant vos autels ont traîné l'innocence :

Ce font-là les lauriers dont ils fe font couverts.
Un prêtre veut mon fang, & j'étais dans fes fers.

TEUCER.

Ses fers!..., ils font brifés, n'en foyez point en doute;
C'eft pour lui qu'ils font faits. Et fi le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
Où fa main veut fur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas les Dieux vous ont fauvée.
Il vous fuivra bientôt. Rentrez. Que cette tour
De la captivité jufqu'ici le féjour,
Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient, Ce ferait peu d'affurer votre vie;
Et de tant d'attentats, de tant de cruauté
Je dois venger mes Dieux, vous, & l'humanité.

ASTÉRIE.

Je vous crois; & de vous je ne puis moins attendre.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME, MÉRIONE.

MÉRIONE.

SEigneur, fans paffion pourez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MÉRIONE.

Les factions ne me gouvernent pas:
Et vous favez affez que dans nos grands débats,
Je ne me fuis montré le fauteur ni l'efclave

Des sanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui séduit sa faiblesse, & nourrit sa fureur.
Vous pensez arrêter d'une main courageuse
Un torrent débordé dans sa course orageuse;
Il vous entraînera; je vous en averti.
Pharès a pour sa cause un violent parti;
Et d'autant plus puissant contre le diadême
Qu'il croit servir le ciel, & vous venger vous-même.
„ Quoi! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer
„ A son père arrachée, expira sous le fer;
„ Et du sang le plus vil indignement avare,
„ Teucer dénaturé respecte une barbare!...
„ Lui seul est inhumain: seul, à la cruauté
„ Dans son cœur insensible il joint l'impiété.
„ Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne:
„ L'encensoir du pontife offense sa couronne.
„ Il outrage à la fois la nature & le ciel,
„ Et contre tout l'empire il se rend criminel...“
Il dit; & vous jugez si ces accens terribles
Retentiront longtems sur ces ames flexibles,
Dont il peut exciter ou calmer les transports,
Et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, & qu'il sut vous séduire.
M'apportez-vous son ordre, & pensez-vous m'instruire?

MÉRIONE.

Je vous donne un conseil.

TEUCER.

Je n'en ai pas besoin.

MERIONE.

Il vous ferait utile.

TEUCER.

Epargnez-vous ce soin.

Je sais prendre sans vous conseil de ma justice.

MERIONE.

Elle peut sous vos pas creuser un précipice.
Tout noble dans notre île a le droit respecté (10)
De s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit !

MERIONE.

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre.
Chacun de nos égaux est un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le sais ; tout noble est tyran tour-à-tour.

MERIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

TEUCER.

Elle a toûjours produit le public esclavage.

MERIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un suffrage.

TEUCER.

La discorde éternelle est la loi des Crétois,

MERIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès-lors. Enfin, je la déteste ;
Soyez sûr qu'à l'état elle sera funeste.

MERIONE.

Au moins, jusqu'à ce jour elle en fut le soutien ;
Mais vous parlez en prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen.
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige.
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MERIONE.

Vous pouriez hazarder, dans ces dissentions,
De véritables droits pour des prétentions !....
Consultez mieux l'esprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop consulté la licence anarchique.

MERIONE.

Seigneur, entr'elle & vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival ;
Je vous parle en son nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, & pour l'honneur du trône.

MERIONE.

Nos loix...

TEUCER.

Laissez vos loix ; elles me font horreur.
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MERIONE.

Proposez une loi plus humaine & plus sainte ;
Mais ne l'imposez pas. Seigneur, point de contrainte,
Vous révoltez les cœurs. Il faut persuader.
La prudence & le tems pouront tout accorder.

TEUCER.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, & le brave me ſuive.
Il eſt tems que je régne & non pas que je vive.

MERIONE.

Régnez ; mais redoutez les peuples & les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément juſte, & vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, reſpectez votre maître. —
Et nous ; allons, Dictime, aſſembler nos amis,
S'il en reſte à des rois inſultés, & trahis.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

Penſent-ils m'éblouïr par la pompe royale,
Par ce faſte impoſant que la richeſſe étale ?
Croit-on nous amollir ? ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labyrinthe où la Grèce raconte
Que Minos autrefois enſevelit ſa honte
N'eſt qu'un repaire obſcur, un ſpectacle d'horreur.
Ce temple où Jupiter avec tant de ſplendeur
Eſt deſcendu, dit-on, du haut de l'empirée,
(11) N'eſt qu'un lieu de carnage à ſa première entrée ;
Et les fronts des beliers égorgés & ſanglans
Sont de ces murs ſacrés les honteux ornemens.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
N'ont point purifié ſon infecte demeure.
Que tous ces monumens ſi vantés, ſi chéris,
Quand on les voit de près inſpirent de mépris !

UN CYDONIEN.

Cher Datame, eſt-il vrai qu'en ces pourpris funeſtes
On n'offre que du ſang aux puiſſances céleſtes ?
Eſt-il vrai que ces Grecs en tous lieux renommés
Ont immolé des Grecs aux Dieux qu'ils ont formés ?

La nature à ce point ferait-elle égarée !

DATAME.

A des flots d'impofteurs on dit qu'elle eft livrée,
Qu'elle n'eft plus la même, & qu'elle a corrompu
Ce doux préfent des Dieux, l'inftinct de la vertu.
C'eft en nous qu'il réfide ; il foutient nos courages.
Nous n'avons point de temple en nos déferts fauvages ;
Mais nous fervons le ciel & ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels & des affaffinats.
Puiffions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Aftérie & partir avec elle !

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié feule au glaive dérobés :
Efclave pour efclave ; & quittons la contrée
Où notre pauvreté qui dut être honorée,
N'eft aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils defcendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient, regagnons nos aziles,
Fuyons leurs Dieux, leurs mœurs & leurs bruiantes villes.
Ils font cruels & vains, polis & fans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah ! furtout de leurs mains reprenons Aftérie.
Pouriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui fon plus bel ornement ?
Son père eft attendu de moment en moment ;
En vain je la demande aux peuples de la Crète,
Aucun n'a fatisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.

TAYLOR INST. OXFORD

Par des pleurs qu'il cachait un ſeul m'a répondu.
Que veulent, cher ami, ce ſilence & ces larmes ?
Je voulais à Teucer apporter mes allarmes ;
Mais on m'a fait ſentir que graces à leurs loix
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.
Nous ſommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
Qui peut donc avoir mis entre nous & leur trône
Cet immenſe intervalle, & ravir aux mortels
Leur dignité première & leurs droits naturels ?
Il ne falait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Aſtérie à ſon époux livrée,
On payait ſa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas.
Mais des moiſſons, des fruits, des tréſors véritables
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs. Aſtérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir ſans elle, & venir la reprendre
Dans des ruiſſeaux de ſang & des monceaux de cendre ?

SCENE II.

Les perſonnages précédens, UN CYDONIEN arrivant.

LE CYDONIEN.

AH ! ſavez-vous le crime ?...

DATAME.

O ciel ! que me dis-tu ?
Quel déſeſpoir eſt peint ſur ton front abattu ?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Aftérie.....

DATAME.

Eh bien?....

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme temple eft prêt pour fon fupplice.

DATAME.

Pour Aftérie!

LE CYDONIEN.

Appren que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux féjour,
De je ne fais quels grands la horde forcenée
Aux buchers dévorans l'a déja condamnée.
Ils appaifent ainfi Jupiter offenfé.

DATAME.

Elle eft morte!....

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah! grand Dieu!

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt eft prononcé;
On doit l'exécuter dans ce temple barbare.
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide & qu'ils ont confacré
Son fang offert aux Dieux va couler à leur gré;
Et dans un ordre augufte ils livrent à la flamme
Ces reftes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*Il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

UN CYDONIEN.

Il en eſt encor un bien cruel à nos cœurs,
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuiſſance,
D'aſſouvir ſur eux tous notre juſte vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux ſacrés,
De noyer dans leur ſang ces monſtres révérés.

DATAME (*revenant à lui.*)

Qui ! moi ! je ne pourais, ô ma chère Aſtérie,
Mourir ſur les bourreaux qui t'arrachent la vie !...
Je le pourai ſans doute. — O mes braves amis,
Montrez ces ſentimens que vous m'avez promis.
Périſſez avec moi. Marchons.

(*On entend une voix d'une des tours.*)

Datame ! arrête !

DATAME.

Ciel ! .... d'où part cette voix ! quels Dieux ont ſur ma tête
Fait retentir au loin les ſons de ces accens ?
Eſt-ce une illuſion qui vient troubler mes ſens ?

La même voix.

Datame ! ...

DATAME.

C'eſt la voix d'Aſtérie elle-même ! —
Ciel qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu ſuprême !
Ombre chère & terrible à mon cœur déſolé
Eſt-ce du ſein des morts qu'Aſtérie a parlé ?

UN CYDONIEN.

Je me trompe, ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible & mourante à ſon amant s'explique.

DATAME.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là ſa tombe ? Eſt-ce là ſa priſon ?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une & l'autre ?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible ſurpriſe eſt égale à la nôtre !

DATAME.

Des priſons ! eſt-ce ainſi que ces adroits tyrans
Ont bâti pour régner les tombeaux des vivans !

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes & de machines !
Ne pourons-nous marcher ſur leurs vaſtes ruïnes !

DATAME (*avance vers la tour.*)

Quel nouveau bruit s'entend ? — Aſtérie ! — ah grands Dieux !
C'eſt elle, je la vois, elle marche en ces lieux. —
Mes amis, elle marche à l'affreux ſacrifice :
Et voilà les ſoldats armés pour ſon ſupplice.
Elle en eſt entourée.

(*On voit dans l'enfoncement Aſtérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.*)

Allons, c'eſt à ſes pieds
Qu'il faut en la vengeant mourir ſacrifiés.

SCENE III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

OU penſez-vous aller & qu'eſt-ce que vous faites ?
Quel tranſport vous égare, aveugles que vous êtes ?
Dans leur courſe rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah ! que de cette eſclave ils ſuivent donc les pas,
Qu'ils s'écartent ſurtout de ces autels horribles
Dreſſés par la vengeance à des Dieux inflexibles ;
Qu'ils ſortent de la Crète. Ils n'ont vu parmi nous
Que de juſtes ſujets d'un éternel couroux.
Ils nous déteſteront ; mais ils rendront juſtice
A la main qui dérobe Aſtérie au ſupplice.
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déſerts. . .
Mais de quels cris ſoudains retentiſſent les airs !
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes.
Que ce jour eſt funeſte & fait pour les allarmes !
Ah ! nos mœurs & nos loix, & nos rites affreux
Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux !
Revolons vers le roi.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

DEmeure, cher Dictime.
Demeure. Il n'eſt plus tems de ſauver la victime.
Tous mes ſoins ſont trahis ; ma raiſon, ma bonté
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain bravant des loix la triſte barbarie,
Au ſein de ſes foyers je rendais Aſtérie.
L'humanité plaintive, implorant mes ſecours,
Du fer déja levé défendait ſes beaux jours.
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie.
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment ? quels attentats ?

TEUCER.

Ah ! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas,
Datame....

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence ?

TEUCER.

Il payera de ſa tête une telle inſolence.
Lui ! s'attaquer à moi tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſûreté ;
Lorſque déja ma garde à mon ordre attentive
Allait loin de ce temple enlever la captive !

Suivi de tous les siens il fond sur mes soldats.
Quel est donc ce complot que je ne conçois pas?
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence?
Etait-ce là le prix qu'on dut à ma clémence?
J'y cours; le téméraire en sa fougue emporté,
Ose lever sur moi son bras ensanglanté.
Je le presse, il succombe, il est pris avec elle.
Ils périront; voilà tout le fruit de mon zèle.
Je faisais deux ingrats. Il est trop dangereux
De vouloir quelquefois sauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun respect ne touche,
Et dont je dois surtout à jamais me venger.
Où ma compassion m'allait-elle engager!
Je trahissais mon sang, je risquais ma couronne;
Et pour qui?

DICTIME.

Je me rends, & je les abandonne.
Si leur faute est commune ils doivent l'expier.
S'ils sont tous deux ingrats il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'est pas sans regret; mais la raison l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majesté du trône,
Ces parvis tout sanglans, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Astérie en secret la grace, la jeunesse,
Peut-être malgré moi me touche & m'intéresse.
Mais je ne dois penser qu'à servir mon païs.

Ces sauvages humains sont mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encore une loi trop sévère;
Mais il est des mortels dont le dur caractère
Insensible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toûjours levé sur eux.
D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare & pour une étrangère?
Ils ont voulu périr. C'en est fait. — Mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne soient pas les témoins!

SCENE V.

TEUCER, DICTIME, UN HERAUT.

TEUCER.

Que sont-ils devenus?

LE HERAUT.

Leur fureur inouïe,
D'un trépas mérité sera bientôt suivie;
Tout le peuple à grands cris presse leur châtiment:
Le sénat indigné s'assemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure sainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainsi l'on va conduire Astérie au trépas.

LE HERAUT.

Rien ne peut la sauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras.

Ma pitié me trompait ſur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire deſtinée. —
L'arrêt eſt-il porté ?

LE HERAUT.

Seigneur, on doit d'abord
Livrer ſur nos autels Aſtérie à la mort.
Bientôt tout ſera prêt pour ce grand ſacrifice.
On réſerve Datame aux horreurs du ſupplice.
On ne veut point ſans vous juger ſon attentat :
Et la ſeule Aſtérie occupe le ſénat.

TEUCER.

C'eſt Datame en effet, c'eſt lui ſeul qui l'immole.
Mes efforts étaient vains & ma bonté frivole.
Revolons aux combats : c'eſt mon premier devoir.
C'eſt là qu'eſt ma grandeur, c'eſt là qu'eſt mon pouvoir ;
Mon autorité faible eſt ici déſarmée.
J'ai ma voix au ſénat, mais je régne à l'armée.

LE HERAUT.

Le père d'Aſtérie accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs arrive à pas peſans,
Se ſoutenant à peine, & d'une voix tremblante,
Dit qu'il apporte ici pour ſa fille innocente
Une juſte rançon dont il peut ſe flatter
Que votre cœur humain poura ſe contenter.

TEUCER.

Quelle ſimplicité dans ces mortels agreſtes !
Ce vieillard a choiſi des momens bien funeſtes.
De quel trompeur eſpoir ſon cœur s'eſt-il flatté ?
Je ne le verrai point. Il n'eſt plus de traité.

LE HERAUT.

Il a, ſi je l'en crois, des préſens à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père!
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ſes yeux
Du ſang qu'on va verſer le ſpectacle odieux.

LE HERAUT.

Il inſiſte; il nous dit qu'au bout de ſa carrière
Ses yeux ſe fermeraient ſans peine à la lumière
S'il pouvait à vos pieds ſe jetter un moment.
Il demandait Datame avec empreſſement.

TEUCER.

Malheureux!

DICTIME.

Accordons, Seigneur, à ſa vieilleſſe
Ce vain ſoulagement qu'exige ſa faibleſſe.

TEUCER.

Ah! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon épouſe, & ma fille expirer dans mes bras,
Les conſolations dans ce moment terrible
Ne deſcendirent point dans mon ame ſenſible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes ſujets,
Et de civiliſer l'agreſte Cydonie.
Du ciel qui conduit tout, la ſageſſe infinie
Réſerve, je le vois, pour de plus heureux tems
Le jour trop différé de ces grands changemens.
Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe, (12)

Et la nuit des erreurs eſt encor ſur la Grèce. —
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés;
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez!
Rien ne peut captiver votre main bienfaiſante;
Vous n'avez qu'à parler, & la terre eſt contente.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieillard AZÉMON, *accompagné d'un esclave qui lui donne la main.*

AZEMON.

QUoi ! nul ne vient à moi dans ces lieux ſolitaires !
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères.
Ces portiques fameux où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout tems à leurs heureux Crétois,
Et daignaient raſſurer l'étranger en allarmes,
Ne laiſſent voir au loin que des ſoldats en armes.
Un ſilence profond régne ſur ces remparts.
Je laiſſe errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour ſanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible & lente,
Datame devant moi ne s'eſt point préſenté.
On n'offre aucun aſyle à ma caducité.
Il n'en eſt pas ainſi dans notre Cydonie,
Mais l'hoſpitalité loin des cours eſt bannie.
O mes concitoyens ſimples & généreux
Dont le cœur eſt ſenſible autant que valeureux,
Que pourez-vous penſer quand vous ſaurez l'outrage
Dont la fierté Crétoiſe a pu flétrir mon âge !
Ah ! ſi le roi ſavait ce qui m'amène ici,
Qu'il ſe repentirait de me traiter ainſi !

Une route pénible & la trifte vieilleffe
De mes fens fatigués accable la faibleffe.

(Il s'affied.)

Goûtons fous ces cyprès un moment de repos,
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCENE II.

AZÉMON fur le devant, TEUCER dans le fond précédé du HERAUT.

AZÉMON (*au Héraut.*)

IRai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître ?

LE HÉRAUT.

Etranger malheureux, je t'annonce mon roi;
Il vient avec bonté : parle, raffure-toi.

AZEMON.

Va, puifqu'à ma prière il daigne condefcendre,
Qu'il rende grace aux Dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Eh bien, que prétends-tu, vieillard infortuné ?
Quel démon deftructeur à ta perte obftiné,
Te force à déferter ton pays, ta famille
Pour être ici témoin du malheur de ta fille ?

AZEMON (*s'étant levé.*)

Si ton cœur eft humain, fi tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'eft point à plaindre; &, graces à mon zèle,
Un heureux avenir fe déploîra pour elle.

Je

Je viens la racheter.

TEUCER.

Appren que déformais,
Il n'eft plus de rançon, plus d'efpoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible. Une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZEMON.

Va, crain que je ne parte.

TEUCER.

Ainfi donc de fon fort
Tu feras le témoin, tes yeux verront fa mort!

AZEMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'inftruire
Du deffein qui m'amène & qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a caufé le trépas.
Loin de l'affreux bucher précipite tes pas.
Retourne malheureux, retourne en ta patrie,
Achève en gémiffant les reftes de ta vie.
La mienne eft plus cruelle, & tout roi que je fuis
Les Dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis.
Ton peuple a maffacré ma fille avec fa mère.
Tu reffens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu dut apprendre à fouffrir;
On voit mourir les fiens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays Aftérie eft perdue,
Sa mort par mes bontés fut en vain fufpendue.
La guerre recommence; & rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de fang déja prêts à courir.

AZEMON.

Je pleurerais ſur toi plus que ſur ma patrie,
Si tu laiſſais trancher les beaux jours d'Aſtérie.
Elle vivra, croi-moi; j'ai des gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous ſes aſſaſſins.

TEUCER.

Ah! père infortuné, quelle erreur te tranſporte!

AZEMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,
Sois ſûr que ces tréſors à tes yeux préſentés
Ne mériteront pas d'en être rébutés;
Ceux qu'Achille reçut du ſouverain de Troye
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoye.

TEUCER.

Ceſſe de t'abuſer; remporte tes préſens.
Puiſſent les Dieux plus doux conſoler tes vieux ans!
Mon père, à tes foyers j'aurai ſoin qu'on te guide.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, AZEMON, LE HÉRAUT, GARDES.

DICTIME.

AH! quittez les parvis de ce temple homicide.
Seigneur, du ſacrifice on fait tous les apprêts.
Ce ſpectacle eſt horrible & la mort eſt trop près.
Le ſeul aſpect des rois, ailleurs ſi favorable,
Porte partout la vie, & fait grace au coupable.

Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort.
D'un barbare étranger on va trancher le ſort.
Mais vous ſavez quel ſang d'abord on ſacrifie,
Quel zèle a préparé cet holocauſte impie.
Comme on eſt aveuglé ! mes raiſons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi ſuſpendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle,
L'attend comme une fête auguſte & ſolemnelle.
L'autel de Jupiter eſt orné de feſtons.
On y porte à l'envi ſon encens & ſes dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette.
A ce lugubre ſon qui trois fois ſe répète,
Sous le fer conſacré la victime à genoux. . . . . .
Pour la dernière fois, Seigneur, retirons-nous.
Ne ſouillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas ! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, ſurtout, qu'on ait ſoin de ſes malheureux jours
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il eſt père; & je plains ce ſacré caractère.

AZEMON.

Je te plains encor plus ; — & cependant j'eſpère.

TEUCER.

Fui malheureux, te dis-je.

AZEMON (*l'arrêtant.*)

Avant de me quitter
Ecoute encor un mot. Tu vas donc préſenter
D'Aſtérie à tes Dieux les entrailles fumantes ?
De tes prêtres Crétois les mains toutes ſanglantes
Vont chercher l'avenir dans ſon ſein déchiré ?

Et tu permets ce crime?

TEUCER.

Il m'a déſeſpéré.
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre,
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas! je prenais ſoin de ſes jours innocens:
Je rendais Aſtérie à ſes triſtes parens.
Je ſens quelle eſt ta perte & ta douleur amère. —
C'en eſt fait.

AZEMON.

Tu voulais la remettre à ſon père!
Va, tu la lui rendras.

(*Deux Cydoniens apportent une caſſette couverte de lames d'or.* Azemon *continue.*)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des Dieux.

TEUCER.

Que vois-je!

AZEMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures,
Ils t'ont appartenu. — Tu gémis & tu pleures. —
Ils ſont pour Aſtérie, il faut les conſerver.
Tremble malheureux roi, tremble de t'en priver.
Aſtérie eſt le prix qu'il eſt tems que j'obtienne.
Elle n'eſt point ma fille. — Appren qu'elle eſt la tienne.

TEUCER.

O ciel!

DICTIME.

O providence!

AZEMON.

Oui, reçois de ma main

Ces gages, ces écrits témoins de ſon deſtin.

(*Il tire de la caſſette un écrit qu'il donne à Teucer qui l'examine en tremblant.*)

Ce Pyrope éclatant qui brilla ſur ſa mère,
Quand le ſort des combats à nous deux ſi contraire,
T'enleva ton épouſe & qu'il la fit périr.
Voilà cette rançon que je venais t'offrir.
Je te l'avais bien dit: elle eſt plus précieuſe
Que tous les vains tréſors de ta cour ſomptueuſe.

TEUCER (*s'écriant.*)

Ma fille!

DICTIME.

Juſtes Dieux!

TEUCER (*embraſſant Azémon.*)

Ah! mon libérateur! —
Mon père! mon ami! mon ſeul conſolateur!

AZEMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient ſauvée;
Comme un gage de paix je l'avais élevée;
Je l'ai vu croître en grace, en beautés, en vertus.
Je te la rends. Les Dieux ne la demandent plus.

TEUCER (*à Dictime.*)

Ma fille! — Allons, ſui-moi.

DICTIME.

Quels momens!

TEUCER.

Ah! peut-être
On l'entraîne à l'autel, & déja le grand-prêtre....
Gardes qui me ſuivez, ſecondez votre roi. —

(*On entend la trompette.*)

Ouvrez-vous, temple horrible! (*) ah! qu'est-ce que je voi!
Ma fille !

PHARÈS.

Qu'elle meure !

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

AZÉMON.

Astérie !

PHARÈS (*à Teucer.*)

Oses-tu délivrer ma captive !

TEUCER.

Misérable ! oses-tu lever ce bras cruel ! —
Dieux ! bénissez les mains, qui brisent votre autel.
C'était l'autel du crime.

(*Il renverse l'autel, & tout l'appareil du sacrifice.*)

PHARÈS.

Ah ! ton audace impie,
Sacrilège tyran, sera bientôt punie.

ASTÉRIE (*à Teucer.*)

Sauveur de l'innocence, auguste protecteur,
Est-ce vous dont le bras équitable & vengeur,
De mes jours malheureux a réuni la trame !
Ah ! si vous les sauvez, sauvez ceux de Datame ;
Étendez jusqu'à lui vos secours bienfaisans.
Je ne suis qu'une esclave.

DICTIME.

O bienheureux momens !

(*) Il enfonce la porte ; le temple s'ouvre. On voit Pharès entouré de sacrificateurs. Astérie est à genoux aux pieds de l'autel. Elle se retourne vers Pharès en étendant la main & en le regardant avec horreur : & Pharès, le glaive à la main, est prêt à frapper.

TEUCER.

Vous efclave ! ô mon fang ! fang des rois ! fille chère !
Ma fille ! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTERIE.

Qui ! moi ?

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands.
Goûte un deftin nouveau dans mes embraffemens.
Image de ta mère, à mes vieux ans rendue,
Join ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTERIE.

O mon roi !

TEUCER.

Dis mon père — il n'eft point d'autre nom.

ASTERIE.

Hélas ! eft-il bien vrai, généreux Azémon ?

AZEMON.

J'en attefte les Dieux.

TEUCER.

Tout eft connu.

ASTERIE.

Mon père ! —

TEUCER (*à fes Gardes.*)

Qu'on délivre Datame en ce moment profpère. —
Vous, écoutez.

ASTERIE.

O ciel ! ô deftins inouïs !
Oui, fi je fuis à vous, Datame eft votre fils.
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déja la faction cruelle

Dans le fond de ce temple environner Pharès.
Déja de la vengeance ils font tous les apprêts.
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont le fer dans les mains inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui ;
Tout votre ami qu'il eft il paraît leur appui.
Eft-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye ?
Quelle fureur aveugle à mes yeux fe déploye ?
L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poifons de fon ame allumé les ardeurs ?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accufer de fraude, d'impofture.
Datamé en fa puiffance & de fes fers chargé,
A reçu fon arrêt, & doit être égorgé.

ASTERIE.

Datame ! ah ! prévenez le plus grand de fes crimes.

TEUCER.

Va, ni lui, ni fes Dieux n'auront plus de victimes.
Va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

DICTIME.

Tranquille, il frapperait votre fille en vos bras.
Et le peuple à genoux, témoin de fon fupplice,
Des Dieux dans fon trépas bénirait la juftice.

TEUCER.

Quand il faura quel fang fa main voulut verfer,
Le barbare, croi-moi, n'ofera m'offenfer.
Quoique Datame ait fait, je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère.
Je ferai refpecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas dans ces émotions
Que l'orgueil de Pharès s'abaiſſe à vous complaire.
Il atteſte les loix, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de ſa vie. Et j'aurais de ma main
Dans ce temple, à l'autel immolé l'inhumain,
Si le reſpect des Dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le ſanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je ſais être obéi.
S'il ne me rend Datame, il en ſera puni,
Dût ſous l'autel ſanglant tomber mon trône en cendre.
(*à Aſtérie.*)
Je cours y donner ordre, & vous pouvez m'attendre.

ASTERIE.

Seigneur! — ſauvez Datame, — approuvez notre amour.
Mon ſort eſt en tout tems de vous devoir le jour.

TEUCER (*au Hèraut.*)

Prends ſoin de ce vieillard qui lui ſervit de père
Sur les ſauvages bords d'une terre étrangère.
Veille ſur elle.

AZEMON.

O roi! ce n'eſt qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis. —
(*Teucer ſort avec Dictime & ſes Gardes.*)
O toi Divinité qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on oſe nommer temple, & qu'avec tant d'horreur
Du ſang des nations on ſouille en ton honneur!
C'eſt en ces lieux de mort, en ce repaire infame

Qu'on allait immoler Aftérie & Datame!
Providence éternelle as-tu veillé fur eux?
Leur as-tu préparé des deftins moins affreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore; (13)
Dans nos bois, dans nos champs je te vois, je t'adore;
Ton temple eft comme toi dans l'univers entier.
Je n'ai rien à t'offrir, rien à facrifier.
C'eft toi qui donnes tout. Ciel! protège une vie
Qu'à celle de Datame, hélas, j'avais unie!

ASTERIE.

S'il nous faut périr tous, fi tel eft notre fort,
Nous favons vous & moi comme on brave la mort.
Vous me l'avez appris; vous gouvernez mon ame;
Et je mourrai du moins entre vous & Datame.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TEUCER, AZEMON, ASTERIE, MERIONE, LE HERAUT, Suite.

TEUCER (*au Héraut.*)

ALlez ; dites-leur bien que dans leur arrogance,
Trop longtems pour faibleſſe ils ont pris ma clémence.
Que de leurs attentats mon courage eſt laſſé,
Que cet autel affreux par mes mains renverſé
Eſt mon plus digne exploit & mon plus grand trophée.
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, ſur ma triſte maiſon
Ne diſtilera plus les flots de ſon poiſon.
Il faut changer de loix, il faut avoir un maître. —
(*Le Héraut ſort.*)
(*à Mérione.*)
Et vous qui ne ſavez ce que vous devez être,
Vous qui toûjours douteux entre Pharès & moi,
Vous êtes cru trop grand pour ſervir votre roi,
Prétendez-vous encor, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou ſoutenir mon trône ?
Ce roi dont vous oſez vous montrer ſi jaloux,
Pour vaincre & pour régner n'a pas beſoin de vous.
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour, ou contre moi tirez enfin l'épée.

Il faut dans le moment, les armes à la main,
Me combattre, ou marcher ſous votre ſouverain.

MERIONE.

S'il faut ſervir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes tréſors & mon ſang.
Mais ſi vous abuſez de ce ſuprême rang,
Pour fouler à vos pieds les loix de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
Père & monarque heureux, vous avez réſolu
D'uſurper malgré nous un empire abſolu,
De courber ſous le joug de la grandeur ſuprême
Les miniſtres des Dieux, & les grands, & moi-même.
Des vils Cydoniens vous oſez vous ſervir
Pour opprimer la Crète & pour nous aſſervir.
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
Sachez que tout l'état l'emporte ſur un homme.

TEUCER.

Tout l'état eſt dans moi. — Fier & perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi:
Courez à vos tyrans.

MERIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'eſpère
Vous punir tous enſemble. Oui, marchez téméraire;
Oui, combattez ſous eux; je n'en ſuis point jaloux.
Je les mépriſe aſſez pour les joindre avec vous.

(*Mérione ſort.*)

(*à Azémon.*)

Et toi, cher étranger, toi, dont l'ame héroïque
M'a forcé malgré moi d'aimer ta république,
Toi, ſans qui j'euſſe été dans ma triſte grandeur
Un exemple éclatant d'un éternel malheur;
Toi par qui je ſuis père, atten ſous ces ombrages
Ou le comble, ou la fin de mes ſanglans outrages.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(*Il ſort.*)

AZEMON.

Ah! tu deviens mon roi. — Rendez-moi, juſtes Dieux,
Avec mes premiers ans la force de le ſuivre!
Que ce héros triomphe ou je ceſſe de vivre!
Datame & tous les ſiens, dans ces lieux raſſemblés,
N'y feraient-ils venus que pour être immolés!
Que devient Aſtérie? — Ah! mes douleurs nouvelles
Me font encor verſer des larmes paternelles.

SCENE II.

ASTERIE, AZEMON, GARDES.

ASTERIE.

Ciel! où porter mes pas, & quel ſera mon ſort!

AZEMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille! — de ce nom mon amitié t'appelle;
Digne ſang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle;
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conſervés.

Tremble.

ASTERIE.

Qui? moi trembler! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainſi que vous m'aviez inſtruite.
Le roi, Datame & vous, vous êtes en danger,
C'eſt moi ſeule, c'eſt moi qui dois le partager.

AZEMON.

Ton père le défend.

ASTERIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZEMON.

Sans armes & ſans force, hélas! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir:
Va, nous ne pouvons rien.

ASTERIE (*voulant ſortir.*)

Ne puis-je pas mourir?

AZEMON (*ſe mettant au-devant d'elle.*)

Tu n'en fus que trop près.

ASTERIE.

Cette mort que j'ai vue,
Sans doute était horrible à mon ame abattue,
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur;
J'expirais en victime & tombais ſans honneur.
La mort avec Datame eſt du moins généreuſe;
La gloire adoucira ma deſtinée affreuſe.
Les filles de Cydon toûjours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parens, leurs époux;
Et quand la main des Dieux me donne un roi pour père,
Quand je connais mon ſang, faut-il qu'il dégénère?
Les plaintes, les regrets & les pleurs ſont perdus.

Reprenez avec moi vos antiques vertus ;
Et s'il en eſt beſoin raffermiſſez mon ame.
J'ai honte de pleurer ſans ſecourir Datame.

SCENE III.

Les perſonnages précédens, DATAME.

DATAME.

IL apporte à tes pieds ſa joie & ſa douleur.

ASTERIE.

Que dis-tu ?

AZEMON.

Quoi mon fils ?

ASTERIE.

Teucer n'eſt pas vainqueur !

DATAME.

Il l'eſt, n'en doutez pas ; je ſuis le ſeul à plaindre.

ASTERIE.

Vous vivrez tous les deux. Qu'aurais-je encor à craindre ?
O ciel ! ô providence ! enfin triomphe auſſi
De tous ces Dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
Des tyrans de l'état le parti redoutable,
Les Arcontes, Pharès, un peuple furieux
Qui trahiſſant ſon père a cru ſervir ſes Dieux.
Nous entendions leurs cris tels que ſur nos rivages
Les ſifflemens des vents appellent les orages,
Et nous étions réduits au déſeſpoir honteux

De ne pouvoir mourir en combattant contr'eux.
Teucer a pénétré dans la prison profonde,
Où cachés aux rayons du grand astre du monde,
On nous avait chargés du poids honteux des fers
Pour être avec toi-même en sacrifice offerts,
Ainsi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs genisses,
Dont le sang, disent-ils, plaît à leurs Dieux propices.
Il nous arme à l'instant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots dont ma main tant de fois
Moissonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces Crétois une foule craintive
Fuit, & laisse un champ libre au héros que je sers.
La foudre est moins rapide en traversant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abat à ses pieds; aux fers on l'abandonne,
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger, l'accompagnent soudain.
Je les vois sous mes coups roulans dans la poussière.
Tout couvert de leur sang je vole au sanctuaire,
A cette enceinte horrible & si chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les détestables loix
Avaient proscrit ta tête en holocauste offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte
On t'a vue à genoux le front ceint d'un bandeau
Prête à verser ton sang sous les coups d'un bourreau,
Ce bourreau sacrilège était Pharès lui-même;
Il conservait encor l'autorité suprême
Qu'un délire sacré lui donna si longtems
Sur les serfs odieux de ce temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardens à le défendre,

Appellant

Appellant Jupiter qui ne peut les entendre ;
Et pouſſant juſqu'au ciel des hurlemens affreux.
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux ;
Je l'atteins, je le perce, il tombe & je m'écrie,
Barbare ; Je t'immole à ma chère Aſtérie.
De ma juſte vengeance & d'amour tranſporté
J'ai traîné juſqu'à toi ſon corps enſanglanté ;
Tu peux le voir, tu peux jouïr de ta victime ;
Tandis que tous les ſiens étonnés de leur crime
Sont tombés en ſilence, & ſaiſis de terreur,
Le front dans la pouſſière aux pieds de leur vainqueur.

AZEMON.

Mon fils ! je meurs content.

ASTERIE.

O nouvelle patrie !
Ce jour eſt donc pour moi le plus beau de ma vie !
Cher amant ! cher époux !

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi ;
Mais ce jour de ta gloire eſt horrible pour moi.

ASTERIE.

Eſt-il quelque danger que mon amant redoute ?
Non, Datame eſt heureux.

DATAME.

Je l'euſſe été ſans doute,
Lorſque dans nos forêts & parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence,
Quand ta main fut le prix de ma perſévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon

Pouvait avec plaisir s'honorer de mon nom.
Tu le sais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

AZEMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTÉRIE.

Tes exploits, mon estime, & tes nouveaux bienfaits,
Seraient-ils un obstacle au succès de ta flamme?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame?

DATAME.

Au sortir du combat, à ton père, à ton roi
J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible service,
Mais comme un bien sacré fondé sur la justice,
Un bien qui m'appartient puisque tu l'as promis.
Sanglant, environné de morts & d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la seule Astérie.

ASTÉRIE.

Eh bien est-il en Crète une ame assez hardie
Pour t'oser disputer l'objet de ton amour?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour;
Et qui semblent prétendre à cet honneur insigne,
Déclarent qu'un soldat ne peut en être digne. —
S'ils osaient devant moi....

AZEMON.

Respectable soldat,
Astérie est ta femme, ou Teucer est ingrat.

ASTÉRIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majesté des rois serait deshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront,
Dans les champs de la Crète on pût couvrir mon front.

ASTÉRIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princesse
Ne peut favoriser qu'un prince de la Grèce.
Voilà leurs loix, leurs mœurs.

ASTÉRIE.

Elles sont à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux.
De ces fameuses loix qu'on vante avec étude,
La première en ces lieux serait l'ingratitude? —
La loi qui m'immolait à leurs Dieux en fureur
Ne fut pas plus injuste, & n'eut pas moins d'horreur.
Je respecte mon pére, & je me sens peut-être
Digne du sang des rois où j'ai puisé mon être,
Je l'aime; il m'a deux fois ici donné le jour.
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour
Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'hyménée,
Je lui préférerais Datame & mes deserts.
Datame est mon seul bien dans ce vaste univers.
Je foulerais aux pieds trône, sceptre, couronne.
Datame est plus qu'un roi.

SCENE DERNIERE.

Les personnages précédens, TEUCER, MERIONE enchaîné, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

TOn père te le donne,
Il est à toi. Nos loix se taisent devant lui.

ASTÉRIE.

Ah ! vous seul êtes juste.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui.
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie.
Commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu'Azémon soit témoin de vos nœuds éternels,
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme :

(*On voit le temple en feu, & une partie qui tombe dans le fond du théatre.*)

Pour mon digne héritier reconnaissez Datame.
Reconnaissez ma fille & servez-nous tous trois
Sous de plus justes Dieux, sous de plus saintes loix.

(*à Astérie.*)

Le peuple en apprenant de qui vous êtes née,
En détestant la loi qui vous a condamnée,
Eperdu, consterné, rentre dans son devoir,
Abandonne à son prince un suprême pouvoir. — (14)

(*à Mérione.*)

Vis, mais pour me servir, superbe Mérione.

Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale & l'envie avaient pu t'éblouïr;
Et ton ſeul châtiment ſera de m'obéïr. —
Braves Cydoniens, goûtez des jours proſpères :
Libres, ainſi que moi, ne ſoyez que mes frères :
Aimez les loix, les arts; ils vous rendront heureux. —
Honte du genre humain, ſacrifices affreux,
Périſſe pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conſerve l'hiſtoire! —
Nobles, ſoyez ſoumis & gardez vos honneurs. —
Prêtres, & grands, & peuple, adouciſſez vos mœurs.
Servez Dieu déſormais dans un plus digne temple;
Et que la Grèce inſtruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi-Dieu ſur la terre, ô grand-homme! ô grand roi!
Règne; règne à jamais ſur mon peuple & ſur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle;
Mais j'adore Aſtérie, & me crois digne d'elle.

Fin du cinquième & dernier acte.

NOTES.

(1) *Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.*

IL ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Grèce un seul roi despotique. La tyrannie asiatique était en horreur; ils étaient les premiers magistrats comme encor aujourd'hui vers le septentrion nous voyons plusieurs monarques assujettis aux loix de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Oedipe de Sophocle; quand Oedipe en colère contre Créon crie, *Thèbes*, Créon dit, *Thèbes, il m'est permis comme à vous de crier* Thèbes, Thèbes. Et il ajoute, *qu'il serait bien fâché d'être roi, que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un monarque, qu'il est plus libre & plus heureux.* Vous verrez les mêmes sentimens dans l'Electre d'Euripide, dans les Suppliantes, & dans presque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprêtes des opinions & des mœurs de toute la nation.

(2) *En pleurant sur un fils par lui-même immolé.*

Le parricide consacré d'Idoménée en Crète, n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont souillé autrefois presque toute la terre. Voyez les notes suivantes.

Pag. 71. ligne 3.

Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.

Les poëtes & les historiens disent qu'on immola Polixène aux mânes d'Achille; & Homère décrit le divin Achille sacrifiant de sa main douze citoyens Troyens aux mânes de Patrocle. C'est à-peu-près l'histoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique septentrionale. Il paraît par tout ce qu'on nous raconte des anciens tems de la Grèce, que ses habitans n'étaient que des

sauvages superstitieux & sanguinaires, chez lesquels il y eut quelques *Bardes* qui chantèrent des Dieux ridicules & des guerriers très grossiers vivans de rapine. Mais ces *Bardes* étalèrent des images frappantes & sublimes, qui subjuguent toûjours l'imagination.

(*NB*. Le lecteur s'appercevra aisément qu'on a oublié un numéro à cette note.)

(3) *Elle est encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fussent des barbares du tems de la guerre de Troyè. Euripide dans un fragment qui nous est resté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur île les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de Bacchus. On sait d'ailleurs que dans plusieurs de ces antiques orgies, Bacchus était surnommé mangeur de chair crue.

Mais ce n'était pas seulement dans l'usage de cette nourriture que consistait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'Homère pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'est d'abord un grand roi qui refuse avec outrage de rendre à un prêtre sa fille dont ce prêtre apportait la rançon; c'est Achille qui traite ce roi de lâche & de chien. Diomède blesse Vénus & Mars qui revenaient d'Ethiopie où ils avaient soupé avec tous les Dieux. Jupiter qui a déja pendu sa femme une fois, la menace de la pendre encore. Agamemnon dit aux Grecs assemblés, que *Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies*. Si les Dieux sont perfides, que doivent être les hommes!

Et que dirons-nous de la générosité d'Achille envers Hector? Achille invulnérable, à qui les Dieux ont fait une armure défensive très inutile; Achille secondé par Minerve, dont Platon fit depuis le *Logos* divin, le Verbe; Achille qui ne tue Hector que parce que la sagesse fille de Jupiter, le *Logos*, a trompé ce héros par le plus infame mensonge, & par le plus abominable prestige. Achille enfin ayant tué si aisément pour tout exploit le pieux Hector, ce prince mourant prie son vainqueur de rendre son corps sanglant à ses parens: Achille lui répond, *je voudrais te hacher par morceaux & te manger tout crud.* Cela pourait justifier les prêtres Crétois, s'ils n'étaient pas faits pour servir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là; il perce les talons d'Hector, y passe une lanière, & le traîne ainsi par les pieds dans la campagne. Homère ne dormait pas quand il chantait ces

exploits de Cannibales ; il avait la fiévre chaude ; & les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on est convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs absurdes furent célébrées dans une langue harmonieuse qui devint la langue universelle.

(4) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon est au nord de l'île de Crète. Elle défendit longtems sa liberté, & fut enfin assujettie par les Crétois, qui le furent ensuite à leur tour par les Romains, par les empereurs Grecs, par les Sarrazins, par les Croisés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le seront-ils?

(5) *Le temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le fameux temple de Jupiter.

(6) *De sept ans en sept ans.*

Le but de cette tragédie est de prouver qu'il faut abolir une loi, quand elle est injuste.

L'histoire ancienne, c'est-à-dire la Fable, a dit depuis longtems que ce grand législateur Minos, propre fils de Jupiter, & tant loué par le divin Platon, avait institué des sacrifices de sang humain.

Ce bon & sage législateur immolait tous les ans sept jeunes Athéniens : du moins Virgile le dit :

In foribus lethum Androgeo tum pendere pœnas
Cecropidæ jussi, miserum septena quot annis
Corpora natorum.

Ce qui est aujourd'hui moins rare qu'un tel sacrifice, c'est qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds scholiastes sur le nombre des victimes & sur le tems où elles étaient sacrifiées au monstre prétendu, connu sous le nom de Minotaure, monstre qui était évidemment le petit-fils du sage Minos.

Quelqu'ait été le fondement de cette fable, il est très vraisemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. Sanchoniaton, cité par Eusèbe, *a*) prétend que cet acte de religion fut institué de tems immémorial. Ce Sanchoniaton vivait longtems avant l'époque où l'on place Moïse, & huit cent ans après Thaut,

a) *Préparation évangelique.* Livre I.

l'un des législateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier Mercure.

Voici les paroles de Sanchoniaton traduites par Philon de Biblos, rapportées par Eusèbe.

„ Chez les anciens, dans „ les grandes calamités, les „ chefs de l'état achetaient le „ salut du peuple en immolant aux Dieux vengeurs „ les plus chers de leurs enfans. Ilous (ou Chronos selon les Grecs, ou Saturne „ que les Phéniciens appellent *Ismël*, & qui fut depuis placé dans le ciel) sacrifia ainsi son propre fils „ dans un grand danger où se „ trouvait la république. Ce „ fils s'appellait Jeüd : il l'avait eu d'une fille nommée „ Annobret ; & ce nom de „ Jeüd signifie en phénicien „ *premier né*. “

Telle est la première offrande à l'Etre éternel dont la mémoire soit restée parmi les hommes ; & cette première offrande est un parricide.

Il est difficile de savoir précisément si les Bracmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie & de Syrie ; mais il est malheureusement certain que dans l'Inde, ces sacrifices sont de la plus haute antiquité, & qu'ils n'y sont pas encor abolis de nos jours, malgré les efforts des mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français qui ont déserté leur pays pour aller commercer & s'égorger dans ces beaux climats, ont vu très souvent de jeunes veuves riches & belles se précipiter par dévotion sur le bucher de leurs maris, en repoussant leurs enfans qui leur tendaient les bras, & qui les conjuraient de vivre pour eux. C'est ce que la femme de l'amiral Roussel vit il n'y a pas longtems sur les bords du Gange. *Tantùm relligio potuit suadere malorum !*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jetter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur nécessaire.

Cette horrible coutume dura jusqu'au règne de Ptolomée Lagus ; elle est probablement aussi ancienne que leur religion & leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une science vaine; mais c'est en gémissant de voir que les superstitions les plus barbares semblent un instinct de la nature humaine ; & qu'il faut un effort de raison pour les abolir.

Lycaon & Tantale servant aux Dieux leurs enfans en ragoût, étaient deux pères superstitieux qui commirent un parricide par piété. Il est beau aux mythologistes d'avoir imaginé que les Dieux punirent ce crime, au-lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'histoire ancienne, c'est

la coutume de la petite nation connue depuis en Palestine sous le nom de *Juifs*. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites & les usages de ses voisins, non-seulement immola ses ennemis aux différentes divinités qu'il adora, jusqu'à la transmigration de Babilone; mais il immola ses enfans mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très longtems coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de disputer contr'elle; il faut la croire.

Outre le sacrifice de Jephté qui est assez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils & leurs filles en l'honneur de leur Dieu Moloc dans la vallée de Tophet. Moloc signifie à la lettre le Seigneur: *ædificaverunt excelsa in Tophet, quæ est in valle filiorum Hennom, ut incenderent filios suos & filias suas igne. b*),, Ils ,, ont bâti des hauts lieux en ,, Tophet, qui est dans la val- ,, lée des enfans d'Hennon, ,, pour y mettre en cendre ,, leurs fils & leurs filles par ,, le feu.

Si les Juifs jettaient souvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la Divinité, ils nous apprennent aussi qu'ils les faisaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écrasaient la tête à coups de pierre au bord des ruisseaux: *c*) ,, Vous immolez aux Dieux ,, vos enfans dans des tor- ,, rens sous des pierres.

Il s'est élevé une grande dispute entre les savans sur le premier sacrifice de trente-deux filles offert au Dieu Adonaï, après la bataille gagnée par la horde Juive sur la horde Madianite dans le petit désert de Madian Arabe, sous le commandement d'Eléazar, du tems de Moïse. On ne sait pas positivement en quelle année.

Le livre sacré, intitulé *d*) *les Nombres*, nous dit que les Juifs, ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde Madianite & cinq rois de cette horde, avec un prophête; & Moïse leur ayant ordonné après la bataille de tuer toutes les femmes, toutes les veuves, & tous les enfans à la mammelle, on partagea ensuite le butin qui était de *quarante mille, neuf cent livres en or*, à compter le *sicle* à six francs de nôtre monnoie d'aujourd'hui: plus, six cent soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, trente-deux mille filles vierges; le tout étant, le reste des dépouilles; & les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du Seigneur.

b) Jérémie chap. VII. v. 13.
c) Isaïe chap. XLVIII.
d) Nombres chap. XXX.

Pluſieurs commentateurs ont jugé que cette part du Seigneur fut un holocauſte, un ſacrifice de ces trente-deux filles; puiſqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuſes chez les Juifs; & que s'il y avait eu des vierges conſacrées en Iſraël, on n'aurait pas pris des Madianites pour le ſervice de l'autel: car il eſt clair que ces Madianites étaient impurs, puiſqu'ils n'étaient pas Juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'eſt un point d'hiſtoire que nous laiſſons aux doctes à diſcuter.

Ils ont prétendu auſſi que le maſſacre de tout ce qui était en vie dans Jérico fut un véritable ſacrifice. Car ce fut un anathême, un vœu, une offrande; & tout ſe fit avec la plus grande ſolemnité. Après ſept proceſſions auguſtes autour de la ville pendant ſept jours, on fit ſept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, & devant l'arche ſept autres prêtres ſonnant du cornet. A la ſeptiéme proceſſion de ce ſeptiémé jour, les murs de Jérico tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute eſpèce, comme il eſt dit dans l'hiſtoire de Joſué.

Le maſſacre du roi Agag fut inconteſtablement un ſacrifice, puiſqu'il fut immolé par le prêtre Samuel qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promeſſe & la foi du roi Saül qui l'avait reçu à rançon comme ſon priſonnier de guerre.

Vous verrez dans l'*Eſſai ſur l'hiſtoire de l'eſprit & des mœurs des nations* les preuves que les Gaulois & les Teutons, ces Teutons dont Tacite fait ſemblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, faiſaient de ces exécrables ſacrifices auſſi communément qu'ils couraient au pillage & qu'ils s'enyvraient de mauvaiſe bière.

La déteſtable ſuperſtition de ſacrifier des victimes humaines ſemble être ſi naturelle aux peuples ſauvages, qu'au rapport de Procope un certain Théodebert, petit-fils de Clovis, & roi du pays Meſſin, immola des hommes pour avoir un heureux ſuccès dans une courſe qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des Bardes Tudeſques pour chanter de tels exploits.

Ces ſacrifices du roi Meſſin étaient probablement un reſte de l'ancienne ſuperſtition des Francs ſes ancêtres. Nous ne ſavons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens *Welches* que nous appellons *Gaulois*; c'était-là cette ſimplicité, cette bonne foi, cette naïveté gauloiſe que nous avons tant vantée. C'était le bon tems, quand des *Druides*, ayant pour temples des forêts, brûlaient les enfans de leurs con-

citoyens dans des ſtatues d'oſier plus hideuſes que ces druides mêmes.

Les ſauvages des bords du Rhin avaient auſſi des eſpèces de *Druideſſes*, des ſorcières ſacrées, dont la dévotion conſiſtait à égorger ſolemnellement des petits garçons & des petites filles dans de grands baſſins de pierre, dont quelques-uns ſubſiſtent encore. & que le profeſſeur Schœpflin a deſſinés dans ſon *Alzatia illuſtrata*. Ce ſont-là les monumens de cette partie du monde : ce ſont-là nos antiquités. Les Phidias, les Praxitèles, les Scopas, les Mirons en ont laiſſé de différentes.

Jules Céſar ayant conquis tous ces pays ſauvages, voulut les civiliſer. Il défendit aux druides ces actes de dévotion ſous peine d'être brûlés eux-mêmes, & fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres perſiſtèrent dans leurs rites. Ils immolèrent en ſecret des enfans, diſant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; que Céſar n'était grand pontife qu'à Rome ; que la religion druidique était la ſeule véritable, & qu'il n'y avait point de ſalut ſans brûler de petites filles dans de l'oſier, ou ſans les égorger dans des grandes cuves.

Nos ſauvages ancêtres, ayant laiſſé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquiſition n'eut pas de peine à les renouveller. Les buchers qu'elle alluma furent de véritables ſacrifices. Les cérémonies les plus auguſtes de la religion, proceſſions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantées à grands chœurs, tout y fut employé ; & ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous appellons nos pères & nos maîtres.

Ce ſacrifice n'avait nul rapport à la juriſprudence humaine. Car aſſurément ce n'était pas un crime contre la ſociété de manger, dans ſa maiſon, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la lune de Mars. Il eſt clair qu'en cela on ne fait de mal à perſonne. Mais on péchait contre Dieu, qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ſes nouveaux miniſtres.

On voulait donc venger Dieu, en brûlant ces Juifs entre un autel & une chaire de vérité dreſſés exprès dans la place publique. L'Eſpagne bénira dans les ſiécles à venir celui qui a émouſſé le couteau ſacré & ſacrilège de l'inquiſition. Un tems viendra enfin où l'Eſpagne aura peine à croire que l'inquiſition ait exiſté.

Pluſieurs moraliſtes ont regardé la mort de Jean Hus & de Jérôme de Prague comme le plus pompeux ſacrifice qu'on ait jamais fait ſur la

terre. Les deux victimes furent conduites au bucher solemnel par un électeur Palatin, & par un électeur de Brandebourg : quatre-vingt princes ou seigneurs de l'Empire y assistèrent. L'empereur Sigismond brillait au milieu d'eux, *comme le soleil au milieu des astres*, selon l'expression d'un savant prélat Allemand. Des cardinaux, vêtus de longues robes traînantes, teintes en pourpre, rebrassées d'hermine, couverts d'un immense chapeau aussi de pourpre, auquel pendaient quinze houppes d'or, siégeaient sur la même ligne que l'empereur, au-dessus de tous les princes. Une foule d'évêques & d'abbés étaient au-dessous, ayant sur leurs têtes de hautes mîtres étincelantes de pierres précieuses. Quatre cent docteurs sur un banc plus bas tenaient des livres à la main : vis-à-vis on voyait vingt-sept ambassadeurs de toutes les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortège. Seize mille gentilshommes remplissaient les gradins hors de rang, destinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaste cirque étaient placés cinq cent joueurs d'instrumens qui se faisaient entendre alternativement avec la psalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie ; & sept cent dix-huit courtisannes magnifiquement parées, entremêlées avec eux, (quelques auteurs disent dix-huit cent) composaient le plus beau spectacle que l'esprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguste assemblée qu'on brûla *Jean* & *Jérôme* en l'honneur du même Jésus-Christ qui ramenait la brebis égarée sur ses épaules. Et les flammes en s'élevant, dit un auteur du tems, allèrent réjouir le ciel empirée.

Il faut avouer, après un tel spectacle, que lorsque le Picard *Jean Chauvin* offrit le sacrifice de l'Espagnol Michel Servet, dans une pile de fagots verds, c'était donner les marionnettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainsi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les sacrifier qu'à Dieu. Que Polyeucte & Néarque, animés d'un zèle indiscret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la prospérité de l'empereur ; qu'ils brisent les autels, les statues, dont les débris écrasent les femmes & les enfans ; ils ne sont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer ; & quand on les condamne à mort, ce n'est qu'un acte de justice humaine. Mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propositions mal-sonnantes, c'est un véritable sacrifice à la Divinité.

On pourait encor regarder

genisse amoureuse dans le creux de cette statue, & se mit ensuite à sa place. L'amour est ingénieux; mais voilà un bien exécrable emploi du génie. Il est vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile espèce d'hommes brute & dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus & qui te* de Virgile, témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle Egyptienne de Mendès, lorsqu'Hérodote était en Egypte; témoin les loix juives portées contre les hommes & les femmes qui s'accouplent avec les animaux, & qui ordonnent qu'on brûle l'homme & la bête: témoin la notoriété publique de ce qui se passe encor en Calabre. Témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie & d'Estonie à ne plus tant fréquenter les genisses, les ânesses, les brebis & les chèvres.

La grande difficulté est de savoir au juste si ces conjonctions affreuses ont jamais pu produire quelques monstres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplemens, & surtout des singes avec les filles, n'est pas une raison invincible pour qu'on les admette; ce n'est pas non plus une raison absolue de les rejetter. Nous ne connaissons pas assez tout ce que peut la nature. St. Jérôme rapporte des histoires de centaures & de satyres dans son livre des *Pères du désert*. St. Augustin dans son trente-troisiéme sermon à ses frères du désert, a vu des hommes sans tête qui avaient deux gros yeux sur leur poitrine, & d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front; mais il faudrait avoir une bonne attestation pour toute l'histoire de Minos, de Pasiphaé, de Thésée, d'Ariane, de Dédale & d'Icare. On appellait autrefois *esprits forts*, ceux qui avaient quelques doutes sur cette tradition.

On prétend qu'Euripide composa une tragédie de *Pasiphaé*. Elle est du moins comptée parmi celles qui lui sont attribuées, & qui sont perdues. Le sujet était un peu scabreux; mais quand on a lu *Poliphème*, on peut croire que *Pasiphaé* fut mise sur le théatre.

(10) *Tout noble dans notre île a le droit respecté, &c.*

C'est le *liberum veto* des Polonais; droit cher & fatal, qui a causé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ses magistrats. Mais quand cette arme est entre les mains de quiconque entre dans

dans une assemblée, elle peut devenir une arme offensive trop dangereuse, & faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il suffirait d'un yvrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou six mille sages? Supposé qu'un pareil nombre de sages puisse exister. Le feu roi de Pologne Stanislas Leskſinky dans son loisir en Lorraine écrivit souvent contre ce *liberum veto* & contre cette anarchie dont il prévit les suites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans son livre intitulé *la voix du Citoyen* imprimé en 1749. ,, Notre tour viendra sans ,, doute, où nous serons la ,, proie de quelque fameux ,, conquérant. Peut-être mê- ,, me les puissances voisines ,, s'accorderont-elles à par- ,, tager nos états: " (page 19.) la prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne est le châtiment de l'anarchie affreuse dans laquelle un roi sage, humain, éclairé, pacifique, a été assassiné dans sa capitale, & n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reste un royaume plus grand que la France, & qui poura devenir un jour florissant si on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, & si la liberté peut y subsister avec la royauté.

(11) *N'est qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le sanctuaire était réservé pour les oracles, les consultations & les autres simagrées. Les bœufs, les moutons, les chèvres étaient immolés dans le *Périptère*.

Ces temples des anciens, excepté ceux de Vénus & de Flore, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage continuel. Mais quelque peine qu'on prît pour jetter au loin les restes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de sang, de fiel, d'urine & de fange; il était bien difficile d'y parvenir.

L'historien Flavien Joseph dit qu'on immola deux cent cinquante mille victimes en deux heures de tems à la Pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On sait combien ce Joseph était exagérateur; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation; quelle profusion de prodiges impertinens il étala; avec quel mépris ces mensonges furent reçus par les Romains; comme il fut relancé par Appion, & comme il répondit par de

nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait falu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable ; mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'usage de reserver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes & dans les pays au-delà du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célèbre poëte Anglais,

The priests eat rost-beef, and the people stare.

Les prêtres sont à table, & le sot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cueillers ou des cueillières à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, & tout ce qui peut inspirer le dégoût & l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté & cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes & jusqu'à leurs propres enfans. Mais les sacrifices de l'inquisition dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste, de toutes les grosses masses appellées *Temples* en Egypte & à Babilone, & du fameux temple d'Ephèse regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à St. Pierre de Rome, pas même à St. Paul de Londres, pas même à Ste. Geneviéve de Paris que bâtit aujourd'hui Mr. Souflot, & auquel il destine un dôme plus svelte que celui de St. Pierre, & d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos églises à des boucheries, & les sermons de Tillotson & de Massillon à des augures.

(12) *Le monde avec lenteur marche vers la sagesse.*

A ne juger que par les apparences, & suivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de siécles & de révolutions n'a-t-il pas falu passer avant que nous eussions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtemens & des logemens commodes ! nous sommes d'hier & l'Amérique est de ce matin.

Notre Occident n'a aucun monument antique. Et que

font ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine. Toutes ces ruines se sont élevées sur d'autres ruines. Il est très vraisemblable que l'île Atlantide (dont les îles Canaries sont des restes), étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, & que vingt déluges locaux détruisirent tout vingt fois avant que nous existassions. Nous sommes des fourmis qu'on écrase sans cesse & qui se renouvellent. Et pour que ces fourmis rebâtissent leur habitation, & pour qu'elles inventent quelque chose qui ressemble à une police & à une morale, que de siécles de barbarie! quelle province n'a pas ses sauvages!

Tout philosophe peut dire

In qua scribebat barbara terra fuit.

(13) *Nous n'avons point d'autels où le faible s'implore.*

Plusieurs peuples furent longtems sans temples & sans autels, & surtout les peuples *Nomades*. Les petites hordes errantes qui n'avaient point encor de ville forte, portaient de village en village leurs Dieux dans des coffres sur des charrettes traînées par des bœufs, ou par des ânes; ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie-Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens portaient dans des cassettes les représentations grossiéres d'une étoile.

Les Juifs, très longtems avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charrette l'idole du Dieu *Moloc*, & d'autres idoles dans le désert: *portatis tabernaculum Moloc vestri, a) & imaginem idolorum vestrorum sidus Dei vestri, quæ fecistis vobis.*

Il est dit dans l'histoire des *Juges* qu'un Jonatham, fils de Gersom fils aîné de Moïse, fut le prêtre d'une idole portative que la Tribu de Dan *b*) avait dérobée à la Tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des Dieux de campagne; (s'il est permis de se servir de ce mot) tandis que les grandes nations s'étaient signalées, depuis plusieurs siécles, par des temples magnifiques. Hérodote vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cent ans avant celui de Salomon. Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. Platon, qui voyagea longtems dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix mille ans d'antiquité. Ainsi que nous l'avons déja remarqué ail-

a) Amos v. 26.

b) Juges Ch. XVIII.

leurs, ſans pouvoir trouver de raiſons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de Platon au ſecond livre des loix. ,, Si on veut y faire ,, attention on trouvera en ,, Egypte des ouvrages de ,, peinture & de ſculpture, ,, faits depuis dix mille ans ,, qui ne ſont pas moins beaux ,, que ceux d'aujourd'hui, & ,, qui furent exécutés préciſément ſuivant les mêmes ,, règles ; quand je dis dix ,, mille ans, ce n'eſt pas une ,, façon de parler, c'eſt dans ,, la vérité la plus exacte.

Ce paſſage de Platon qui ne ſurprit perſonne en Grèce, ne doit point nous étonner aujourd'hui. On ſait que l'Egypte a des monumens de ſculpture & de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat ſi ſec & ſi égal, ce qui a ſubſiſté quarante ſiécles, en peut ſubſiſter cent humainement parlant.

Les chrêtiens qui dans les premiers tems étaient des hommes ſimples retirés de la foule, ennemis des richeſſes & du tumulte; des eſpèces de thérapeutes, d'eſſéniens, de caraïtes, de bracmanes; (ſi on peut comparer le ſaint au profane) les chrêtiens, dis-je, n'eurent ni temples, ni autels pendant plus de cent quatre-vingt ans. Ils avaient en horreur l'eau luſtrale, l'encens, les cierges, les proceſſions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent & ne les ſanctifièrent qu'avec le tems. *Nous ſommes partout, excepté dans les temples*, dit Tertullien. Athénagore, Origène, Tatien, Théophile, déclarent qu'il ne faut point de temples aux chrêtiens. Mais celui de tous qui en rend raiſon avec le plus d'énergie eſt *Minutius Felix*, écrivain du troiſiéme ſiécle de notre ère vulgaire.

,, *Putatis autem nos occultare quod colimus, ſi delubra & aras non habemus? Quod enim ſimulacrum Deo fingam, cum ſi rectè exiſtimes ſit Dei homo ipſe ſimulacrum? Templum quod extruam, cùm totus hic mundus ejus opere fabricatus eum capere non poſſit, & cùm homo latius maneam, intra unam ædiculam vim tantæ majeſtatis includam? Nonne meliùs in noſtra dedicandus eſt mente, in noſtro imo conſecrandus eſt pectore?*

,, Penſez-vous que nous ,, cachions l'objet de notre ,, culte pour n'avoir ni autel ni temple? Quelle image pourions-nous faire de ,, Dieu, puiſqu'aux yeux de ,, la raiſon l'homme eſt l'image de Dieu même! Quel ,, temple lui éléverai-je lorſque le monde qu'il a conſtruit ne peut le contenir? ,, Comment enfermerai-je la ,, majeſté de Dieu dans une ,, maiſon quand j'y ſuis trop

„ au large, moi qui ne suis „ qu'un homme ! Ne vaut-il „ pas mieux lui dédier un „ temple dans notre esprit, „ & le consacrer dans le fond „ de notre cœur ? "

Cela prouve que non-seulement nous n'avions alors aucun temple, mais que nous n'en voulions point ; & qu'en cachant aux Gentils nos cérémonies & nos prières, nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrêtiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de Dioclétien, ce héros guerrier & philosophe qui les protégea dix-huit années entières ; mais séduit enfin & devenu persécuteur. Il est probable qu'ils auraient pu obtenir longtems auparavant du sénat & des empereurs, la permission d'ériger des temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des synagogues à Rome. Mais il est encor plus probable que les Juifs qui payaient très chérement ce droit, empêchèrent les chrêtiens d'en jouïr. Ils les regardaient comme des dissidens, comme des frères dénaturés, comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les persécutaient, les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui plusieurs sociétés chrêtiennes n'ont point de temples ; tels sont les primitifs nommés *Quakres*, les anabatistes, les dunkards, les pietistes, les moraves & d'autres. Les primitifs même de Pensilvanie n'y ont point érigé de ces temples superbes qui ont fait dire à Juvenal :

Dicite pontifices in sancto quid facit aurum ?

& qui ont fait dire à Boileau avec plus de hardiesse & de sévérité :

Le prélat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu ;
Et pour toute vertu fit au dos d'un carrosse,
A côté d'une mitre armorier sa crosse.

Mais Boileau en parlant ainsi ne pensait qu'à quelques prélats de son tems, ambitieux ou avares, ou persécuteurs. Il oubliait tant d'évêques généreux, doux, modestes, indulgens, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer de-là que l'Egypte, la Caldée, la Perse, les Indes ayent cultivé les arts depuis les milliers de siécles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos livres sacrés, sur lesquels il ne nous est pas permis de former le moindre doute.

(14) *Un suprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par suprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tyrannie que le jeune Gustave troisiéme, si digne de ce grand nom de Gustave, vient d'abjurer & de proscrire solemnellement en rétablissant la concorde, & en faisant régner les loix avec lui. On entend par suprême pouvoir, cette autorité raisonnable fondée sur les loix mêmes & tempérée par elles, cette autorité juste & modérée qui ne peut sacrifier la liberté & la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui se soumet elle-même à la justice, qui lie inséparablement l'intérêt de l'état à celui du trône ; qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie serait coupable envers le genre-humain.

FIN DES NOTES.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE

DE MAIRET,

RÉPARÉE A NEUF.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE LA VALLIERE,
GRAND-FAUCONNIER DE FRANCE,
CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

QUoique les épitres dédicatoires ayent la réputation d'être auſſi ennuyeuſes qu'inutiles, ſouffrez pourtant que je vous offre la *Sophonisbe* de *Mairet* corrigée par un amateur autrefois très connu. C'eſt votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'hiſtoire du théatre vous appartient, après l'honneur que vous avez fait à la littérature françaiſe, de préſider à l'hiſtoire du théatre la plus complette. Preſque tous les ſujets des piéces dont cette hiſtoire parle, ont été tirés de votre bibliothèque, la plus curieuſe de l'Europe en ce genre. Le manuſcrit de la piéce qui vous eſt dédiée vous manquait : il vient de M. *Lantin*, auteur de pluſieurs poëmes ſinguliers qui n'ont pas été imprimés, mais que les littérateurs conſervent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce manuſcrit parmi les vôtres. Perſonne ne jugera mieux que vous

si l'auteur a rendu quelque service à la scène française, en habillant la *Sophonisbe* de *Mairet* à la moderne.

Il était triste que l'ouvrage de *Mairet* qui eut tant de réputation autrefois, fût absolument exclu du théatre, & qu'il rebutât même tous les lecteurs, non seulement par les expressions surannées, & par les familiarités qui deshonoraient alors la scène, mais par quelques indécences que la pureté de notre théatre rend aujourd'hui intolérables. Il faut toûjours se souvenir que cette piéce, écrite longtems avant le *Cid*, est la première qui apprit aux Français les règles de la tragédie, & qui mit le théatre en honneur.

Il est très remarquable qu'en France, ainsi qu'en Italie, l'art tragique ait commencé par une *Sophonisbe*. Le prélat *Georgio Trissino*, par le conseil de l'archevêque de Bénévent, voulant faire passer ce grand art de la Grèce chez ses compatriotes, choisit le sujet de *Sophonisbe* pour son coup d'essai plus de cent ans avant *Mairet*. Sa tragédie, ornée de chœurs, fut représentée à Vicenza dès l'an 1514, avec une magnificence digne du plus beau siécle de l'Italie.

Notre émulation se borna, près de cinquante ans après, à la traduire en prose; & quelle prose encore! Vous avez, monseigneur, cette traduction faite par *Mélin de Saint Gelais*. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en prose ni en vers. Notre langue n'était pas formée, elle ne le fut que par nos premiers académiciens; & il n'y avait point d'académie encore quand *Mairet* travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les Italiens, il conçut les préceptes qu'ils avaient tous suivis; les unités de lieu, de tems & d'action furent scrupuleusement observées dans sa *Sophonisbe*. Elle fut composée dès l'an 1629, & jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître. Les indignes bouffonneries dont l'Espagne & l'Angleterre salissaient souvent leur scène tragique, furent proscrites par *Mairet*; mais il ne put chasser je ne sais quelle familiarité comique, qui était d'autant plus à la mode alors que ce genre est plus facile, & qu'on a pour excuse de pouvoir dire, *cela est naturel*. Ces naïvetés furent longtems en possession du théâtre en France.

Vous trouverez dans la première édition du *Cid*, composé longtems après la *Sophonisbe*:

A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Et dans *Cinna*:

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme.

Ainsi, il ne faut pas s'étonner que le stile de *Mairet*, qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât personne de son tems.

Corneille surpassa *Mairet* en tout, mais il ne le fit point oublier; & même, quand il voulut traiter le sujet de *Sophonisbe*, le public donna la préférence à l'ancienne tragédie de *Mairet*.

Vous avez souvent dit, monseigneur, la raison de cette préférence; c'est qu'il y a un grand fond d'intérêt dans la piéce de *Mairet*, & aucun

dans celle de *Corneille*. La fin de l'ancienne *Sophonisbe* eſt ſurtout admirable : c'eſt un coup de théatre, & le plus beau qui fût alors.

Je crois donc vous préſenter un hommage digne de vous, en reſſuſcitant la mère de toutes les tragédies françaiſes, laiſſée depuis quatre-vingt ans dans ſon tombeau.

Ce n'eſt pas que M. *Lantin*, en ranimant la *Sophonisbe*, lui ait laiſſé tous ſes traits ; mais enfin le fond eſt entiérement conſervé. On y voit l'ancien amour de *Maſſiniſſe* & de la veuve de *Siphax* ; la lettre écrite par cette Carthaginoiſe à *Maſſiniſſe* ; la douleur de *Siphax*, ſa mort ; tout le caractère de *Scipion*, la même cataſtrophe, & ſurtout point d'épiſode, point de rivale de *Sophonisbe*, point d'amour étranger dans la piéce.

Je ſais pourquoi M. *Lantin* n'a pas laiſſé ſubſiſter ce vers qui était autrefois dans la bouche de toute la cour :

Sophonisbe en un jour voit, aime & ſe marie.

Il tient, à la vérité, de cette naïveté comique dont je vous ai parlé ; mais il eſt énergique, & il était conſacré. On l'a retranché probablement parce qu'en effet il n'était pas vrai que *Maſſiniſſe* n'eût aimé *Sophonisbe* que le jour de la priſe de Cirthe. Il l'avait aimée éperduement longtems auparavant ; & un amour d'un moment n'intéreſſe jamais : auſſi c'eſt *Scipion* qui prononçait ce vers, & *Scipion* était mal informé.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à vous, monſeigneur, & à vos amis, à décider ſi cette pre-

mière tragédie régulière qui ait paru sur le théatre de la France, mérite d'y remonter encore. Elle fit les délices de cette illustre maison de *Montmorency* ; c'est dans son hôtel qu'elle fut faite, c'est la première tragédie qui fut représentée devant *Louis XIII.* Messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, qui dirigent les spectacles de la cour, peuvent protéger ce premier monument de la gloire littéraire de la France, & se faire un plaisir de voir nos ruines réparées.

Le cinquiéme acte est trop court ; mais le cinquiéme d'*Athalie* n'est pas beaucoup plus long. Et, d'ailleurs, peut-être vaut-il mieux avoir à se plaindre du peu que du trop. Peut-être la coutume de remplir tous les actes de trois à quatre cent vers entraîne-t-elle des langueurs & des inutilités ?

Enfin, si on trouve qu'on puisse ajouter quelque ornement à cet ancien ouvrage, vous avez en France plus d'un génie naissant qui peut contribuer à décorer un monument respectable qui doit être cher à la nation.

La réputation qu'on y a faite est déja fort ancienne elle-même, puisqu'il y a plus de cinquante ans que M. *Lantin* est mort.

Je ne garantis pas (tout éditeur que je suis) qu'il ait réussi dans tous les points ; je pourrais même prévoir qu'on lui reprochera de s'être trop écarté de son original ; mais je dois vous en laisser le jugement.

Comme M. *Lantin* a retouché la *Sophonisbe* de *Mairet*, on pourra retoucher celle de

M. *Lantin.* La même plume qui a corrigé le *Venceslas* pourrait faire revivre aussi la *Sophonisbe* de *Corneille*, dont le fond est très inférieur à celle de *Mairet*, mais dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons des jeunes gens qui font très bien des vers sur des sujets assez inutiles. Ne pourrait-on pas employer leurs talens à soutenir l'honneur du théatre français, en corrigeant *Agésilas*, *Attila*, *Suréna*, *Othon*, *Pulchérie*, *Pertharite*, *Œdipe*, *Médée*, *Don Sanche d'Arragon*, *la Toison d'Or*, *Andromède*; enfin tant de piéces de *Corneille* tombées dans un plus grand oubli que *Sophonisbe*, & qui ne furent jamais lues de personne après leur chûte. Il n'y a pas jusqu'à *Théodore* qui ne pût être retouchée avec succès, en retranchant la prostitution de cette héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques scènes de *Pompée*, de *Sertorius*, des *Horaces*, & en retrancher d'autres, comme on a retranché entiérement les rôles de *Livie* & de l'*Infante* dans ses meilleures piéces : ce serait à la fois rendre service à la mémoire de *Corneille*, & à la scène française, qui reprendrait une nouvelle vie. Cette entreprise serait digne de votre protection, & même de celle du ministère.

Nous avons plus d'une ancienne piéce, qui étant corrigée, pourrait aller à la postérité. J'ose croire que l'*Astrale* de *Quinault*, le *Scévole* de *Durier*, l'*Amour tyrannique* de *Scudéri*, bien rétablis au théatre, pourraient faire de prodigieux effets.

Le théatre eſt, de tous les arts cultivés en France, celui qui, du conſentement de tous les étrangers, fait le plus d'honneur à notre patrie. Les Italiens ſont encore nos maîtres en muſique, en peinture; les Anglais en philoſophie; mais dans l'art des *Sophocles*, nous n'avons point de rivaux. Il eſt donc eſſentiel de protéger les talens par leſquels les Français ſont au-deſſus de tous les peuples. Les ſujets commencent à s'épuiſer; il faut donc remettre ſur la ſcène tous ceux qui ont été manqués, & dont il eſt aiſé de tirer un grand parti.

Je ſoumets, comme je le dois, à vos lumières ces réflexions que mon zèle patriotique m'a dictées.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

PERSONNAGES.

SCIPION, consul.

LÉLIE, lieutenant de Scipion.

SIPHAX, roi de Numidie.

SOPHONISBE, fille d'Asdrubal, femme de Siphax.

MASSINISSE, roi d'une partie de la Numidie.

ACTOR, attaché à Siphax & à Sophonisbe.

ALAMAR, officier de Siphax.

PHÆDIME, dame Numide attachée à Sophonisbe.

SOLDATS ROMAINS.

SOLDATS NUMIDES.

LICTEURS.

La scène est à Cirthe, dans une salle du château, depuis le commencement jusqu'à la fin.




SOPHONISBE

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIPHAX, une lettre à la main, SOLDATS.

SIPHAX.

SE peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahiſſe !
Sophonisbe ! ma femme ! écrire à Maſſiniſſe !
A l'ami des Romains ! Que dis-je ? à mon rival !
Au déſerteur heureux du parti d'Annibal,
Qui me pourſuit dans Cirthe, & qui bientôt peut-être
De mon trône uſurpé ſera l'indigne Maître !
J'ai vécu trop longtems. — O vieilleſſe ! ô deſtins !
Ah ! que nos derniers jours ſont rarement ſereins !
Que tout ſert à ternir notre grandeur première,
Et qu'avec amertume on finit ſa carrière !
A mes ſujets laſſés ma vie eſt un fardeau,
On inſulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.
Lâches, j'y deſcendrai, mais non pas ſans vengeance,

(*Aux Soldats.*)
Que la Reine à l'inſtant paraiſſe en ma préſence.
(*Il s'aſſied, & lit la lettre.*)
Qu'on l'amène, vous dis-je. — Epoux infortuné,
Vieux Soldat qu'on trahit, Monarque abandonné,
Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouſe?
Seras-tu moins à plaindre en perdant ton Epouſe?
Cet objet criminel à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton Empire ébranlé?
Dans la mort d'une femme eſt-il donc quelque gloire?
Eſt-ce là tout l'honneur qui reſte à ta mémoire?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains;
Ranime dans leur ſang tes languiſſantes mains:
Va finir ſur la brèche un deſtin qui t'accable.
Qu'on te trahiſſe ou non, ta mort eſt honorable.
Et l'on dira du moins, en reſpectant mon nom,
Il mourut en ſoldat des mains de Scipion.

SCENE II.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

QUe voulez-vous, Siphax, & quelle tyrannie
Traîne ici votre épouſe avec ignominie?
Vos Numides tremblans, courageux contre moi,
Pour la première fois ont bien ſervi leur Roi:
A votre ordre ſuprême ils ont été dociles.
Peut-être ſur nos murs ils feraient plus utiles.
Mais vous les employez dans votre tribunal

A conduire à vos pieds la nièce d'Annibal !
Je conçois leur valeur, & je lui rends justice.
Quel est mon crime enfin ? quel sera mon supplice ?

SIPHAX, *lui donnant la lettre.*

Connaissez votre seing. Rougissez & tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont désolés
J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie
Aux fiers brigands du Tibre en deux mois asservie.
Scipion, Massinisse, ont gagné des combats ;
J'en ai rougi, Seigneur, & je ne tremble pas.

SIPHAX.

Perfide !

SOPHONISBE.

Epargnez-moi cette injure odieuse,
Pour vous, pour votre femme également honteuse.
Nos murs sont assiégés ; vous n'avez plus d'appui ;
Et le dernier assaut se prépare aujourd'hui.
J'écris à Massinisse en cette conjoncture,
Je rappelle à son cœur les droits de la nature,
Les nœuds trop oubliés du sang qui nous unit ;
Seigneur, si vous l'osez, condamnez cet écrit.
(*elle lit.*)

. . . .

„ Vous êtes de mon sang ; je vous fus longtems chère,
„ Et vous persécutez vos parens malheureux.
„ Soyez digne de vous, le brave est généreux.
„ Reprenez votre gloire, & votre caractère.
(*Siphax lui arrache la lettre.*)
Eh bien ! ai-je trahi ma Ville & mon époux ?

Eſt-il tems d'écouter des ſentimens jaloux ?
Répondez : quel reproche avez-vous à me faire ?
La fortune, en tout tems à tous deux trop ſévère,
A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main.
Quel en était le but ? quel était mon deſſein ?
Pouvez-vous l'ignorer & faut-il vous l'apprendre ?
Si la Ville aujourd'hui n'eſt pas réduite en cendre,
S'il eſt quelque reſſource à nos calamités,
Sur ces murs tout ſanglans je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Maſſiniſſe même,
Ma main joint des lauriers à votre diadême,
Elle combat pour vous ; & ſur ce mur fatal
Elle arbore avec vous l'étendart d'Annibal.
Et ſi juſqu'à la fin le Ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SIPHAX.

Qu'on me pardonne ! A moi ? De ce dernier affront
Votre indigne pitié voulait couvrir mon front !
Et, portant à ce point votre inſultante audace,
C'eſt donc pour votre Roi que vous demandez grace ?
Allez, peut-être un jour vos funeſtes appas
L'imploreront pour vous, & ne l'obtiendront pas.
Maſſiniſſe, en tout tems mon fatal adverſaire,
Et mon rival en tout, ſe flatta de vous plaire ;
Il m'oſa diſputer mon trône & votre cœur ;
C'eſt trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
Que de vous ſouvenir de ſon feu téméraire.
Vos ſoins injurieux redoublent ma colère ;
Et ce fatal aveu dont je me ſens confus,
A mes yeux indignés n'eſt qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiscrettes.
Mais vos maux sont les miens ; qu'ils puissent vous
toucher.
Ce n'est pas mon époux qui me doit reprocher
De l'avoir préféré (non sans quelque courage)
Au Vainqueur de l'Afrique, au Vainqueur de Carthage ;
D'avoir tout oublié pour suivre votre sort,
Et d'attendre avec vous l'esclavage ou la mort.
Massinisse m'aimait & j'aimais ma patrie.
Je vous soumis ma main, ma couronne & ma vie.
Mais si je suis coupable en implorant pour vous
Le Vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu briser le joug qui vous accable,
Si je veux vous sauver — la faute est excusable.
Vous avez, croyez-moi, des soins plus importans.
Bannissez des soupçons, partage des amans,
Des cœurs efféminés dont l'oisive mollesse
Ne connaît d'intérêts que ceux de leur tendresse.
Un soin bien différent nous occupe en ce jour ;
Il s'agit de la vie, & non pas de l'amour :
Il n'est pas fait pour nous. Ecoutez, le tems presse.
Tandis que vos soupçons accusent ma faiblesse,
Tandis que nous parlons, la mort est en ces lieux.

SIPHAX.

Je vais donc la chercher : je vais loin de vos yeux
Eteindre dans mon sang ma vie & mon outrage.
J'ai tout perdu ; les Dieux m'ont laissé mon courage.
Cessez de prendre soin de la fin de mes jours.

Carthage m'a promis un plus noble secours ;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore ;
Ce n'est pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi, je sais sauver mes mains
Des fers de Massinisse, & des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, & surtout un Numide
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes : j'ai des yeux. Le fond de votre cœur,
Quoique vous en disiez, était pour mon vainqueur.
Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre ame
Les dehors affectés d'une inutile flamme.
L'amour auprès de vous ne guida point mes pas ;
Je voulais un vrai zèle, — & vous n'en avez pas.
Mais je sais mourir seul ; & ma dernière épée
D'un sang que j'ai chéri ne sera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent sur vous le sang de votre Roi.
Redoutez nos tyrans, & jusqu'à Massinisse.
Si leurs bras sont armés, c'est pour votre supplice.
C'est le sang d'Annibal que leur haine poursuit,
Ce jour est pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain reste de vie.
Je péris glorieux, — & vous mourrez punie ;
Vous n'aurez en tombant que la honte & l'horreur
D'avoir prié pour moi mon superbe oppresseur.
Je cours aux murs sanglans que ses armes détruisent.
Laissez-moi, fuyez-moi ; vos remords me suffisent.

SOPHONISBE.

Non, Seigneur, malgré vous je marche sur vos pas ;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.

Je cherche autant que vous une mort glorieuse,
Vos malheureux soupçons la rendraient trop honteuse.
Je vous suis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne : je pars;
Et Siphax en tombant ne veut point vos regards.

SCENE III.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

AH! Phædime!

PHÆDIME.

Il vous laisse & vous devez tout craindre.
Je vous vois tous les deux également à plaindre.
Mais Siphax est injuste.

SOPHONISBE.

Il sort, il a laissé
Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a blessé.
J'ai cru, quand il parlait à sa femme éplorée,
Quand il me présageait une mort assurée,
J'ai cru, je te l'avoue, entendre un Dieu vengeur,
Dévoilant l'avenir & lisant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au supplice une tête coupable.

PHÆDIME.

Vous coupable! Il l'était d'oublier aujourd'hui
Tout ce que Sophonisbe osa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime.
Dans les plis de mon ame il a cherché mon crime ;
Il l'a trouvé peut-être ; & ce triste entretien
Ne m'annonce que trop son désastre & le mien.

PHÆDIME.

Son malheur l'aigrissait ; il vous rendra justice.
Sa haine contre Rome & contre Massinisse
Empoisonnait son cœur déja trop soupçonneux.
Lui-même en rougira, s'il est moins malheureux.
Il voit la mort de près ; & l'esprit le plus ferme
Peut se sentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais si quelque succès secondait sa valeur,
Si du fier Scipion, Siphax était vainqueur,
Vous verriez aisément son amitié renaître.
Il doit vous respecter, puisqu'il doit vous connaître.
Vos charmes sur son cœur ont été trop puissans ;
Ils le seront toûjours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'est plus tems.
Je vois de tous les deux la destinée affreuse :
Il s'avance au trépas. — Je suis plus malheureuse.

PHÆDIME.

Espérez.

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes états, mon repos,
L'estime d'un époux, & l'amour d'un Héros.
Je suis déja captive, & dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau Maître,
Et recevoir des loix d'un amant indigné,

Qui m'eût rendue heureuse, — & que j'ai dédaigné.
Ce jeune Massinisse, oppresseur de Carthage,
Me présentait dans Cirthe un séduisant hommage;
Tu sais que j'étouffai, dans mon secret ennui,
L'intérêt & le sang qui me parlaient pour lui.
Te dirai-je encor plus ? j'étouffai l'amour même:
Je soutins contre moi l'honneur du diadême.
Je demeurai fidelle à mon père Asdrubal,
A Carthage, à Siphax, aux destins d'Annibal.
L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.
D'un amant irrité je bravai la furie.
Un front cicatrisé par la guerre & le tems
Effarouchait en vain mon cœur & mes beaux ans,
Puisqu'il détestait Rome, il eut la préférence.
 Massinisse revient armé de la vengeance;
Il entre en nos Etats, la Victoire le suit;
Aidé de Scipion son bras a tout détruit:
Dans Cirthe ensanglantée un faible mur nous reste.
 A quels Dieux recourir dans ce péril funeste ?
Etait-ce un si grand crime, était-il si honteux
D'avoir cru Massinisse & noble, & généreux ?
D'avoir pour mon époux imploré sa clémence ?
Dans mon illusion j'avais quelque espérance:
Un mot de Sophonisbe aurait pu le flatter.
Mais il ne saura pas ce que j'osais tenter;
Et, pour unique fruit d'un soin trop magnanime,
Mon époux me condamne, & mon amant m'opprime.
Tous deux sont contre moi, tous deux réglent mon sort;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCENE IV.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

REine, dans ce moment le ſecours de Carthage
Sous nos remparts ſanglans s'eſt ouvert un paſſage.
On eſt aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
Sont trop près du carnage, & du champ des combats.
Le Roi, couvert de ſang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laiſſiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous ſuis, Actor; vous lui direz
Que ſes ordres pour moi ſeront toujours ſacrés;
Mais que, dans les momens où le combat s'engage,
M'éloigner du danger, c'eſt trop me faire outrage.
Dieux! par quel ſort cruel ai-je à craindre en un jour
Maſſiniſſe & Siphax, les Romains & l'amour!
Ils m'ont tous entraînée au fond de cet abîme,
Ils ont tous fait ma perte & frappé leur victime.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Quel tumulte effroyable au loin se fait entendre?
Quels feux sont allumés? la Ville est-elle en cendre?
Ceux qui veillaient sur vous se sont tous écartés.
Dans ces Sallons déserts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reste plus que des femmes tremblantes,
Aux pieds de ces autels avec moi gémissantes.
Nous rappellons en vain par nos cris, par nos pleurs,
Des Dieux qui sont passés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs ont étonné mon ame.
Tous mes sens sont troublés; je sens que je suis femme.
Ce moment effrayant m'accable ainsi que toi.
Le sang que vingt Héros ont transmis jusqu'à moi,
Dégénérera-t-il en mes veines glacées?
Le désordre & la crainte agitaient mes pensées;
J'ai voulu pénétrer dans ces sombres détours
Qui du pied du palais conduisent à nos tours:
Tout est fermé pour moi. Je marchais égarée;
L'ombre de mon époux à mes yeux s'est montrée,
Pâle, sanglante, horrible, & l'air plus furieux

Que lorsque son couroux m'outrageait à tes yeux.
Est-ce une illusion sur mes sens répandue ?
Est-ce la main des Dieux sur ma tête étendue,
Un présage, un arrêt des enfers & du sort ?
Siphax en ce moment est-il vivant ou mort ?
Je courais au hazard, éperdue, éplorée.
Je ne sais où j'étais, quand je t'ai rencontrée ;
Je ne sais où je vais. Tout m'allarme & me nuit,
Et je crois voir encore un Dieu qui me poursuit.
Que veux-tu, Dieu cruel ? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur : — il n'etait point coupable.
Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès sa naissance & banni sans retour.
Je n'offensai jamais l'hymen & la nature.
Grand Dieu ! tu peux frapper ; — va, ta victime est pure.

PHÆDIME.

Ah ! nous allons du Ciel savoir les volontés.
Déja d'un bruit nouveau dans ces murs désertés,
Jusqu'à notre prison les voûtes retentissent,
Et sous leurs gonds d'airain les portes en mugissent. —
On entre, on vient à vous : — je reconnais Actor.

SCENE II.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

Ministre de mon Roi, qui vous amène encor ?
Qu'a-t-on fait ? que deviens-je ? & de quelles nouvelles

Venez-vous m'accabler ?

ACTOR.

Elles ſont bien cruelles.
Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,
A peine en ſûreté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barrière ſacrée,
Par qui, de ce Palais, la ville eſt ſéparée;
J'ai revolé ſoudain vers ce Roi malheureux,
Digne d'un meilleur ſort, & digne de vos vœux;
Son courage, auſſi grand qu'il était inutile,
D'un effort paſſager ſoutint ſon bras débile.
Sur la brèche à la fin, de cent coups renverſé,
Dans ces débris ſanglans il tombe terraſſé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah! je devais, plus que lui pourſuivie,
Tomber à ſes côtés, ainſi que ma patrie.
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR.

Si dans un tel malheur
Quelque ſoulagement reſte à notre douleur,
Daignez apprendre au moins combien, dans ſa victoire,
Le jeune Maſſiniſſe a mérité de gloire.
Qui croirait qu'un Héros ſi fier, ſi redouté,
Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,
Et dont l'eſprit ſuperbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence?
A peine il s'eſt vu Maître, il nous a pardonné.
De bleſſés, de mourans, de morts environné,
Il a donné ſoudain, de ſa main triomphante,

Le ſignal de la paix au ſein de l'épouvante.
Le carnage & la mort s'arrêtent à ſa voix.
Le peuple encor tremblant lui demande des loix,
Tant le cœur des humains change avec la fortune.

SOPHONISBE.

Le Ciel ſemble adoucir la miſère commune,
Puiſqu'au moins le pouvoir eſt remis dans les mains
D'un Prince de ma race, & non pas des Romains.

ACTOR.

Le juſte & premier ſoin de l'heureux Maſſiniſſe
Eſt d'appaiſer les Dieux par un promt ſacrifice,
De dreſſer un bucher à votre auguſte époux.
Il garde obſtinément le ſilence ſur vous;
Mais dès que j'ai paru, Madame, en ſa préſence,
Il s'eſt reſſouvenu qu'autrefois ſon enfance
Fut remiſe en mes mains dans ces murs, dans ces lieux
Où ce Prince aujourd'hui rentre en victorieux.
Il m'a fait appeller; & reſpectant mon zèle
Au malheureux Siphax en tous les tems fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui ſervit votre Roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes.
Il juſtifie en tout le ſuccès de ſes armes.
Il répand des bienfaits, s'il fit des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Maſſiniſſe eſt grand, plus mon ſort eſt affreux.
Quoi! les Carthaginois que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome ſi terribles,
Qui juſqu'au Capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, & ne la ſauvent pas!

ACTOR.

Scipion les a joints ; ils ne ſont plus.

SOPHONISBE.

Carthage,

Tu ſeras comme moi réduite à l'eſclavage.
Nous périrons enſemble. — O Cirthe ! ô mon époux !
Afrique, Aſie, Europe, immolés avec nous,
Le ſort des Scipions eſt donc de tout détruire !

ACTOR.

Annibal vit encor.

SOPHONISBE.

Ah ! tout ſert à me nuire.

Annibal eſt trop loin. Je ſuis eſclave.

ACTOR.

O Dieux !

Fléchiſſez Maſſiniſſe. — Il avance en ces lieux.
Il vient ſuivi des ſiens : — il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes triſtes yeux ne verront point un Maitre.
Ils pleureront Siphax, & nos murs abattus,
Et ma gloire paſſée, & tous mes Dieux vaincus.

MASSINISSE (*arrivant.*)

(*Elle ſort.*)

Elle me fuit toûjours.

SOPHONISBE. (*ſortant.*)

Je dois fuir Maſſiniſſe.

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un des Chefs Numides, ACTOR, Guerriers Numides.

MASSINISSE.

IL eſt juſte après tout que ſon cœur me haïſſe.
Elle m'a cru barbare. Eh ! le ſuis-je, grands dieux !
Devais-je être en effet ſi coupable à ſes yeux !
Actor, vous que je vois dans ce moment prosſpère
Avec les yeux d'un fils qui retrouve ſon père.
Je vous prends à témoin ſi l'inhumanité
A ſouillé ma victoire & ma félicité ;
Si, triſte imitateur des vengeances Romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaines ;
De guerriers généreux par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchainés ;
A Jupiter Stateur offerts en ſacrifice,
Et dans d'affreux cachots gardés pour le ſupplice.
Je viens dans mon pays, & j'y reprends mon bien,
En ſoldat, en Monarque, & plus en citoyen.
Je ramène avec moi la liberté Numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuſe ou timide,
Refuſant ſeule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toûjours Maſſiniſſe, & fuit avec horreur ;
Suis-je un Romain ?

ACTOR.

Seigneur, on la verra ſans doute,
Révérer avec nous la main qu'elle redoute.
Mais vous ſavez aſſez tout ce qu'elle a perdu.

Le

Le ſang de ſon époux eſt par vous répandu,
Et n'oſant regarder ſon vainqueur & ſon juge,
Aux pieds des Immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue : &, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inſpirée, alors que ſes refus,
Ses outrages honteux au ſang de Maſſiniſſe,
Sous ſes pas égarés creuſaient ce précipice :
Elle y tombe; elle en doit accuſer ſon erreur.
Ah! c'eſt bien malgré moi qu'elle a fait ſon malheur.
Allez, & dites-lui, qu'il eſt peu de prudence
A dédaigner un Maître ; à braver ſa puiſſance.
Je veux qu'elle paraiſſe en ce même moment;
Mon aſpect odieux ſera ſon chatiment :
Je n'en prendrai point d'autre : & ſa fierté farouche
S'humiliera du moins, puiſque rien ne la touche.

(*Actor ſort.*)

(*A ſes guerriers.*)

Eh bien! nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe eſt-elle tranquille ? a-t-on ſuivi mes loix ?
Un ſeul des Citoyens aurait-il à ſe plaindre ?

ALAMAR.

Sous votre loi, Seigneur, ils n'auraient rien à craindre;
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérans,
De tant de Nations ces illuſtres tyrans,
Deſcendans prétendus du grand Dieu de la guerre,
Qui penſent être nés pour aſſervir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris;
Qu'il veut ſeul commander.

MASSINISSE.

Qui ? lui ! dans mon partage ?
Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage !
Lui, mon ami, mon guide, & qui m'a tout promis !

ALAMAR.

Lorſque Rome a parlé, les Rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons ; j'ai vaincu, je ſuis dans mon Empire,
Je règne & je ſuis las, puiſqu'il faut vous le dire :
Des hauteurs d'un Sénat qui croit me protéger,
Sur ſon fier tribunal aſſis pour me juger :
C'en eſt trop.

ALAMAR.

Cependant, nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,
Au lieu même où Siphax eſt mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout ſanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. (*il lit.*) — Ah ! qu'ai-je lu ? — Ciel ! ô ſurpriſe extrême !
Sophonisbe à ma gloire enfin ſe confiait !
A fléchir ſon amant ſa fierté ſe pliait !
Elle a connu mon ame, elle a vaincu la ſienne.
Ses yeux ſe ſont ouverts ; & ſa fatale haine,
Que je vis ſi longtems contre moi s'obſtiner,
Me croyait aſſez grand pour ſavoir pardonner !
Epouſe de Siphax, tu m'as rendu juſtice.
Ta lettre a mis le comble à mon deſtin propice.
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.

Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau. —
Courons vers Sophonisbe. — Ah ! je la vois paraître.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, GARDES.

SOPHONISBE.

Si le sort eût voulu qu'un Romain fût mon Maitre ;
Si j'eusse été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût falu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un Monarque, à sa gloire fidelle,
Aurait choisi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe sans rougir.

(Massinisse l'empêche de se jetter à genoux.)

Ne me retenez point, & laissez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage ;
Non pas à vos succès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, que suivait la fureur,
Et qui vous a donné cette grande victoire ;
Mais au cœur généreux si digne de sa gloire,
Qui, de ses ennemis respectant la vertu,
A plaint son rival même, a fait ce que j'ai dû ;
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre ;
Qui partage les pleurs que sa main fait répandre ;
Qui soumet les vaincus à force de bienfaits ;
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

Reine en ce jour de ſang, funeſte ou favorable,
Ma fortune me pèſe, & votre ſort m'accable.
Le billet que de vous je viens de recevoir,
Eſt un ordre ſacré qui m'apprend mon devoir:
Mais en vous écoutant je l'apprends davantage.
Je crois entendre en vous les héros de Carthage,
Honteux d'avoir vaincu je viens tout réparer.

SOPHONISBE.

Réduite à vous haïr faut-il vous admirer?
Quoi! Seigneur, juſqu'à vous ma lettre eſt parvenue!
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue!

MASSINISSE.

J'ai voulu déſarmer votre injuſte couroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grace à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du ſang de mon époux, qui s'élève & qui crie,
De votre honneur ſurtout, & des Rois nos ayeux,
Qui parlent par ma voix, & vivent dans nous deux.
Jurez-moi ſeulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on oſe me remettre.

MASSINISSE.

Qui! vous en leur pouvoir! & d'un pareil affront
Vous auriez ſoupçonné qu'on pût couvrir mon front!
Je commande dans Cirthe, & c'eſt aſſez vous dire
Que les Romains ſur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je fais qu'ils font jaloux de leur autorité ;
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur eft néceffaire.
Allez, ne croyez pas qu'ils puiffent m'avilir.
Je faurai les braver, fi j'ai fu les fervir.
Ils vous refpecteront ; vos frayeurs font injuftes.
Vous avez attefté tous ces mânes auguftes,
Tous ces Rois dont le fang, dans nos veines tranfmis,
S'indigna fi longtems de nous voir ennemis.
Je les prends à témoin, & c'eft pour vous apprendre
Que j'ai pu comme vous mériter d'en defcendre.
La niéce d'Annibal, & la veuve d'un Roi,
N'eft captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Je fais qu'un tel opprobre, un fi barbare ufage
Eft confacré dans Rome & commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, fi je l'avais fuivi.
Le fang dont vous fortez n'aura jamais fervi.
Ce front n'était formé que pour le diadême.
Gardez dans ce Palais l'honneur du rang fuprême.
Ne penfez pas furtout qu'en ces triftes momens,
Mon cœur laiffe éclater fes premiers fentimens.
Je n'en rappelle point la déplorable hiftoire ;
Je fais trop refpecter vos malheurs & ma gloire ;
Et même cet amour par vous trop dédaigné.
Je règne dans ces murs où vous avez régné,
Les tréfors de Siphax y font en ma puiffance.
Je vous les rends, Madame, & voilà ma vengeance.

Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds.
Sophonisbe, il suffit que vous me connaissiez.
Vous me rendrez justice, & c'est ma récompense.
A mes nouveaux sujets je cours en diligence
Leur annoncer un bien qu'ils semblent demander,
Et que déja leur Maître eût dû leur accorder.
Ils vont renouveller leur hommage à leur Reine.
Sophonisbe en tous lieux est toujours souveraine.

SCENE V.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

JE demeure interdite. Un si grand changement
A saisi mes esprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu! — Faut-il qu'un si grand-homme
Ait détruit mon pays & qu'il ait servi Rome!
Tous mes sens sont ravis; mais ils sont effrayés.
Scipion dans nos murs, Massinisse à mes pieds,
Sophonisbe en un jour captive & triomphante,
L'ombre de mon époux terrible & menaçante,
Le comble des horreurs & des prospérités,
Les fers, le diadême à mes yeux présentés;
Ce rapide torrent de fortunes contraires
Me laisse encor douter de mes destins prospères.

PHÆDIME.

Ah! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.
S'il respecte dans vous le nom de vos ayeux,

S'il dépose à vos pieds l'orgueil de sa conquête,
Et les lauriers sanglans qui couronnent sa tête,
Peut-être un seul regard a plus fait sur son cœur
Que toutes les vertus, l'alliance & l'honneur.
Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire,
Que sur tous les esprits lui donnent tant d'empire,
Autorisent les feux que vous vous reprochiez.
La gloire qui le suit les a justifiés.
Non, ce n'est pas assez que dans Cirthe étonnée
Vous viviez sous le nom de Reine détrônée,
Qu'on vous laisse un vain titre, & qu'un bandeau royal
D'un front chargé d'ennuis soit l'ornement fatal.
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
D'un malheur véritable amusemens stériles.
L'amour ira plus loin; j'ose vous en flatter.
Siphax est au tombeau....

SOPHONISBE.

Cesse de m'insulter;
Ne me présente point ce qui me deshonore:
Tu parles à sa veuve, & son sang fume encore.

PHÉDIME.

Songez qu'au rang des Rois vous pouvez remonter.
L'ombre de votre époux s'en peut-elle irriter?

SOPHONISBE.

Ma gloire s'en irrite: il faut t'ouvrir mon ame.
J'ai repoussé les traits de ma funeste flamme;
J'ai combattu, mais j'aime; & ce feu renfermé
S'est avec violence & trop tôt rallumé.
Peut-être on m'aime encor — je me plais à le croire,
Je me flatte en secret d'une telle victoire;

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIE, MASSINISSE *aſſis ;* Soldats Romains, Soldats Numides *dans l'enfoncement, diviſés en deux troupes.*

MASSINISSE.

NOn, quoi que vous me diſiez, on me trompe, Lélie.

LELIE.

Et qui ſoupçonnez-vous ?

MASSINISSE.

Rome. — Oui Rome. On publie
Qu'avec moi Scipion ceſſant de l'accorder,
Me ravit mon partage, & veut ſeul commander.

LELIE.

Votre ame eſt trop crédule ; elle eſt trop allarmée
Des bruits qu'a répandus l'aveugle renommée.
Qu'importe un vain diſcours du Soldat répété
Dans le ſein de l'yvreſſe & de l'oiſiveté ?
Laiſſons parler le Peuple ; il ne peut rien connaître.
Il veut percer en vain les ſecrets de ſon Maître.
Et ceux de Scipion, dans ſon ſein retenus,
Seigneur, avant le tems ne ſont jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit ſourd annonce un grand orage.
Tout aveugle qu'il eſt, le peuple le préſage,

Rien n'eſt à dédaigner : les publiques rumeurs
Souvent aux Souverains annoncent leurs malheurs.
Je veux approfondir ces diſcours qu'on mépriſe.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchiſe
Qu'attendent ma conduite & ma ſincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité.
Leur auſtère vertu, peut-être un peu farouche,
Laiſſait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.
Auraient-ils aujourd'hui l'art de diſſimuler ?
Après avoir vaincu n'oſeriez-vous parler ?
Que penſez-vous, du moins, que Scipion prétende ?

LELIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande.
Rien qui ne ſoit preſcrit par nos communs traités.
La juſtice & la loi réglent ſes volontés.
Rome l'a revêtu de ſon pouvoir ſuprême.
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer.
Sur vos grands intérêts vous pourez conférer.
Il vous annoncera ſes projets ſur l'Afrique.
Vous ſavez qu'Annibal eſt déja vers Utique,
Qu'il fuit l'aigle Romaine, & que dans ſon pays
De ſes Carthaginois ramenant les débris,
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux eſt commune.
Nous marcherons enſemble à de nouveaux combats.

MASSINISSE.

De la Reine, Seigneur, vous ne me parlez pas.

LELIE.

Je parle d'Annibal ; Sophoniſbe eſt ſa niéce,

C'eſt vous en dire aſſez.

MASSINISSE (*en ſe levant.*)

Ecoutez, le tems preſſe :
Je veux une réponſe, & ſavoir à l'inſtant
Si ſur mes priſonniers votre pouvoir s'étend.

LELIE.

Lieutenant du Conſul, je n'ai point ſa puiſſance.
Mais ſi vous demandez, Seigneur, ce que je penſe
Sur le ſort des vaincus, ſur la loi du combat,
Je crois que leur deſtin n'appartient qu'au Sénat.

MASSINISSE.

Au Sénat ! Et qui ſuis-je ?

LELIE.

Un allié, ſans doute,
Un Roi digne de nous, qu'on aime & qu'on écoute,
Que Rome favoriſe, & qui doit accorder
Tout ce que ce Sénat a droit de demander.

(*Il ſe lève.*)

C'eſt au ſeul Scipion de faire le partage.
Il récompenſera votre noble courage,
Seigneur ; & c'eſt à vous de recevoir ſes loix,
Puiſqu'il eſt notre chef & qu'il commande aux Rois.

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie, & ma condeſcendance
N'avait point reconnu tant de prééminence.
Je penſais être égal à ce grand Citoyen ;
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le ſien.
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en Maître.
J'ai d'autres intérêts, & plus preſſans, peut-être
Que ceux de diſputer du rang des Souverains,

Et d'oppofer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
Répondez : ofe-t-il difpofer de la Reine ?

LELIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui ! .....

LELIE.

Seigneur, quel tranfport vous entraîne ?
C'eft un droit reconnu qu'il nous faut maintenir.
Tout le fang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous qui dans les combats brûliez de le répandre,
Quel étrange intérêt pouriez-vous bien y prendre ?
Vous de fa race entière éternel ennemi,
Vous du Peuple Romain le vengeur & l'ami ?

MASSINISSE.

L'intérêt de mon fang, celui de la juftice,
Et l'horreur que je fens d'un pareil facrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec foin.
Mais fon ambition pourait aller trop loin.

LELIE.

Seigneur, elle fe borne à fervir fa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infame barbarie
D'un Peuple qu'Annibal écrafa fous fes pieds.
Si Rome exifte encor, c'eft par fes alliés.
Mes fecours l'ont fauvée ; & dès qu'elle refpire,
Sur les Rois, fur moi-même elle affecte l'empire ;
Elle fe fait un jeu dans fes murs fortunés
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés.
Elle met à ce prix fa faveur paffagère.
Scipion, mon ami, m'offenfe pour lui plaire ;

Il me trahit !

LELIE.

Seigneur, qui vous a donc changé ?
Quoi ! vous feriez trahi quand vous feriez vengé !
Ne vous fouvient-il plus de cette jufte haine
Qui vous avait armé contre cette Africaine ?
Démentez-vous ainfi votre premier deffein ?

MASSINISSE.

Je veux favoir le vôtre.

LELIE.

Un citoyen Romain
Obéit au Sénat, fait combattre & fe taire.

MASSINISSE.

Un Numide eft plus franc, un Prince eft plus fincère.
Soyez-le, ou je vous crois mon plus grand ennemi.

LELIE.

Je fuis de Scipion le Soldat & l'ami ;
Il n'a point encor dit qu'en triomphe menée,
Sophonisbe à fon char paraîtrait enchaînée.
Mais fi Rome en perdait votre utile amitié,
C'eft pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la refpecte.
La foi Romaine enfin me devient trop fufpecte.
De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il foit, doit vous être facré.
Et vous infulteriez une femme, une Reine !
Vous oferiez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir !

LELIE.

Parlez à Scipion. Vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir ! non, Lélie, il eft une autre voie
De priver les Romains de leur injufte proie.
Il eft des droits plus faints : apprenez qu'aujourd'hui,
Son fort ne dépendra ni de vous ni de lui.
Je l'efpère du moins.

LELIE.

Tout ce que je puis dire,
C'eft que nous foutiendrons les droits de notre Empire.
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.
Croyez-moi, le Sénat ne fait point d'injuftices.
Il a d'un digne prix reconnu vos fervices ;
Il vous chérit encor. Mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres abfolus.

(Il fort avec les Soldats Romains.)

SCENE II.

MASSINISSE, ALAMAR, *les Soldats Numides reftent au fond de la fcène.*

MASSINISSE.

DEs ordres ! vous, Romains ! ingrats dont ma vaillance
A fait tous les fuccès, & nourri l'infolence,
Des fers à Sophonisbe ! Et ces mots inouïs,
A peine prononcés, n'ont pas été punis !

Des fers à Sophonisbe ! Elle aura ma couronne.
Ma valeur l'a conquise, & mon cœur la lui donne.
Reine, reprends tes droits, venge les Africains ;
Règne pour être libre, & puni les Romains.
Ressuscite avec moi la grandeur de Carthage.
Des fers ! ah ! que je vais réparer cet outrage !

(*A sa suite.*)

Approchez, mes amis ; parlez, braves Guerriers,
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers ?
Vous avez entendu ce discours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte & de colère.
Le joug de ces ingrats ne peut plus se porter.
Sur leur superbe tête il le faut rejetter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les Rois, & les croit tyranniques.
Ah ! les plus grands tyrans ce sont les Républiques.
Rome est la plus cruelle.

ALAMAR.

Il est juste, il est tems
D'abattre pour jamais l'orgueil de ses enfans.
L'alliance avec eux n'était que passagère ;
La haine est éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
Contre mon propre sang j'ai pu les soutenir !
Si je les ai sauvés, songeons à les punir.
Me seconderez-vous ?

ALAMAR.

Nous sommes prêts sans doute.

Il

Il n'eſt rien avec vous qu'un Numide redoute.
Les Romains ont plus d'art, & non plus de valeur;
Ils ſavent mieux tromper, & c'eſt-là leur grandeur;
Mais nous ſavons au moins combattre comme eux-mêmes.
Commandez, déployez vos volontés ſuprêmes.
Ce fameux Scipion n'eſt pas plus craint de nous,
Que ce faible Siphax abattu ſous nos coups.

MASSINISSE.

Ecoutez, Annibal eſt déja dans l'Afrique.
La nouvelle en eſt ſûre, il marche vers Utique.
Pourrions-nous juſqu'à lui nous frayer des chemins?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le ſang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proye
Aux brigands inſolens qu'un Sénat nous envoye;
Effaçons dans leur ſang le crime trop honteux,
Et le malheur, ſurtout, d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'eſt pas loin. Croyez que ce grand-homme
Peut encore une fois ſe montrer devant Rome,
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.
Que ces bords Africains, que ce ſanglant ſéjour
Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres,
Qui, ſous le nom d'amis, ſont nos indignes Maîtres.
La nuit approche, allez, je viendrai vous guider;
Les vaincus enhardis pourront nous ſeconder.
Vous ſavez en ces lieux combien Rome eſt haïe,
Et tout homme eſt ſoldat contre la tyrannie.
Préparez les eſprits irrités & jaloux;

Sans leur rien découvrir enflammez leur couroux.
Aux premiers coups portés, aux premières allarmes,
Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux armes.
Nos Maîtres prétendus, plongés dans le sommeil,
Verront entre mes mains la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entreprise,
Le succès en est sûr, & tout nous favorise.
Les révolutions, dans ce sanglant séjour,
Chez le fougueux Numide éclatent en un jour.
On les manque à jamais, alors qu'on les diffère.
Chez nous tout est soudain; c'est notre caractère.
Le Romain temporise; & ces tyrans surpris
Vont payer de leur sang leurs superbes mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure;
J'arrache Sophonisbe à sa triste demeure.
Je marche à votre tête; & s'il vous faut périr,
Mes amis, j'ai su vaincre, & je saurai mourir.

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

Seigneur, en tous les tems, par le Ciel poursuivie,
Je n'attends que de vous le destin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, & mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un seul mot écarté les orages

Qui m'entouraient encore après tant de naufrages ;
Et dans ce grand reflux des horreurs de mon sort,
Dans ce jour étonnant de clémence & de mort,
Par vous seul confondue, & par vous rassurée,
J'ai cru que d'un Héros la promesse sacrée,
Ce généreux appui, le seul qui m'est resté,
Me servirait d'égide, & serait respecté.
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage ;
Qu'on osât prononcer le mot de l'esclavage,
Et que je dusse encore, après tant de tourmens,
Après tous vos bienfaits réclamer vos sermens.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point ; ils étaient inutiles,
Je n'en eus pas besoin : vous aurez des aziles,
Que l'orgueil des Romains ne pourra violer ;
Et ce n'est pas à vous désormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
Dans ce même Palais, dans la même journée
Où le sort a voulu que le sang d'un époux,
Répandu par mes mains, réjaillît jusqu'à vous.
Mais la nécessité rompt toutes les barrières,
Tout se tait à sa voix, ses loix sont les premières,
La cendre de Siphax ne peut vous accuser.
Voulez-vous être esclave ? — osez, vous m'épouser ?
Il faut choisir.

SOPHONISBE.

Seigneur, Sophonisbe éperdue
Doit étaler enfin son ame à votre vue. —
J'étais votre ennemie, & l'ai toûjours été.
Seigneur, je vous ai fui, je vous ai rebuté ;

Siphax obtint mon choix ; ſans conſulter ſon âge,
Je n'acceptai ſa main que pour vous faire outrage.
J'encourageai les miens à pourſuivre vos jours,
Connaiſſez donc mon cœur ; — il vous aima toûjours.

MASSINISSE.

Eſt-il poſſible ? ô Dieux ! vous dont l'ame inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haine,
Vous m'aimiez, Sophonisbe ! &, dans ſes déplaiſirs,
Maſſiniſſe accablé vous coûtait des ſoupirs !

SOPHONISBE.

La nièce d'Annibal a dû haïr ſans doute,
L'ami de Scipion, quelque cher qu'il en coûte.
Je le voulus en vain — c'eſt à vous de juger
Si le ſeul des humains qui veut me protéger,
Quand il revient à moi, quand ſon noble courage
Peut ſauver Sophonisbe, Annibal & Carthage,
En m'arrachant des fers & du ſein de l'horreur,
En me donnant ſon trône, en me gardant ſon cœur,
Peut rallumer en moi les feux qu'il y fit naître,
Et dont tout mon couroux fut à peine le maître ?
D'un bonheur inouï vous venez me flatter.
Vous m'offrez votre main : — je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

Vous ! quels Dieux ennemis à vos bontés s'oppoſent ?

SOPHONISBE.

Les Dieux qui de mon ſort en tous les tems diſpoſent ;
Les Dieux qui d'Annibal ont reçu les ſermens,
Quand au pied des autels, en ſes plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haine immortelle.

Ce serment est le mien, — je lui serai fidelle. —
Je meurs sans être à vous.

MASSINISSE.

Sophonisbe, arrêtez.
Connaissez qui je suis, & qui vous insultez.
C'est ce même serment qui devant vous m'amène.
Et ma haine pour Rome égale votre haine.

SOPHONISBE.

Vous, Seigneur, vous pouriez enfin vous repentir
De vous être abaissé jusques à la servir?

MASSINISSE.

Je me repens de tout, puisque je vous adore.
Je ne vois plus que vous si vous m'aimez encore.
J'apporte à cet autel, en vous donnant la main,
L'horreur que Massinisse a pour le nom Romain.
Plus irrité que vous & plus qu'Annibal même,
Oui, je déteste Rome autant que je vous aime.
Vous, Dieux qui m'entendez, qui recevez ma foi,
(Il prend la main de Sophonisbe, & tous deux les mettent sur l'autel.)
Unissez à ce prix Sophonisbe avec moi.

SOPHONISBE.

A ces conditions j'accepte la couronne.
Ce n'est qu'à mon vengeur que ma fierté se donne.
Vengeons tous deux Carthage & nos Dieux souverains,
Jurons de nous unir pour haïr les Romains.
Je me vois trop heureuse.

MASSINISSE.

A mes yeux outragée,

Vantez votre bonheur quand vous ferez vengée.
Les Romains font dans Cirthe ; ils y donnent des loix ;
Un Conful y commande, & l'on tremble à fa voix.
Sachez que fous leurs pas je vais ouvrir l'abîme
Où doit s'enfévelir l'orgueil qui nous opprime.
Scipion va tomber dans le piége fatal.
Le bonheur & la gloire eft au Camp d'Annibal.
Dès que l'aftre du jour aura ceffé de luire,
Parmi des flots de fang ma main va vous conduire.
La Veuve de Siphax, en fuyant fes tyrans,
Doit marcher avec moi fur leurs corps expirans.
Il n'eft point d'autre route, & nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le Camp d'Annibal enfin j'irai me rendre ;
C'eft-là qu'eft ma patrie, & mon trône & ma cour ;
Là je puis fans rougir écouter votre amour :
Ah ! Ciel ! puis-je y compter ?

MASSINISSE.

La plus jufte efpérance
Flatte d'un promt fuccès ma flamme & ma vengeance.
Je crains peu les Romains, & prêt à les frapper,
J'ai honte feulement de defcendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils favent mieux que vous cet art de l'Italie.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SEigneur, cet étranger, qu'on appelle Lélie,
Et qui dans ce palais parlait si hautement,
Accompagné des siens arrive en ce moment.
Il veut que sans tarder à vous-même on l'annonce;
Il dit que d'un Consul il porte la réponse.

MASSINISSE.

Il suffit... qu'il m'attende, ou que sans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber.

SOPHONISBE.

A l'aspect des Romains mon horreur se redouble;
Je n'entends point leur nom sans allarme & sans trouble.
Vous êtes violent autant que généreux.
Encor si vous saviez dissimuler comme eux,
Ne les point avertir de se mettre en défense!
Mais toûjours d'un Numide ils sont en défiance.
Peut-être ont-ils déja pénétré vos desseins.
Vous me faites frémir. Je connais mes destins.
Ce jour a déployé tant de vicissitude,
Que jusqu'à mon bonheur tout est inquiétude.
Le flambeau de l'hymen est allumé par nous,
Mais c'est en trahissant les cendres d'un époux.
Votre main me replace au rang de mes ancêtres,
Vous me faites régner, mais les Romains sont maîtres.

Je n'ai plus pour ſoldats que de vils citoyens.
Les Dieux de Scipion l'emportent ſur les miens.
Quoiqu'il puiſſe arriver, venez tracer ma route.
J'aurais ſuivi Siphax, je vous ſuivrai ſans doute;
Et marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

MASSINISSE.

J'oſe tout eſpérer puiſque j'ai votre foi.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, ROMAINS.

LELIE, *à un Centurion.*

ALlez, obſervez tout; les plus légers ſoupçons
Dans de pareils momens ſont de fortes raiſons.
Sophoniſbe en ces lieux peut faire des perfides;

(*A un autre.*)

Scipion dans la ville enferme les Numides.
C'eſt à vous de garder le palais & la tour,
Tandis que n'écoutant qu'un imprudent amour,
Maſſiniſſe occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laiſſe l'avantage.

(*A tous.*)

Vous avez déſarmé ſans peine & ſans effort
Le peu de ſes ſoldats répandus dans ce fort;
Et déja, trop puni par ſa propre faibleſſe,
Il ne ſait pas encor le péril qui le preſſe.
Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puiſſe entrer, qu'aucun n'oſe ſortir.
Surtout de vos ſoldats contenez la licence.
Reſpectez ce palais. Que nulle violence
Ne ſouille ſous mes yeux l'honneur du nom Romain.
Le ſort de Maſſiniſſe eſt tout en notre main.

On craignait que ce Prince, aveugle en sa colère,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire;
Mais de son amitié gardant le souvenir,
Scipion le prévient sans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'est assez; cette ame impétueuse,
Verra de ses desseins la suite infructueuse;
Et dans quelques momens tout doit être éclairci. —
Vous, gardez cette porte, & vous, veillez ici.
(*Les licteurs restent un peu cachés dans le fond.*)

SCENE II.

MASSINISSE, LÉLIE, LICTEURS.

MASSINISSE.

Eh bien! de Scipion Ministre respectable,
Venez-vous m'annoncer son ordre irrévocable?

LELIE.

J'annonce du Sénat les décrets souverains,
Que le Consul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire?
Vous paraissez troublé.

MASSINISSE.

Je suis prêt à souscrire
Aux projets des Romains que vous me présentez,
Si par l'équité seule ils ont été dictés,
Et s'ils n'outragent point ma gloire & ma couronne.
Parlez; quel est le prix que le Sénat me donne?

LELIE.

Le trône de Siphax déja vous est rendu.

C'eſt pour le conquérir que l'on a combattu.
A vos nouveaux Etats, à votre Numidie,
Pour vous favoriſer, on joint la Mazénie.
Ainſi, dans tous les tems & de guerre & de paix,
Rome à ſes alliés prodigue ſes bienfaits.
On vous a déjà dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, juſqu'au mont Atlas, eſt à la République.
Décidez maintenant ſi vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le deſſein,
De l'Afrique avec lui ſoumettre le rivage,
Et, fidèle allié, camper devant Carthage?

MASSINISSE.

Carthage! oubliez-vous qu'Annibal la défend;
Que ſur votre chemin ce Héros vous attend?
Craignez d'y retrouver Traſimène & Trébie.

LELIE.

La fortune a changé; l'Afrique eſt aſſervie.
Choiſiſſez de nous ſuivre ou de rompre avec nous.

MASSINISSE, *à part.*

Puis-je encore un moment retenir mon couroux!

LELIE.

Vous voyez vos devoirs & tous vos avantages.
De Rome maintenant connaiſſez les uſages.
Elle élève les Rois & fait les renverſer:
Au pied du Capitole ils viennent s'abaiſſer.
La Veuve de Siphax était notre ennemie;
Dans un ſang odieux elle a reçu la vie;
Et ſon ſeul châtiment ſera de voir nos Dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.
Une femme, après tout, aiſément ſe conſole

D'étaler ses beautés aux pieds du Capitole.
Vous l'y disposerez.

MASSINISSE.

Moi.

LELIE.

Vous. — C'est mon espoir.
Sur son esprit, dit-on, vous avez tout pouvoir.

MASSINISSE.

Téméraire, arrêtez, Sophonisbe est ma femme;
Tremblez de m'outrager.

LELIE.

Je connais votre flamme:
Je la respecte peu, lorsque dans vos Etats
Vous-même devant moi ne vous respecte pas.
Sachez que Sophonisbe, à nos chaînes livrée,
De ce titre d'épouse en vain s'est honorée,
Qu'un prétexte de plus ne peut nous éblouïr
Que j'ai donné mon ordre & qu'il faut obéïr.

MASSINISSE.

Ah! c'en est trop enfin; cet excès d'insolence
Pour la dernière fois tente ma patience.
(*Mettant la main à son épée.*)
Traître! ôte moi la vie, ou meurs de cette main.

LELIE.

Prince, si je n'étais qu'un Citoyen Romain,
Un Tribun de l'armée, un Guerrier ordinaire,
Vous me verriez bientôt prêt à vous satisfaire;
Lélie avec plaisir recevrait cet honneur.
Mais député de Rome & de mon Empereur,

Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
C'eſt d'arrêter d'un mot votre vaine colère. —
Romains, qu'on m'en réponde.

(*Les Licteurs entourent Maſſiniſſe & le déſarment.*)

MASSINISSE.

Ah! lâche! — mes ſoldats
Me laiſſent ſans défenſe!

LELIE.

Ils ne paraîtront pas.
Ils ſont ainſi que vous, tombés en ma puiſſance.
Vous avez abuſé de notre confiance:
Quels que ſoient vos deſſeins, ils ſont tous prévenus;
Et nous vous épargnons des malheurs ſuperflus.
Si vous voulez de Rome obtenir quelque grace,
Scipion va venir; il n'eſt rien que n'efface
A ſes yeux indulgens un juſte repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous oſiez ſortir.
On vous rendra, Seigneur, vos ſoldats & vos armes,
Quand ſur votre conduite on aura moins d'allarmes,
Et quand vous ceſſerez de préférer en vain
Une Carthaginoiſe à l'Empire Romain.
Vous avez combattu ſous nous avec courage.
Mais on eſt quelquefois imprudent à votre âge.

SCENE III.

MASSINISSE *ſeul.*

TU ſurvis, Maſſiniſſe, à de pareils affronts!
Ce ſont-là ces Romains juges des Nations,

Qui voulaient faire au monde adorer leur puissance,
Et des Dieux, disaient-ils, imiter la clémence!
Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,
Déprédateurs du peuple & fiers tyrans des Rois!
Je me repens sans doute, & c'est de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans leur sang que j'abhorre.
Scipion prévient tout; soit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout tems est vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte;
Je vengeais Sophonisbe — & j'ai causé sa perte.
A-t-il connu le piége, ou l'a-t-il soupçonné?
Un moment a tout fait. Des miens abandonné,
Roi, vainqueur & captif, outragé sans vengeance,
Victime de l'amour & de mon imprudence,
Je n'ai pas su tromper, j'en recueille le fruit,
Dans l'art des trahisons j'étais trop mal instruit.
Rome se plaint toujours de la foi du Numide,
La tyrannique Rome est cent fois plus perfide.
Mon cœur fut trop ouvert. — Ah! tu l'avais prévu,
Sophonisbe, en effet, ma candeur m'a perdu. —
O Ciel! c'est Scipion, c'est Rome toute entière!

SCENE IV.

SCIPION, MASSINISSE, LICTEURS.

(*Scipion tient un rouleau à la main.*)

MASSINISSE.

Venez-vous insulter à mon heure dernière?
Dans l'abime où je suis, venez-vous m'enfoncer,

Marchez sur mes débris ?

SCIPION.

Je viens vous embrasser.
J'ai su votre faiblesse & j'en ai craint la suite.
Vous devez pardonner si de votre conduite
Ma vigilance heureuse a conçu des soupçons.
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahisons.
La Nièce d'Annibal, à votre cœur trop chère,
M'a forcé malgré moi de me montrer sévère.
Du nom de votre ami je fus toûjours jaloux ;
Mais je me dois à Rome, & beaucoup plus qu'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues secrettes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiettes,
Et de tout prévenir je me suis contenté.
Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la justice,
Et rendre à Scipion le cœur de Massinisse ?
Je ne demande rien que la foi des traités ;
Vous les avez toûjours sans scrupule attestés.
Les voici ; c'est par vous qu'à moi-même promise,
Sophonisbe en mon camp devait être remise.
Voilà ma signature & voilà votre seing.

(*Il les lui montre.*)

En est-ce assez ? vos yeux s'ouvriront-ils enfin ?
Avez-vous contre moi quelque droit légitime ?
Vous plaindrez-vous toûjours que Rome vous opprime ?

MASSINISSE.

Oui. — Quand dans la fureur de mes ressentimens
Je fis entre vos mains ces malheureux sermens,
Je voulais me venger d'une Reine ennemie ;

De mon cœur irrité je la croyais haïe ;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux tranſports,
Ils étaient imprudens ; mais vous m'aimiez alors —
Je vous confiai tout, ma colère & ma flamme.
J'ai revu Sophonisbe & j'ai connu ſon ame.
Tout eſt changé, mon cœur eſt rentré dans ſes droits,
La Veuve de Siphax a mérité mon choix.
Elle eſt Reine, elle eſt digne encor d'un plus grand titre.
De ſon ſort & du mien j'étais le ſeul arbitre,
Je devais l'être au moins : — je l'aime, c'eſt aſſez,
Sophonisbe eſt ma femme, & vous la raviſſez !

SCIPION.

Elle n'eſt point à vous, elle eſt notre captive.
La loi des Nations pour jamais vous en prive.
Rome ne peut changer ſes réſolutions
Au gré de nos erreurs & de nos paſſions.
Rome de tant de Rois, auguſte vengereſſe,
Ne s'informe jamais s'ils ont une maîtreſſe ;
Les ſoupirs des amans, leurs pleurs & leurs débats
Ne font point, croyez-moi, le deſtin des états.
Je ne veux point ici vous parler de moi-même ;
Mais jeune comme vous & dans un rang ſuprême,
Vous ſavez ſi mon cœur a jamais ſuccombé
A ce piége fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous ; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il eſt vrai qu'en Eſpagne où vous régnez en Maître,
Le ſoin de contenir un peuple effarouché,
La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,

De

De l'amant qu'elle aimait juſtement adorée.
Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné ?
L'Eſpagnol vous bénit, mais je vous dois ma haine.
Vous lui rendez ſa femme, & m'arrachez la mienne.

SCIPION.

Seigneur, à ce reproche, à tant d'emportemens,
Je ne réponds qu'un mot, rempliſſez vos ſermens.

MASSINISSE.

Ah ! ne me parlez plus d'un ſerment téméraire,
Qu'ont dicté le dépit & l'amour en colère ;
Il fut trop démenti dans mon cœur ulcéré.

SCIPION.

Les Dieux l'ont entendu, tout ſerment eſt ſacré.

MASSINISSE.

Conſul, il me ſuffit ; j'avais cru vous connaître,
Je m'étais bien trompé. Mais vous êtes le maître.
Ces Dieux dont vous ſavez interpréter la loi,
Aidés de Scipion, ſont trop forts contre moi.
Je ſais que mon épouſe à Rome fut promiſe.
Voulez-vous en effet qu'à Rome on la conduiſe ?

SCIPION.

Je le veux, puiſqu'ainſi le Sénat l'a voulu ;
Que vous-même avec moi vous l'aviez réſolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeuſe aux murs du Capitole,
Et d'un peuple inconſtant la faveur & l'amour,
Que le hazard nous donne & qu'on perd en un jour,
Soient un charme ſi grand pour mon ame éblouie ?
De ſoins plus importans, croyez qu'elle eſt remplie.

TAYLOR INST. OXFORD

Mais quand Rome a parlé, j'obéis à sa loi.
Secondez mon devoir & revenez à moi.
Rendez à votre ami la première tendresse
Dont le nœud respectable unit notre jeunesse.
Compagnons dans la guerre, & rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
Nous rougirions tous deux qu'au sein de la victoire,
Une femme, une esclave eût flétri tant de gloire.
Réunissons deux cœurs qu'elle avait divisés.
Oubliez vos liens : l'honneur les a brisés.

MASSINISSE.

L'honneur ! — Quoi ! vous osez ! — Mais je ne puis prétendre,
Quand je suis désarmé, que vous vouliez m'entendre. —
Je vous ai déja dit que vous seriez content.
Ma femme — subira le destin qui l'attend. —
Un Roi doit obéir quand un Consul ordonne. —
Sophonisbe ! — Oui, Romains, oui je vous l'abandonne. —
Je ne veux que la voir pour la dernière fois.
Après cet entretien j'attends ici vos loix.

SCIPION.

N'attendez qu'un ami si vous êtes fidèle.

SCENE V.

MASSINISSE *seul.*

Un ami ! Jusques-là ma fortune cruelle
De mes jours détestés deshonore la fin !
Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain !

Je n'ai que Sophonisbe ; elle ſeule me reſte.
Il le ſait, il inſulte à cet état funeſte.
Sa cruauté tranquille, avec dériſion,
Affectait de deſcendre à la compaſſion !
Il a ſu mon projet, & ne pouvant le craindre,
Il feint de l'ignorer & même de me plaindre.
Il feint de dédaigner ce miſérable honneur
De traîner une femme au char de ſon vainqueur.
Il n'aſpire en effet qu'à cette gloire infame ;
Il jouit de ma honte ; & peut-être en ſon ame
Il penſe à m'y traîner avec le même éclat
Comme un Roi révolté jugé par le Sénat.

SCENE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

EH-bien ! connaiſſez-vous quelle horreur vous opprime ?
D'où nous ſommes tombés, — dans quel affreux abime
Un jour, un ſeul moment nous a tous deux conduits ?
De notre heureux hymen ce ſont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare inſolence,
Et qu'il nous faut enfin tout ſouffrir ſans vengeance ?

SOPHONISBE.

Je le ſais ; — avez-vous un fer ou du poiſon ?

MASSINISSE.

Nous ſommes déſarmés. Ces murs ſont ma priſon.
Scipion vivrait-il ſi j'avais eu des armes ?

SOPHONISBE.

On en trouve aisément. — terminez tant d'allarmes.
Trop de honte nous suit, & c'est trop de revers.
J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.
Je ne puis me venger de mes indignes maîtres,
Je ne puis me baigner dans le sang de ces traîtres ;
Arrache-moi la vie, & meurs auprès de moi.
Sophonisbe deux fois sera libre par toi.

MASSINISSE.

Tu le veux, tu le dois — je frémis — je t'admire.

SOPHONISBE.

Je te devrai la mort. Je te devais l'Empire,
J'aurai reçu de toi tous mes biens en un jour.

MASSINISSE.

Quels biens ! — Ah Sophonisbe !

SOPHONISBE.

Objet de mon amour !
Ame tendre, ame noble — expie avec courage
Le crime que tu fis en combattant Carthage.
Sauve-moi.

MASSINISSE.

Par ta mort !

SOPHONISBE.

Sans doute. — Aimes-tu mieux
Me voir avec opprobre arracher de ces lieux ?
Aimes-tu mieux servir le tyran qui te brave,
Roi soumis aux Romains & mari d'une esclave ?
Allons, je trouverai dans l'Empire infernal
Toutes les Légions que frappait Annibal,
Des victimes sans nombre, & des Scipions mêmes.

Trasimène est chargé de mes honneurs suprêmes,
Décerne ce triomphe à mon ambition ;
Ecrasons en mourant l'orgueil de Scipion.

MASSINISSE.

Va, sors ; je vois de loin des Romains qui m'épient.
De tous les malheureux ces monstres se défient.
Va, nous nous rejoindrons.

SOPHONISBE.

Arbitre de mon sort,
Souvien-toi de ma gloire — adieu jusqu'à ma mort.
(*Elle sort.*)

SCENE VII.

MASSINISSE *seul.*

PErfide Scipion, déteſtable Lélie,
Vos cruautés encor ont pris soin de ma vie !
Quel ami, quel poignard me poura secourir ?
Aurai-je donc perdu jusqu'au droit de mourir ?
Le plus vil des humains dispose de son être,
Et termine à son gré des jours dont il est maître ;
Et moi, pour obtenir deux morts que je prétends,
Il me faudrait descendre à prier mes tyrans !
Dieux des Carthaginois ! vous à qui je m'immole,
Dieux que j'avais trahis pour ceux du Capitole,
Vous que ma femme implore, & qui l'abandonnez,
Donnerez-vous la force à mes sens forcenez,
A cette main tremblante, à mon ame égarée,
De me souiller du sang d'une épouse adorée ?

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, SCIPION, ROMAINS.

SCIPION.

UN peu de fermeté, jointe avec la clémence,
Peut enfin ſubjuguer ſa fatale inconſtance.
Je vois dans ce Numide un courſier indompté,
Que ſon Maitre châtie après l'avoir flatté;
On réprime, on ménage, on dompte ſon caprice;
Il marche en écumant, mais il nous rend ſervice.
Maſſiniſſe a ſenti qu'il doit porter ce frein
Dont ſa fureur s'indigne & qu'il ſecoue en vain;
Que je ſuis en effet maître de ſon armée;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique allarmée;
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le ſauver.
Penſez-vous qu'il s'obſtine encore à nous braver?
Il eſt tems qu'il choiſiſſe entre Rome & Carthage:
Point de milieu pour lui, le trône ou l'eſclavage;
Il s'eſt ſoumis à tout: ſes ſermens l'ont lié:
Il a vu de quel prix était mon amitié.
La Reine l'égarait, il ſe rend à la gloire.
L'amour a combattu, mais Rome a la victoire.
Il remet dans mes mains Sophoniſbe aujourd'hui.

LELIE.

Pouvez-vous y compter? Vous fiez-vous à lui?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à ſa vue.
Je voulais à ſon ame encor toute éperdue
Epargner un affront trop dur, trop douloureux.
Il me faiſait pitié. Tout Prince malheureux
Dôit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

LELIE.

Je crains ſon déſeſpoir; il eſt Numide, il aime.
Surtout de Sophonisbe il faut vous aſſurer.
Ce triomphe éclatant qui va ſe préparer,
Plus que vous ne penſez vous devient néceſſaire
Pour impoſer aux grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un Peuple inquiet & jaloux,
Ennemi des grands noms, & peut-être de vous.
La veuve de Siphax à votre char traînée
Fera taire l'envie à vous nuire obſtinée,
Et le vieux Fabius, & le cenſeur Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.
Quand le Peuple eſt pour nous, la cabale expirante
Ramaſſe en vain les traits de ſa rage impuiſſante.
Je ſais que cet éclat ne vous peut éblouir;
Vous êtes au-deſſus; mais il en faut jouir.

SCENE II.

SCIPION, LELIE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Sophonisbe, Seigneur, à vos ordres ſoumiſe,
Par le Roi Maſſiniſſe entre vos mains remiſe,

Va bientôt à vos pieds, dépoſant ſa douleur,
Reconnaître dans vous ſon Maître & ſon Vainqueur.
La Reine à ſon deſtin fait plier ſon courage.
Elle s'eſt fait d'abord une effroyable image
De ſuivre au Capitole un char victorieux,
De préſenter ſes fers aux genoux de vos Dieux,
A travers une foule orageuſe & cruelle,
Dont les yeux menaçans ſeront fixés ſur elle.
Maſſiniſſe a bientôt diſſipé cette horreur.
Sophonisbe a connu quel eſt votre grand cœur.
Elle ſait que dans Rome elle doit vous attendre.
Elle eſt prête à partir. Mais daignez condeſcendre
Juſqu'à faire écarter des Soldats indiſcrets,
Qui veillent à ſa porte, & troublent ſes apprêts.
Ce palais eſt à vous. Vos troupes répandues
En rempliſſent aſſez toutes les avenues.
Votre captive enfin ne peut vous échapper,
La Reine eſt réſignée & ne peut vous tromper.
Maſſiniſſe à vos pieds vient ſe mettre en ôtage.
L'humanité vous parle, écoutez ſon langage,
Et permettez, du moins, qu'en ſon appartement
La Reine, à qui je ſuis, reſte libre un moment,

SCIPION.

(*à un Centurion.* (*à Phadime.*)

Il eſt trop juſte. — Allez. — Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maiſon, toujours ſervie en Reine,
Elle n'y recevra que les ſoins, les honneurs
Que l'on doit à ſon rang, & même à ſes malheurs.
Le Tibre avec reſpect verra ſur ſon rivage
Le noble rejetton des Héros de Carthage;

(*A un Tribun.*) (*Phædime sort.*)
Vous jusques à ma flotte, ayez soin de guider
Et la Reine, & les siens qu'il vous faudra garder.
Mais en mêlant surtout à votre vigilance
Des plus profonds respects la noble bienséance.
Les ordres du Sénat qu'il faut exécuter,
Sont de vaincre les Rois, non de les insulter.
Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule
Que nous impute à tort un peuple trop crédule.
Conservez des Romains la modeste hauteur.
Le soin de se vanter rabaisse la grandeur.
Et dédaignant toûjours des vanités frivoles,
Soyez grand par les faits, & simple en vos paroles.
Mais Massinisse vient, & la douleur l'abat.

SCENE DERNIERE.

SCIPION, LELIE, MASSINISSE, LICTEURS.

LELIE.
Pourvu qu'il obéisse, il suffit au Sénat.

SCIPION.
Il lui fait, je l'avoue, un rare sacrifice.

LELIE.
Il remplit son devoir.

SCIPION.
Approchez, Massinisse,
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE (*troublé & chancelant.*)

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Parlez en liberté.

MASSINISSE.

La victime par vous si longtems désirée,
S'est offerte elle-même. — Elle vous est livrée. —
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.
Tout est prêt.

SCIPION.

La raison vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette sévérité qui passe, & qu'on oublie.
L'intérêt de l'Etat exigeait nos rigueurs ;
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.

(*Il tend la main à Massinisse qui recule.*)

Point de ressentiment. Goûtez l'honneur suprême
D'avoir réparé tout, en vous domtant vous-même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remercîment. —
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment. —
Il m'en coûte, ah ! grands Dieux !

(*Il se laisse tomber sur une banquette.*)

LELIE.

Sa passion fatale
Dans son cœur combattu renaît par intervale.

SCIPION, *à Massinisse en lui prenant la main.*

Cessez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins ; je sais leur pardonner. —

(*A Lélie.*)

Je suis homme, Lélie ; il porte un cœur, il aime.

(*à Massinisse.*)

Je le plains. — Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même.

Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,
Dans ce mal passager, n'ai-je pas entendu
Que Scipion parlait, & qu'il plaignait un homme,
Qui partagea sa gloire, & qui vainquit pour Rome ?

(*Il se relève.*)

SCIPION.

Tels sont mes sentimens. Reprenez vos esprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil sombre & farouche,
Croyez que votre état m'intéresse & me touche.
Massinisse, achevez cet effort généreux,
Qui de notre amitié va resserrer les nœuds. —
Vous pleurez !

MASSINISSE.

Qui moi ! — Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse
N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse,
Que votre ame subjugue, & que vous oublîrez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Allons, conduisez-moi dans la chambre prochaine,
Où je devais paraître aux regards de la Reine.

Qu'elle accepte à la fin mes ſoins reſpectueux.
(*On ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue ſur une banquette, un poignard eſt enfoncé dans ſon ſein.*)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide ! elle eſt devant tes yeux.
La connais-tu ?

SCIPION.

Cruel !

SOPHONISBE, *à Maſſiniſſe penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, & je meurs dans tes bras.

MASSINISSE *ſe retournant.*

Je vous la rends, Romains. Elle eſt à vous.

SCIPION.

Hélas !
Malheureux ! qu'as-tu fait ?

MASSINISSE *reprenant ſa force.*

Ses volontés, les miennes.
Sur ſes bras tout ſanglans viens eſſayer tes chaînes.
Approche, où ſont tes fers ?

LELIE.

O ſpectacle d'horreur !

MASSINISSE *à Scipion.*

Tu recules d'effroi ! que devient ton grand cœur ?
(*Il ſe met entre Sophonisbe & les Romains.*)
Monſtres qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime,
Montrez à votre peuple autour d'elle empreſſé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare ?

Tu le dois à mes ſoins, c'eſt moi qui le prépare.
Ai-je aſſez ſatisfait ta triſte vanité,
Et de tes jeux Romains l'infame atrocité?
Tu n'oſes contempler ſa mort & ta victoire!
Tu détournes les yeux, tu frémis de ta gloire,
Tu crains de voir ce ſang que toi ſeul fais couler!
Grands Dieux! c'eſt Scipion qu'enfin j'ai fait trembler!
Déteſtable Romain, ſi les Dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourans demandent,
Si devançant le tems le grand voile du ſort
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Rome à ſon tour ſanglante, à ſon tour ſaccagée,
Expiant dans ſon ſang ſes triomphes affreux,
Et les fers & l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt Nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des Mers hyperborées;
Dans votre indigne ſang vos Temples renverſés;
Ces Temples qu'Annibal a du moins menacés;
Tous les vils deſcendans des Catons, des Emiles
Aux fers des étrangers tendant des bras ſerviles;
Ton Capitole en cendre, & tes Dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funeſtes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chaſſé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, & c'eſt en te bravant.
Le poiſon que j'ai pris agit trop lentement.
Ce fer que j'enfonçai dans le ſein de ma femme (*)

(*) Il tire le poignard du ſein de Sophonisbe, s'en frappe & tombe auprès d'elle.

Joint mon ſang à ſon ſang, mon ame à ſa grande ame.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LELIE.

Que tous deux ſont à plaindre !

SCIPION.

Ils ſont morts en Romains.
Qu'un pompeux Mauſolée, honoré d'âge en âge,
Eterniſe leurs noms, leurs feux & leur courage ;
Et nous, en déplorant un deſtin ſi fatal,
Rempliſſons tout le nôtre, allons vers Annibal.
Que Rome ſoit ingrate, ou me rende juſtice ;
Triomphons de Carthage, & non de Maſſiniſſe.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

AVIS AU LECTEUR.

L'Auteur eſt obligé d'avertir que la plûpart de ſes tragédies imprimées à Paris, chez *Duchêne*, au Temple du Goût, en 1764, avec privilège du Roi, ne ſont point du tout conformes à l'original. Il ne ſait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilège ſans le conſulter. Le Roi ne lui a certainement pas donné le privilège de défigurer des piéces de théatre, & de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'*Oreſte*, le libraire du Temple du Goût finit la piéce par ces deux vers de *Pilade*;

Que l'amitié triomphe en tout tems, en tous lieux,
Des malheurs des mortels & des *crimes* des Dieux.

Ce blaſphème eſt d'autant plus ridicule dans la bouche de *Pilade*, que c'eſt un perſonnage religieux qui a toûjours recommandé à ſon ami *Oreſte* d'obéir aveuglément aux ordres de la Divinité. Dans toutes les autres éditions on lit : *Et du couroux des Dieux.*

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pu imprimer (pag. 237.)

Je la mets dans vos fers, elle va vous ſervir.
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous laiſſez cette cendre à mon juſte couroux, &c.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainſi quatre rimes maſculines de ſuite, & de violer ſi groſſiérement les premières règles de la poëſie Françaiſe ? Il y a plus encore. Le ſens eſt perverti. Il y a ſix vers néceſſaires d'oubliés. Il ſe peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté & gâté ſon rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaiſe copie du ſouffleur de la comédie, & au-lieu de ſuivre l'édition de Genève qui eſt fidelle, il imprime un ouvrage entiérement méconnaiſſable.

La même ſottiſe ſe trouve dans la tragédie de *Brutus*, page 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes.
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.
Abominables loix que la cruelle impoſe !

Peut-on préſenter aux lecteurs un pareil galimathias, & voler ainſi leur argent ? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle eſt la négligence de quelques libraires. Ils n'ont ni aſſez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni aſſez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie. Pourvu qu'ils vendent leur marchandiſe, ils ſont contens. Mais bientôt leur mauvaiſe conduite eſt découverte, & leurs miſérables éditions décriées reſtent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrède eſt imprimé beaucoup plus infidélement. L'auteur eſt obligé de déclarer qu'il y a dans cette piéce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits, ni pu faire, comme ceux-ci par exemple :

Voyant

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

(*a*) L'*Orphelin de la Chine* n'eſt pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de *Duchêne* ces vers que dit *Gengis-Kan*, & qui ſont dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems;
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de loix, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris,
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

Ce diſcours eſt très convenable dans la bouche d'un Prince ſage, qui parle à des Tartares ennemis des loix & de la ſcience.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place;

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens
Echappés aux *fureurs des flammes*, *du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de *Zulime* eſt ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué ſon père, qui ſent tous ſes crimes, & qui s'en punit, à qui ſon pere pardonne, & qui s'écrie dans ſon déſeſpoir, *J'en ſuis indi-*

(*a*) Ceci a déja été remarqué dans l'Avertiſſement qui eſt à la tête du premier volume du Théatre.

gue, doit faire un grand effet ! On a tronqué & altéré cette fin, & on finit la piéce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans *Olimpie*, sont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe sous la main.

Ne vien point, malheureux, par différens efforts.

En un mot, l'auteur doit pour l'honneur de l'art, encore plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de *Duchêne*, qui n'est qu'un tissu de fautes & de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de son vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expressions, de substituer des liaisons à des scènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été poussée à un tel excès, que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence & le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'*Olimpie*, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée à Paris.

Ce n'est pas assez d'être parvenu à corrompre presque tous les ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années : tantôt on publie sous son nom de prétendues *lettres secrettes* ; tantôt ce sont des lettres à ses *amis du Parnasse*, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; & puis c'est son *porte feuille retrouvé*, que personne ne voudrait ramasser. *Granger* le libraire met son nom hardiment à un tome de Mêlanges ; un ex-jésuite lui attribue des livres

ridicules, & écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore ; & tout cela se vend à des provinciaux & à des étrangers, qui croyent acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature Française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent & meurent, comme des insectes éphémères. Mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe. Le goût se corrompt tous les jours. Il en est à-peu-près de l'art d'écrire, comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cent comédiens Français répandus dans l'Europe, & à peine deux ou trois qui ayent reçu de la nature les dons nécessaires, & qui ayent pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, & qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un commis, sur l'art de gouverner sans avoir pu seulement gouverner leur servante ? Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable, qui parlent de poësie, & qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers ? Combien enfin deviennent calomniateurs de profession, pour avoir du pain, & vendent des injures à tant la feuille ?

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

Représentée pour la première fois le 10. *Octobre* 1736.

PRÉFACE

de l'Editeur de l'édition de 1738.

IL eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plus tôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente repréſentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très eſtimées; mais elle eſt véritablement de Mr. de *Voltaire*, quoique le ſtile de la *Henriade* & d'*Alzire* ſoit ſi différent de celui-ci, qu'il ne permet guères d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons, ſous ſon nom, cette piéce au public, comme la première comédie qui ſoit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure. Elle produira ſur le théatre Français de la variété; & qui donne des plaiſirs nouveaux, doit toûjours être bien reçu.

Si la comédie doit être la repréſentation des mœurs, cette piéce ſemble être aſſez de ce caractère. On y voit un mêlange de ſérieux & de plaiſanterie, de comique & de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarrée; ſouvent même une ſeule avanture produit tous ces contraſtes. Rien n'eſt ſi commun qu'une maiſon dans laquelle un père gronde, une fille occupée de ſa paſſion pleure; le fils ſe moque des

deux : & quelques parens prennent différemment part à la ſcène. On raille très ſouvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voiſine ; & la même perſonne a quelquefois ri & pleuré de la même choſe dans le même quart-d'heure.

Une Dame très reſpectable étant un jour au chevet d'une de ſes filles qui était en danger de mort, entourée de toute ſa famille, s'écriait en fondant en larmes : *Mon* DIEU, *rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfans !* Un homme, qui avait épouſé une de ſes filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en ſont-ils ?* Le ſang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet ſur cette Dame affligée, qu'elle ſortit en éclatant de rire ; tout le monde la ſuivit en riant, & la malade ayant ſu de quoi il était queſtion, ſe mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des ſcènes de bouffonnerie & des ſcènes attendriſſantes. Il y a beaucoup de très bonnes piéces où il ne régne que de la gayeté : d'autres toutes ſérieuſes : d'autres mêlangées : d'autres où l'attendriſſement va juſques aux larmes. Il ne faut donner l'excluſion à aucun genre : & ſi l'on me demandait, quel genre eſt le meilleur, je répondrais : *Celui qui eſt le mieux traité.*

Il ſerait peut-être à propos & conforme au goût de ce ſiécle *raiſonneur*, d'examiner ici quelle eſt cette ſorte de plaiſanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cauſe du rire eſt une de ces choſes plus ſenties que connues. L'admirable *Molière*, *Regnard* qui le vaut quelquefois, & les auteurs de tant de jolies petites piéces, ſe ſont contentés d'exciter en nous ce plaiſir, ſans nous en rendre jamais raiſon, & ſans dire leur ſecret.

J'ai cru remarquer aux ſpectacles, qu'il ne s'élève preſque jamais de ces éclats de rire univerſels qu'à l'occaſion d'une mépriſe. *Mercure* pris pour *Soſie*, le chevalier *Menechme* pris pour ſon frère, *Criſpin* faiſant ſon teſtament ſous le nom du bon homme *Géronte*, *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de ſa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de ſa caſſette; *Pourceaugnac*, à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire paſſer pour fou; en un mot, les mépriſes, les équivoques de pareille eſpèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guères rire que quand il ſe méprend; & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était ſi bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaiſanteries qui cauſent une autre ſorte de plaiſir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout ſon cœur, ſoit aux ſpectacles, ſoit dans la ſociété, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules, dont la repréſentation plaît, ſans cauſer ce rire immodéré de joie: *Triſſotin* & *Vadius*, par exemple, ſemblent être de ce genre; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaiſir inexprimable, ne permettent guères le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on est charmé de voir la peinture, & qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête-homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toûjours de la gayeté, incompatible avec le mépris & l'indignation. Il est vrai qu'on rit au *Tartuffe*; mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bon homme qui le croit un saint; & l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentimens, à ce qui excite la gayeté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait surtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner; ils sont persuadés, qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition; & je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une piéce de théatre.

Je me bornerai simplement à insister encor un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toûjours mis sur le théatre tragique la grandeur Romaine, à la fin on s'en serait rebuté. Si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait affadi:

O imitatores servum pecus!

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneilles*, les *Molières*, les *Racines*, les *Quinaults*,

les *Lullis*, les *le Bruns*, me paraiſſent tous avoir quelque choſe de neuf & d'original qui les a ſauvés du naufrage. Encor une fois tous les genres ſont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainſi il ne faut jamais dire, Si cette muſique n'a pas réuſſi, ſi ce tableau ne plait pas, ſi cette piéce eſt tombée, c'eſt que cela était d'une eſpèce nouvelle. Il faut dire, C'eſt que cela ne vaut rien dans ſon eſpèce.

ACTEURS.

EUPHEMON père.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, Préſident de Cognac, ſecond fils d'Euphémon.

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de Rondon.

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, ſuivante de Liſe.

JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La ſcène eſt à Cognac.



Si la vertue règne enfin dans ton ame,
Je suis ton pere.

L'ENFANT PRODIGUE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

Mon triste ami, mon cher & vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublîrai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaisir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais, Mons ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc !

RONDON.

Tout fier de sa magistrature,
Il fait l'amour avec poids & mesure.
Adolescent, qui s'érige en barbon,

Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Eſt, à mon ſens, un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable;
Il eſt trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes auſſi
Un peu trop bruſque.

RONDON.

Ah! je ſuis fait ainſi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien matter cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eſt encrouté.
Vous avez fait, beau-père, en père ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce ſot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'acheter pour lui la préſidence
De cette ville. Oui, c'eſt un trait prudent.
Mais dès qu'il fut Monſieur le Préſident,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche & parle en cadence;
Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſait, en ai bien plus que toi.
Il eſt....

EUPHEMON.

Eh mais: quelle humeur vous emporte?
Faut-il toûjours....

RONDON.

Va, va, laiſſe, qu'importe ?
Tous ces défauts, vois-tu, ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare ; & tout avare eſt ſage.
Oh ! c'eſt un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, & ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc, notre triſte beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête ;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence :
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai ;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite
La triſte fin de ma vie inquiète ;
Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos Jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades ?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné, dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraiſſe en trouble-fête ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, ſans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maiſon ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enlève Liſe ?
Liſe autrefois à cet aîné promiſe ?
Ma Liſe qui....

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement !

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller ſon père ?
Pour ſuccéder ?

EUPHEMON.

Non... tout eſt à ſon frère.

RONDON.

Ah ! ſans cela point de Liſe pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Lise & mes biens aujourd'hui ;
Et son aîné n'aura pour tout partage
Que le couroux d'un père qu'il outrage :
Il le mérite : il fut dénaturé.

RONDON.

Ah ! vous l'aviez trop longtems enduré.
L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était-là !
Te souvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeller mes larmes ?

RONDON.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Eh, eh !

EUPHEMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'église
Se fiancer à ma petite Lise ?
Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment, pour qui ?... Peste, quel débauché !

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires;
Ne suis-je pas assez infortuné?
Je suis sorti des lieux où je suis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue:
Votre commerce ici vous a conduit;
Mon amitié, ma douleur vous y suit.
Ménagez-les: vous prodiguez sans cesse
La vérité; mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit: j'y consens; d'accord.
Pardon; mais diable! aussi vous aviez tort,
En connaissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

EUPHEMON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vous deviez....

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet & pour son mariage;
Çà pensez-vous que ce cadet si sage
De votre fille ait pu toucher le cœur?

RONDON.

Assurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême.
Et quand je dis: Allons, je veux qu'on aime,

Son cœur docile, & que j'ai ſu tourner,
Tout auſſi-tôt aime ſans raiſonner.
A mon plaiſir j'ai pêtri ſa jeune ame.

EUPHEMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons; & je me trompe fort,
Si de vos ſoins votre fille eſt d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le ſacrifice
Des vœux naiſſans de ſon ame novice.
Je ſais quels ſont ces premiers traits d'amour.
Le cœur eſt tendre; il ſaigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puiſſiez dire,
Cet étourdi pouvait très bien ſéduire.

RONDON.

Lui! point du tout; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme! allez, ne craignez rien:
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur ſur cela réjoui;
Quand j'ai dit non, perſonne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

APprochez, venez, Lise.
Ce jour pour vous eſt un grand jour de criſe.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triſte ou gai, riche ou gueux,
Ne ſens-tu pas des déſirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine?

EUPHEMON.

Ah, ah, notre féal,
Votre pouvoir va, ce ſemble, un peu mal;
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de paſſion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne ſais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je ſais, mon père, à quoi ce nœud ſacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſais qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le ſort nous refuſe en beauté :
Etre au-dehors diſcrète, raiſonnable,
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable.
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point ;
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'eſclavage.
De mon époux le reſte eſt le partage :
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à domter,
Ne put aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raiſon, ni pardevant notaire.

EUPHEMON.

C'eſt à mon gré raiſonner ſenſément.
J'approuve fort ce juſte ſentiment.
C'eſt à mon fils à tâcher de ſe rendre
Digne d'un cœur auſſi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaiſant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?
Jamais ſans vous ma fille bien appriſe,
N'eût devant moi lâché cette ſottiſe.
(*à Liſe.*)
Ecoute, toi : je te baille un mari,

Tant ſoit peu fat, & par trop renchéri ;
Mais c'eſt à moi de corriger mon gendre ;
Toi, tel qu'il eſt, c'eſt à toi de le prendre,
De vous aimer, ſi vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'eſt là ton lot ; & toi, notre beau-père,
Allons ſigner chez notre gros notaire,
Qui vous allonge, en cent mots ſuperflus,
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter ſon bavard griffonnage ;
Lavons la tête à ce large viſage ;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MOn Dieu ! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentimens & des travers burleſques !

LISE.

Je ſuis ſa fille, & de plus ſon humeur
N'altère point la bonté de ſon cœur ;
Et ſous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air bruſque, il a l'ame d'un père ;
Quelquefois même, au milieu de ſes cris,

Tout en grondant il cède à mes avis.
Il eſt bien vrai, qu'en blâmant la perſonne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon;
Mais lorſqu'enſuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je ſens que ſon tort eſt extrême!

MARTHE.

Comment aimer un Monſieur Fierenfat?
J'épouſerais plutôt un vieux ſoldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enyvré de lui-même,
Qui d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger ſa femme en lui parlant;
Qui comme un paon dans lui-même ſe mire,
Sous ſon rabat ſe rengorge & s'admire;
Et plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin:
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me preſcrit l'eſclavage.
Ce Fierenfat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux;
Il eſt le fils de l'ami de mon père,
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ſes ſoupirs,

Peut ſe donner au gré de ſes déſirs ?
Il faut céder : le tems, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance ;
Et je pourrai, ſoumiſe à mes liens,
A ſes défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle & diſcrète Liſe ;
Mais votre cœur tant ſoit peu ſe déguiſe.
Si j'oſais . . . mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi ?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il eſt vrai : ſa jeuneſſe
Pour quelque tems a ſurpris ma tendreſſe ;
Etait-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très dangereux.

LISE *la retenant.*

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée,
Dans les excès ſe plongeait égarée.

Le malheureux ! il cherchait tour-à-tour
Tous les plaisirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire,
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte & sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme, ou va le devenir ;
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse ;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigens scélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mère,
Ont sous son nom volé son triste père.
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices & ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin, lui succède aujourd'hui :
Il aura Lise : & certes c'est dommage ;
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah ! que dis-tu ?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur
Sous ses défauts un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue ;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui ; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'est Monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester, c'est un mal nécessaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, le Président FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroit de biens est l'ame d'un ménage ;

Fortune, honneurs, & dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela;
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains; c'est une chose infame,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre à la fois & Midas & Narcisse,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner sans cesse avec un œil content,
Et sa personne & son argent comptant;
Etre en rabat un petit-maître avare,
C'est un excès de ridicule rare:
Un jeune fat passe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'est pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'est à Madame. Ainsi donc, s'il vous plait,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(*A Lise.*)

Le silence est votre fait.... Vous, Madame,

Qui dans une heure ou deux ferez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chasser ce gendarme effronté,
Qui sous le nom d'une fille suivante,
Donne carrière à sa langue impudente.
Je ne suis pas un Président pour rien ;
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE *à Lise.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme :
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme ;
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déja de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc ; laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas ! lui dire ?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCENE V.

RONDON, Acteurs précédens.

RONDON.

Ma foi,
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur ?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche,
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune ?...

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchise,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise :
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient :
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle était mouillée :
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est rencogné :
Il dit qu'il sent une douleur insigne,

Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends moi l'aller conſoler.
Vous ſavez tous comme je le gouverne;
Et d'aſſez près la choſe nous concerne:
Je le connais, & dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il ſignera.
Le tems eſt cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet.

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe, & c'eſt ta faute auſſi,
Que tout cela.

LISE.

Comment? à moi! ma faute?

RONDON.

Oui.
Les contretems, qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche ſi fort?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raiſon ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémiſſez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah ! plus mon cœur s'étudie & s'eſſaye,
Plus de ce joug la peſanteur m'effraye :
A mon avis, l'hymen & ſes liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu, l'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon amant !
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée :
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union ſi chère,
Si l'on en voit, c'eſt le ciel ſur la terre.

Mais triftement vendre par un contrat
Sa liberté, fon nom & fon état,
Aux volontés d'un maître defpotique,
Dont on devient le premier domeftique:
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit fans amour:
Trembler toûjours d'avoir une faibleffe,
Y fuccomber, ou combattre fans ceffe:
Tromper fon maître, ou vivre fans efpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir:
Gémir, fécher dans fa douleur profonde:
Un tel hymen eft l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité les filles., comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'efprit:
Que de lumière en une ame fi neuve!
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui fagement fe confole à Paris,
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit fur ce point davantage.
Mais vos dégoûts fur ce beau mariage
Auraient befoin d'un éclairciffement.
L'hymen déplaît avec le Préfident:
Vous plairait-il avec Monfieur fon frère?
Débrouillez-moi, de grace, ce myftère;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïffez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en fais rien, je ne peux & je n'ofe
De mes dégoûts bien démêler la caufe.

Comment

Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité ?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaison n'est pas raison, Madame.
On lit très bien dans le fond de son ame :
On y voit clair. Et si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir :
Mon œil se ferme, & je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être :
Qu'il ne soit pas au moins deshérité ;
Je n'aurai pas l'affreuse dureté
Dans ce contrat, où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur, c'est trop le pénétrer ;
Aller plus loin, serait le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, un laquais.

LE LAQUAIS.

LA-bas, Madame, il est une Baronnie
De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! sur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse & me déplait!

SCENE III.

LISE, Mad. CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voilà la Dame.

LISE.

Oh ! je vois trop qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſiéges donc. Madame, pardon ſi . . .

Mad. CROUPILLAC.

Ah, Madame !

LISE.

Eh, Madame !

Mad. CROUPILLAC.

Il faut auſſi . . .

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Mad. CROUPILLAC *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe ; & dans le fond de l'ame
Je voudrais bien . . .

LISE.

Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.

Je pleure, hélas ! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Oh ! non, ma mie,
Je ne saurais : je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance,
Un seul, hélas ! c'est bien peu, quand j'y pense,
Et j'avais eu grand' peine à le trouver ;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un tems, ah ! que ce tems vient vite,
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule ; & certe il n'est pas bien,
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi, si je suis interdite
De vos discours & de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits ?
Qui perdez-vous ? & qui vous ai-je pris ?

Mad. CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard & quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs & le tems.
Pour mon malheur, hélas ! je suis plus sage ;
Je vois trop bien que tout passe, & j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, & tout est ainsi fait ;
Mais je ne peux vous rajeunir.

Mad. CROUPILLAC.

Si fait :

J'eſpère encor, & ce ferait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Mad. CROUPILLAC.

D'un Préſident, d'un ingrat, d'un époux,
Que je pourſuis, pour qui je perds haleine,
Et ſûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printems
Je ne parlais jamais aux Préſidens :
Je haïſſais leur perſonne & leur ſtile ;
Mais avec l'âge on eſt moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Enfin il faut ſavoir,
Que vous m'avez réduite au déſeſpoir.

LISE.

Comment ? en quoi ?

Mad. CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, & pouvant diſpoſer de moi-même :
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat
Etudiait, apprentif magiſtrat ;
Il me lorgnait, il ſe mit dans la tête

Pour ma perſonne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas ! bien outrageant ;
Car il faiſait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de père :
On s'entremit, on pouſſa loin l'affaire ;
Car en mon nom ſouvent on lui parla ;
Il répondit, qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la choſe était ſûre.

LISE.

Oh oui.

Mad. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, deſtiné.

LISE.

Quel ſouvenir !

Mad. CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouïſſait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah !

Mad. CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de ſon père ayant pris ſon congé,
Errant, proſcrit, peut-être mort, que ſais-je ?
(Vous vous troublez !) mon héros de collége,
Mon préſident, ſachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune & mes larmes ;
De votre dot il convoite les charmes ;
Entre vos bras il eſt ce ſoir admis.

Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ?
Pour moi, déja, par proteſtation,
J'arrête ici la célébration ;
J'y mangerai mon château, mon douaire ;
Et le procès ſera fait de manière,
Que vous, ſon père, & les enfans que j'ai,
Nous ſerons morts avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité je ſuis toute honteuſe,
Que mon hymen vous rende malheureuſe ;
Je ſuis peu digne, hélas ! de ce couroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux !
Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état & ma vie ;
On nous pourrait aiſément accorder ;
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mad. CROUPILLAC.

Quoi ! point plaider ?

LISE.

Non : je vous l'abandonne.

Mad. CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne ?
Vous n'aimez point ?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, & nul dans les procès.

SCENE IV.

Mad. CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères!
On m'a parlé de protestation.
Eh vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chasserai bien loin ces créatures.

Mad. CROUPILLAC.

Faut-il encor essuyer des injures?
Monsieur Rondon, de grace écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plait-il?

Mad. CROUPILLAC.

Votre gendre est sans foi;
C'est un fripon d'espèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve;
C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses?

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas! si durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mad. CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son père.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mad. CROUPILLAC.

L'affaire

Est effroyable, & le beau sexe entier

En ma faveur ira partout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

Mad. CROUPILLAC.

Ah ! vos personnes

Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mad. CROUPILLAC.

Il me faut un époux ;

Et je prendrai lui, son vieux père, ou vous.

RONDON.

Qui, moi ?

Mad. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh ! je vous en défie.

Mad. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Lise.*

JE voudrais bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi ?
Vous m'attirez toûjours des algarades.
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, le Roi des pédans fades,
Quel ſot démon vous force à courtiſer
Une Baronne, afin de l'abuſer ?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner les airs d'être volage !
Il vous ſied bien, grave & triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant !
C'était le fait de votre fou de frère ;
Mais vous, mais vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que ſous condition,
Me réſervant toûjours au fond de l'ame,
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma poſſeſſion,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre ;
Argent comptant fait & beau-père & gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-ſûre.
Hâtons-nous donc ſur ce pied de conclure.
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me déſeſpère!
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père;
Je fais auſſi mes proteſtations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions! toi? quelle impertinence!
Tu dis, tu dis?...

LISE.

Je dis ce que je penſe.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De ſe nourrir des pleurs d'un malheureux?

A Fierenfat.

Et vous, Monſieur, dans votre ſort proſpère,
Oubliez-vous que vous avez un frère?

FIERENFAT.

Mon frère? moi, je ne l'ai jamais vu;
Et du logis il était diſparu,
Lorſque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé ſur Cujas & Bartole.
J'ai ſû depuis ſes beaux déportemens;
Et ſi jamais il reparaît céans,

Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'est un projet fraternel & chrétien ;
En attendant vous confisquez son bien :
C'est votre avis ; mais moi, je vous déclare,
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare.
Va, mon enfant ; le contrat est dressé ;
Sur tout cela le notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la sorte ;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas, chapitre cinq, six, sept :
» Tout libertin de débauches infect,
» Qui renonçant à l'aîle paternelle,
» Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
» *Ipso facto* de tout dépossédé,
» Comme un bâtard il est exhérédé.

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lû Cujas ; mais je présume,
Que ce sont tous des mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon-sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère ;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos loix.

RONDON.

Ah ! laiſſez là vos loix & votre code,
Et votre honneur, & faites à ma mode ;
De cet aîné que t'embarraſſes-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il ſoit puni ; mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.
Je vous le dis, ma main, ni mes faveurs,
Ne ſeront point le prix de ſes malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre,
Dans ce contrat, qui tous nous deshonore :
Si l'intérêt ainſi l'a pu dreſſer,
C'eſt un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah, qu'une femme entend mal les affaires !

RONDON.

Quoi ! tu voudrais corriger deux notaires ?
Faire changer un contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maiſon :
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand uſage,
Juſqu'à préſent, du monde & du ménage :
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons, autant qu'il en ſoutient.

Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON.

Elle est têtue ; & pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter.
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

AH! le voici le bon-homme Euphémon.
Vien, vien, j'ai mis ma fille à la raison.
On n'attend plus rien que ta signature.
Presse-moi donc cette tardive allure,
Dégourdi-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
Que deux enfans... je ne me sens pas d'aise.
Allons, ri donc, chassons tous les ennuis;
Signons, signons.

EUPHEMON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raifon ?

RONDON.

Quelle rage eft la vôtre ?
Quoi ? tout le monde eft-il devenu fou ?
Chacun dit, non : comment ? pourquoi ? par où ?

EUPHEMON.

Ah ! ce ferait outrager la nature,
Que de figner dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la Dame Croupillac,
Qui fourdement fait ce maudit micmac ?

EUPHEMON.

Non, cette femme eft folle, & dans fa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête.
Mais ce n'eft pas de fes cris impuiffans
Que font venus les ennuis que je fens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc ? ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche ?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de foins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monfieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris ?

TAYLOR INST. OXFORD

EUPHEMON.

Une, hélas ! trop cruelle.
Devers Bourdeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim; la honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse;
La maladie & l'excès du malheur
De son printems avaient séché la fleur;
Et dans son sang la fiévre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant;
Sans doute, hélas! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il serait mort!

RONDON.

N'en sois point effrayée;
Va, que t'importe?

FIERENFAT.

Ah! Monsieur, la pâleur
De son visage efface la couleur.

RONDON.

Elle est, ma foi, sensible: ah! la fripponne!
Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous?....

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous serez son époux.
C'est mon bonheur; mais il serait atroce,

Qu'un

Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce,
Puis-je, mon fils, mêler à ce festin
Le contretems de mon juste chagrin ?
Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laisser couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs ;
Par une joie indiscrète, insensée,
L'honnêteté serait trop offensée.

LISE.

Ah, oui, Monsieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh! mais, mon père.

RONDON.

Eh, vous n'êtes pas sage.

Quoi différer un hymen projetté,
Pour un ingrat cent fois deshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière !

EUPHEMON.

Dans ces momens un père est toûjours père.
Ses attentats, & toutes ses erreurs,
Furent toûjours le sujet de mes pleurs ;
Et ce qui pèse à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui ;
Signons, dansons, allons : que de faiblesse !

EUPHEMON.

Mais. . . .

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me bleſſe :
De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort mal fait : douleur n'eſt bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, ſa phrénéſie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille : & ſuivez mes avis ;
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui ; mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe ;
Je pleure, hélas ! ſa mort & ſa naiſſance.

RONDON *à Fierenfat.*

Va : ſui ton père, & ſois expéditif ;
Pren ce contrat, le mort ſaiſit le vif :
Il n'eſt plus tems qu'avec moi l'on barguigne ;
Pren-lui la main, qu'il paraphe & qu'il ſigne.

à Liſe.

Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître;
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,
Ce Chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enyvré.
Tout est au diable. Etein dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire;
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus,
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable,
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment;
Manquer de tout, voilà mon élément;
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
Quelle accablante & terrible leçon !
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa manière :
Il m'accompagne, & son ame grossière,
Sensible & tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, (puisqu'enfin il est homme)
Il me soutient sous le poids qui m'assomme ;
Il suit gaîment mon sort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre maître,
Appren-moi donc, de grace, à les connaître ;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON fils.

Tu les as vus chez moi toûjours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant ;
Et sur le tout empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant, moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chansonner au sortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah ! je le crois, car dans ma décadence,
Lorfqu'à Bourdeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux, à qui j'ai tout prêté,
Ne me vint voir, nul ne m'offrit fa bourfe.
Puis au fortir, malade & fans reffource,
Lorfqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un fecours,
D'où dépendaient mes miférables jours,
Il détourna fon œil confus & traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me châffa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'ofa te confoler ?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis ! les amis, quels infames !

EUPHEMON fils.

Les hommes font tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes ?

EUPHEMON fils.

J'en attendais, hélas ! plus de douceur;
J'en ai cent fois effuyé plus d'horreur.
Celle furtout qui m'aimant fans myftère,
Semblait placer fon orgueil à me plaire,

EUPHEMON fils *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim est par trop rigoureux:
Tien, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens, dont la fortune
Est dans leurs bras, qui la bèche à la main,
Le dos courbé retournent ce jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Vien avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens, dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'ame & la santé du corps.

SCENE II.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUe vois-je ici? Serais-je aveugle ou borgne?

C'eſt lui, ma foi ; plus j'aviſe & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.

Elle le conſidère.

Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, couſu d'or, . . . c'eſt lui-même.

Elle approche d'Euphémon.

Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me ſemble pauvre & laid.
La maladie altère un beau viſage ;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin
Nous pourſuit-il de ſon regard malin ?

EUPHEMON fils.

Je la connais, hélas ! ou je me trompe ;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mad. CROUPILLAC *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange avanture
T'a donc réduit en ſi piètre poſture ?

EUPHEMON fils.

Ma faute.

Mad. CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis :
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Volé ? par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.

Nos voleurs ſont de très honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, & conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Mad. CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé.
Mais vous ſerez cent fois plus affligé,
Quand vous ſaurez les exceſſives pertes,
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu, Madame.

Mad. CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu ! non, tu ſauras
Mon accident ; parbleu ! tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains, adieu.

Mad. CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu ſauras toute mon avanture.
Un Fierenfat, robin de ſon métier,
Vint avec moi connaiſſance lier,

Elle court après lui.

Dans Angoulême, au tems où vous battites
Quatre huiſſiers, & la fuite vous prites.
Ce Fierenfat habite en ce canton,
Avec ſon père, un ſeigneur Euphémon.

EUPHEMON fils *revenant*.
Euphémon !

Mad. CROUPILLAC.
Oui.

EUPHEMON fils.
Ciel, Madame, de grace,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait....

Mad. CROUPILLAC.
Et oui.

EUPHEMON fils.
Quoi! dans ces mêmes lieux?

Mad. CROUPILLAC.
Oui.

EUPHEMON fils.
Puis-je au moins savoir... comme il se porte?

Mad. CROUPILLAC.
Fort bien, je crois... que diable vous importe?

EUPHEMON fils.
Et que dit-on?

Mad. CROUPILLAC.
De qui?

EUPHEMON fils.
D'un fils aîné,
Qu'il eut jadis?

Mad. CROUPILLAC.
Ah! c'est un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de son père,

Depuis longtems de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité.... je ſuis confus dans l'ame,
De vous avoir interrompu, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me faiſait;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Eh bien! a-t-il ce bonheur en partage?
Eſt-il à vous?

Mad. CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frère inſenſé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Quoi, Madame, il l'épouſe?

Mad. CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait ſi divin,
Se donnerait.....

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.

Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.

à Mad. Croupillac.

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amérement un si sensible outrage.
Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

Mad. CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre,
Tu plains mon sort ; un gueux est toujours tendre.
Tu paraissais bien moins compatissant,
Quand tu roulais sur l'or & sur l'argent.
Ecoute ; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mad. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON fils.

Moi vous servir ! Hélas, Madame ; en quoi ?

Mad. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure :
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encor assez joli ;
Ton esprit est insinuant, poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille :
Introdui-toi, mon cher, dans la famille ;
Fai le flatteur auprès de Fierenfat ;
Vante son bien, son esprit, son rabat :
Sois en faveur ; & lorsque je proteste

Contre ſon vol, toi, mon cher, fai le reſte.
Je veux gagner du tems en proteſtant.

EUPHEMON voyant ſon père.

Que vois-je ! ô ciel !

Il s'enfuit.

Mad. CROUPILLAC.

Cet homme eſt fou vraiment ;
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'eſt qu'il vous craint ſans doute.

Mad. CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON père, JASMIN.

EUPHEMON.

JE l'avoûrai, cet aſpect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſais quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché ; las ! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort, ou vit dans la miſère,
Dans la débauche, & fait honte à ſon père.

De tous côtés je ſuis bien malheureux ;
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux :
L'un par ſa perte, & par ſa vie infame,
Fait mon ſupplice, & déchire mon ame ;
L'autre en abuſe ; il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.

Appercevant Jaſmin qui le ſalue.

Que me veux-tu, l'ami ?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaiſſez, digne & noble Euphémon,
Certain Jaſmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

Ah, ah ! c'eſt toi ! le tems change un viſage,
Et mon front chauve en ſent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais :
Mais l'âge avance, & le terme eſt bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

JASMIN.

Oui, je ſuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un juif ;
Le bonheur ſemble un être fugitif.
Le diable enfin, qui toûjours me promène,
Me fit partir ; le diable me ramène.

EUPHEMON.

Je t'aiderai : ſois ſage, ſi tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux,
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'eſt enfui ?

JASMIN.

Mais... c'eſt mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien, cherche auſſi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs ? eſt-il ſage ?

JASMIN.

Il doit l'être :
Je lui connais d'aſſez bons ſentimens :
Il a de plus de fort jolis talens ;
Il ſait écrire, il ſait l'arithmétique,
Deſſine un peu, ſait un peu de muſique ;
Ce drôle-là fut très bien élevé.

EUPHEMON.

S'il eſt ainſi, ſon poſte eſt tout trouvé.
Jaſmin, mon fils deviendra votre maître ;
Il ſe marie, & dès ce ſoir peut-être ;
Avec ſon bien ſon train doit augmenter.
Un de ſes gens qui vient de le quitter,
Vous laiſſe encor une place vacante ;
Tous deux ce ſoir il faut qu'on vous préſente ;
Vous le verrez chez Rondon mon voiſin.
J'en parlerai. J'y vais, adieu, Jaſmin :
En attendant, tien, voici de quoi boire.

SCENE

SCENE IV.

JASMIN *seul.*

AH! l'honnête-homme! ô ciel, pourait-on croire,
Qu'il soit encor, en ce siécle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon?
Cet air, ce port, cette ame bienfaisante,
Du bon vieux tems est l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON fils *revenant*, JASMIN.

JASMIN *en l'embrassant.*

JE t'ai trouvé déja condition,
Et nous serons laquais chez Euphémon.

EUPHEMON fils.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise!
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise,
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés?

EUPHEMON fils.

Ah! je ne puis contenir ma tendresse;
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut se taire :
Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien !

EUPHEMON fils.

Ah !... c'est mon père.

JASMIN.

Qui lui, Monsieur ?

EUPHEMON fils.

Oui, je suis cet aîné,
Ce criminel, & cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue.
Ah ! que mon cœur palpitait à sa vue !
Qu'il lui portait ses vœux humiliés !
Que j'étais prêt de tomber à ses pieds !

JASMIN.

Qui vous, son fils ? Ah ! pardonnez, de grace,
Ma familière & ridicule audace.
Pardon, Monsieur.

EUPHEMON.

Va, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; & s'il faut tout vous dire,

D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHEMON fils.

Et c'eſt auſſi ce qui me déſeſpère.
Mais répon-moi : que te diſait mon père ?

JASMIN.

Moi, je diſais que nous étions tous deux
Prêts à ſervir, bien élevés, très gueux:
Et lui, plaignant nos deſtins ſympathiques,
Nous recevait tous deux pour domeſtiques.
Il doit ce ſoir vous placer chez ce fils,
Ce Préſident à Liſe tant promis,
Ce Préſident votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHEMON fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur :
Voi tous mes maux, connai leur profondeur.
S'être attiré, par un tiſſu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être deshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité;
A mon cadet voir paſſer ma fortune,
Etre expoſé, dans ma honte importune,
A le ſervir, quand il m'a tout ôté :
Voilà mon ſort, je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au ſein de la ſouffrance,
Mort aux plaiſirs, & mort à l'eſpérance,
Haï du monde, & mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'oſe être encor jaloux ?

JASMIN.

Jaloux ! de qui ?

EUPHEMON fils.

De mon frère, de Life.

JASMIN.

Vous fentiriez un peu de convoitife
Pour votre fœur ? Mais vraiment c'eft un trait
Digne de vous, ce péché vous manquait.

EUPHEMON fils.

Tu ne fais pas qu'au fortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je penfe)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres foumis ;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voifinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbriffeaux
Croiffent ainfi pour unir leurs rameaux.
Le tems, l'amour, qui hâtait fa jeuneffe,
La fit plus belle, augmenta fa tendreffe :
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Yvre de tout dans mon extravagance,
Je me faifais un lâche point d'honneur,
De méprifer, d'infulter fon ardeur.
Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quels tems, hélas ! Les violens orages
Des paffions qui troublaient mon deftin,
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu fais depuis quel fut mon fort funefte.

J'ai tout perdu ; mon amour ſeul me reſte.
Le ciel, ce ciel, qui doit nous déſunir,
Me laiſſe un cœur, & c'eſt pour me punir.

JASMIN.

S'il eſt ainſi, ſi dans votre miſère,
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conſeil était bon,
De vous fourrer, s'il ſe peut, chez Rondon.
Le ſort maudit épuiſa votre bourſe,
L'amour pourrait vous ſervir de reſſource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'oſer voir ! moi, m'offrir à ſes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un père, une maîtreſſe ;
J'ai de tous deux outragé la tendreſſe ;
Et je ne ſais, ô regrets ſuperflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOilà, je crois, ce Préſident ſi ſage.

EUPHEMON fils.

Lui ? je n'avais jamais vu ſon viſage.
Quoi ! c'eſt donc lui, mon frère, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal ;

J'ai tant pressé, tant sermonné mon père,
Que malgré lui nous finissons l'affaire.

En voyant Jasmin.

Où sont ces gens, qui voulaient me servir?

JASMIN.

C'est nous, Monsieur, nous venions nous offrir
Très humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux sait lire?

JASMIN.

C'est lui, Monsieur.

FIERENFAT.

Il sait sans doute écrire?

JASMIN.

Oh oui, Monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait savoir aussi parler.

JASMIN.

Il est timide, & sort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine assez hardie;
Il me paraît qu'il sent assez son bien.
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monsieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, vien, sois mon domestique;
C'est un marché que je veux accepter;

Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHEMON fils.

Ciel!... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monsieur!

FIERENFAT.

Hem!

EUPHEMON fils.

En seriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drole!

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit, que de grand cœur
Il voudrait bien vous ressembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois, mon homme eſt téméraire.
Çà, qu'on me ſuive, & qu'on ſoit diligent,
Sobre, frugal, ſoigneux, adroit, prudent,
Reſpectueux; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,
C'eſt d'affubler ſa face de palais
A poing fermé de deux larges ſoufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHEMON fils.

Ah! ſoyons ſage, il eſt bien tems de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC.

J'Ai, mon très cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huiſſiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu ſervi de ton eſprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pouras-tu bien d'un air de prud'hommie,
Dans la maiſon ſemer la zizanie?
As-tu flatté le bon homme Euphémon?
Parle : as-tu vu la future?

EUPHEMON fils.

Hélas! non.

Mad. CROUPILLAC.

Comment?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ſes pieds.

Mad. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, & ren-moi
Ce traître ingrat, qui ſéduiſit ma foi.
Je vais pour toi procéder en juſtice,

Et tu feras l'amour pour mon ſervice.
Repren cet air impoſant & vainqueur,
Si ſûr de ſoi, ſi puiſſant ſur un cœur,
Qui triomphait ſi-tôt de la ſageſſe.
Pour être heureux, repren ta hardieſſe.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

Mad. CROUPILLAC.

Eh ! quoi ! quel embarras !

EUPHEMON fils.

J'étais hardi, lorſque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raiſons l'intimident peut-être ;
Ce Fierenfat eſt, ma foi, notre maître ;
Pour ſes valets il nous retient tous deux.

Mad. CROUPILLAC.

C'eſt fort bien fait, vous êtes trop heureux ;
De ſa maîtreſſe être le domeſtique,
Eſt un bonheur, un deſtin preſque unique.
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais ;
De chez Rondon, me ſemble, elle eſt ſortie.

Mad. CROUPILLAC.

Eh, ſois donc vîte amoureux, je t'en prie :
Voici le tems, oſe un peu lui parler.
Quoi ! je te vois ſoupirer & trembler !
Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher, ah de grace !

EUPHEMON fils.

Si vous saviez, hélas ! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

JASMIN. *en voyant Lise.*

L'aimable enfant ! comme elle est embellie !

EUPHEMON fils.

C'est elle, ô Dieux ! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords & d'amour.

Mad. CROUPILLAC.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

EUPHEMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

Mad. CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHEMON fils.

Je tremble : hélas !

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.

Oh ! je te suis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHEMON *plus reculé*.

LISE.

J'Ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, fortir, goûter la folitude,
Et de mon cœur faire en fecret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! & plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chofe un moment me confole,
C'eft Croupillac, c'eft cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'eft qu'en effet Fierenfat & mon père
En font plus vifs à preffer ma mifère;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard eft trop bon.
Ce Fierenfat eft par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; accablé du premier,
Au moins fur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eft pas fûr que l'autre foit fans vie.

LISE.

Hélas! il faut (quel funefte tourment!)

Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! ſans l'aimer on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort.
Vous allez donc être enfin à ſon frère.

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me déſeſpère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur;
L'averſion s'eſt changée en horreur;
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me conſume,
Je me réſous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en ſecret, ô gentille merveille !
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE *à Jaſmin.*

Très volontiers.

LISE *à part.*

O ſort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu reſpectes le fil,
Lorſqu'un ingrat, un amant ſi coupable,
Rendit ma vie, hélas ! ſi miſérable.

MARTHE *venant à Liſe.*

C'eſt un des gens de votre Préſident;
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement;

Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jasmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toûjours m'excéder!
Et même absent en tous lieux m'obséder!
De mon hymen que je suis déja lasse!

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtien-nous cette grace.

MARTHE *revenant.*

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, & courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHEMON fils.

LA voix me manque, & je ne peux marcher;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons sur son passage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.

(*à Lise.*)

Souffrirez-vous ?...

LISE *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur ?

EUPHEMON fils *se jettant à genoux.*

Ce que je veux ? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je ? ô ciel !

MARTHE.

Quelle étrange visite !

C'est Euphémon ! Grand Dieu ! qu'il est changé !

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître :
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices ;
De mes amis j'avais pris tous les vices ;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma détestable erreur ;
Le vice était étranger dans mon cœur.

Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
Dont il couvrit ses clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu saint & sacré,
Y reste seul, il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
Non pour briser votre nouvelle chaine,
Non pour oser traverser vos destins;
Un malheureux n'a pas de tels desseins.
Mais quand les maux où mon esprit succombe,
Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe,
A peine encor échappé du trépas,
Je suis venu, l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière.
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si destiné pour être votre époux,
Je meurs au moins sans être haï de vous!

LISE.

Je suis à peine en mon sens revenue.
C'est vous? ô ciel! vous qui cherchez ma vue!
Dans quel état! quel jour!... Ah malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHEMON fils.

Oui, je le sais: mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant, semblent plus grands encore;
Ils sont affreux, & vous les connaissez;
J'en suis puni, mais point encor assez.

LISE.

Est-il bien vrai, malheureux que vous êtes!
Qu'enfin domtant vos fougues indiscrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,

Tant

Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHEMON fils.

Qu'importe, hélas ! que la vertu m'éclaire ?
Ah ! j'ai trop tard apperçu ſa lumière ;
Trop vainement mon cœur en eſt épris ;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous ayez gagné cette victoire ?
Conſultez-vous, ne trompez point mes vœux ;
Seriez-vous bien & ſage & vertueux ?

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſuis ; car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime ? hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui ſeul m'a ſoutenu.
J'ai tout ſouffert, tout juſqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
Je reſpectai les maux qui m'accablaient ;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes ſentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raiſon je vous dois le retour,
Si j'en conſerve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front ſerein, brillant de nouveaux charmes :
Regardez-moi, tout changé que je ſuis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.

De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Juste ciel! vous pleurez?

LISE *à Marthe.*

Ah! soutien-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frère?...
N'avez-vous point vu déja votre père?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
A ce vieillard que j'ai deshonoré.
Haï de lui, proscrit sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE.

Eh, quel est donc votre projet enfin?

EUPHEMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre;
Changeant de nom, aussi-bien que d'état,
Avec honneur je servirai soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'est point blessé;
Rose & Fabert ont ainsi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute,
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute ;
Ces ſentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON fils.

O ciel ! mes maux ont attendri votre ame !

LISE.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHEMON fils.

Quoi ! vos beaux yeux ſi longtems courroucés,
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés !
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avaient éteint mes crimes.
Ah ! ſi mon frère, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage,
Dont la nature avait fait mon partage ;
Qu'il porte envie à ma félicité ;
Je vous ſuis cher, il eſt deshérité.
Ah, je mourrai de l'excès de ma joye.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le diable envoye.

LISE.

Contraignez donc ces ſoupirs enflammés.
Diſſimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre père;
Nous ne pouvons cacher à votre frère,
Que vous avez embrassé mes genoux;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déja de sa grave colère.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

OU quelque diable a troublé ma visière,
Ou si mon œil est toûjours clair & net,
Je suis... j'ai vu... je le suis... j'ai mon fait.
En avançant vers Euphémon.
Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire.

EUPHEMON *en colère.*

Je....

JASMIN *se mettant entr'eux.*

C'est, Monsieur, une importante affaire,
Qui se traitait, & que vous dérangez;
Ce sont deux cœurs en peu de tems changés;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu ? Quoi ! lui baiser la main !
De la vertu ? scélérat !

EUPHEMON fils.

Ah ! Jasmin,
Que si j'osais...

FIERENFAT,

Non, tout ceci m'assomme :
Si c'eût été du moins un gentilhomme !
Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah ! traître,
Je te ferai pendre ici, sur ma foi.
(*A Marthe.*)
Tu ris, coquine ?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi ?
De quoi ris-tu ?

MARTHE.

Mais, Monsieur, de la chose...

FIERENFAT.

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sais à merveille.

FIERENFAT *à Lise.*

Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidelle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconstance est précoce.
Un jour d'hymen! une heure avant la noce!
Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE.

Calmez, Monsieur, votre esprit irrité:
Il ne faut pas sur la simple apparence
Légérement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentimens, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime!

EUPHEMON fils.

Oh! c'en est trop.

LISE *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime?
Eh, réprimez...

EUPHEMON fils.

Non, je ne peux souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,

Son bien, sa dot, quand...

EUPHEMON *en colère, & mettant la main sur la garde de son épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Et! modérez...

EUPHEMON fils.

Monsieur le Président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.
Eh! pourquoi donc gronder de tout ceci?
Vos droits sont nuls; il faut avoir sû plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous;
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne, & fait grace à mon zèle;
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des sergens.

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Obſervez

Ce qu'à Madame ici vous en devez ;
Et quant à moi, quoi qu'il puiſſe en paraître,
C'eſt vous, Monſieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi ?

EUPHEMON fils.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle eſt bien oſé.
C'eſt quelque amant en valet déguiſé.
Qui donc es-tu ? répon-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore ;
Ma deſtinée eſt incertaine encore ;
Mon ſort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de ſon cœur,
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la juſtice,
Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter
Tous mes records, & vite inſtrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colère ;
J'amènerai vos parens, votre père ;
Votre innocence en ſon jour paraîtra,
Et comme il faut on vous eſtimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous, de grace, rentrons vite;
De tout ceci je crains pour nous la ſuite.
Si votre père apprenait que c'eſt vous,
Rien ne pourait appaiſer ſon couroux;
Il penſerait qu'une fureur nouvelle,
Pour l'inſulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maiſons
Porter le trouble & les diviſions;
Et l'on pourait, pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas! ſans vous entendre.

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher.
Soyez-en ſûr, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il eſt très néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...

(*à Marthe.*)

Pren ſoin qu'il ne paraiſſe.
Eh! va donc vite.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien! ma Lise, qu'est-ce?
Je te cherchais, & ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

(*Elle sort.*)

RONDON.

Ce Président est donc bien dangereux!
Je voudrais être *incognito* près d'eux,
Là... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on destine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

AH! les fripons, ils sont fins & subtils;
Où les trouver? où sont-ils? où sont-ils?

Où cachent-ils ma honte & leur fredaine ?

RONDON.

Ta gravité me ſemble hors d'haleine.
Que prétends-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

FIERENFAT.

J'ai, qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu ! tudieu ! pren garde, arrête, obſerve.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préſerve
De lui donner le nom que je lui dois !
Je ſuis cocu, malgré toutes les loix.

RONDON.

Mon gendre !

FIERENFAT.

Hélas ! il eſt trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi ! la choſe...

FIERENFAT.

Oh ! la choſe eſt fort claire.

RONDON.

Vous me pouſſez.

FIERENFAT.

C'eſt moi qu'on pouſſe à bout.

RONDON.

Si je croyais....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voiſins
J'étranglerais ma Liſe de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baiſſé:
Elle avait l'air timide, embarraſſé.
Mon gendre, allons, ſurprenons la pendarde;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tu-dieu, l'honneur! Oh voyez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raiſon.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH ! je me ſauve à peine entre tes bras.
Que de dangers ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure ?
Cher Euphémon, cher & funeſte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.
(*à Marthe.*)
Pren garde au moins, car on cherche partout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe & l'écritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces furets ne ſont point remarqués.
Là, votre amant ſe tapit, ſe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eſt en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien, Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire ;
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'un braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait, Mon fils, sachons la vérité.
Moi toûjours ferme, & toûjours laconique,
Je rembarrais la troupe scholastique.

LISE.

On ne sait rien ?

JASMIN.

Non rien ; mais dès demain
On saura tout ; car tout se sait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le tems de prévenir son père :
Je tremble encor, & tout accroît ma peur ;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances ;
Il m'aidera....

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes,
Que tout ceci ne soit cruel pour vous ;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un Président, les bégueules, les prudes.
Si vous saviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton sévère, & quel sourcil froncé,
De leur vertu le faste rehaussé
Prend contre vous, avec quelle insolence
Leur âcreté poursuit votre innocence ;
Leurs cris, leur zèle & leur sainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre ;
Je n'ai jamais vu semblable bagarre ;
Tout le logis est sans-dessus-dessous.
Ah ! que les gens sont sots, méchans & fous !
On vous accuse, on augmente, on murmure ;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons sont déja renvoyés,
Tout interdits, sans boire, & point payés.
Pour le festin six tables bien dressées,
Dans ce tumulte ont été renversées.
Le peuple accourt, le laquais boit & rit,
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu

Cette douleur qui fied à la vertu;
Il lève au ciel les yeux; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache fi noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens;
Par des raifons il combat vos parens.
Enfin furpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que fur perfonne
Il ne faudra s'affurer déformais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'infpire de tendreffe!

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre efpèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah! gardons-nous-en bien;
Mon cœur eft pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

Matoife, mijaurée!
Fille preffée, ame dénaturée!
Ah! Life, Life, allons, je veux favoir
Tous les entours de ce procédé noir.

Çà,

Çà, depuis quand connais-tu le corsaire ?
Son nom, son rang ; comment t'a-t-il pu plaire ?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il ? En quel endroit est-il ?
Répon, répon : tu ris de ma colère,
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non* ? toûjours ce chien de ton ;
Et toûjours *non*, quand on parle à Rondon !
La négative est pour moi trop suspecte ;
Quand on a tort il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, & qu'on sache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah ! c'est parler cela ; quand je menace,
On est petit....

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon ? bon ! eh, que poura-t-il faire ?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des secrets qu'il faut lui confier ;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer ;

Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A sa demande encor faut-il souscrire;
A ce bon homme elle veut s'expliquer;
On peut fort bien souffrir, sans rien risquer,
Qu'en confidence elle lui parle seule;
Puis sur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIgne Euphémon, pourrais-je te toucher?
Mon cœur de moi semble se détacher,
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*A Marthe.*)
Ecoute un peu. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous serez obéïe.

SCENE V.

EUPHEMON père, LISE.

LISE.

UN siége... Hélas!... Monsieur, asséyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère,
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHEMON père.

Qui vous, ma fille !

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHEMON père.

Après l'éclat & la triste avanture,
Qui de nos nœuds a causé la rupture !

LISE.

Soyez mon juge, & lisez dans mon cœur ;
Mon juge enfin sera mon protecteur.
Ecoutez-moi, vous allez reconnaître
Mes sentimens, & les vôtres peut-être.

Elle prend un siège à côté de lui.

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printems,
Croissant en grace, en mérite, en talens ;
Si quelque tems sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs, & même l'amitié.

EUPHEMON père.

Eh bien ?

LISE.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouïssance
De ces faux biens, objets de ses transports,
Nés de l'erreur, & suivis des remords;
Honteux enfin de sa folle conduite,
Si sa raison, par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête-homme & fidèle,
Il eût repris sa forme naturelle;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHEMON père.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux, qu'à vos pieds on a vu,
Est un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même,
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté;
Et j'avoûrai, que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.
De grace un mot: Votre ame est noble & belle;
La cruauté n'est pas faite pour elle.
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils

Fut longtems cher à vos yeux attendris ?

EUPHEMON père.

Oui, je l'avoue, & ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs ;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine & pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous ! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toûjours le malheur de haïr,
Et repousser encor avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroserait vos pieds !
Le pourriez-vous ?

EUPHEMON père.

Hélas ! vous oubliez,
Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils loin d'ici
Est dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grace ?

LISE.

La demander ! sans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHEMON père.

Que dites-vous ?

LISE.

Oui, si la mort trop promte

N'a pas fini sa douleur & sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON père.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivrait!

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHEMON père.

Ah! s'il m'aimait! mais quelle vaine erreur!
Comment? de qui l'apprendre?

LISE.

De son cœur.

EUPHEMON père.

Mais, sauriez-vous?...

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON père.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens;
Ayez pitié du déclin de mes ans:
J'espère encor, & je suis plein d'allarmes.
J'aimais mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah! s'il vivait, s'il était vertueux!
Expliquez-vous; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.

Il en est tems, il faut vous satisfaire.

(*Elle fait quelques pas, & s'adresse à Euphémon fils, qui est dans la coulisse.*)

Venez enfin.

SCENE VI.

EUPHEMON père, EUPHEMON fils, LISE

EUPHEMON père.

QUe vois-je? ô ciel!

EUPHEMON fils.

Mon père,
Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort.
J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON père.

Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE *ſe mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur...

EUPHEMON fils *en montrant Liſe.*

Hélas! ſon indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offenſe;
Suivez, ſuivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'eſpérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous & d'elle:
Et ſi je vis, ah! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue!
De quels tranſports votre ame eſt-elle émue?

Est-ce la haine ? Et ce fils condamné...

EUPHEMON père, *se levant & l'embrassant.*

C'est la tendresse, & tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton âme !
Je suis ton père.

LISE.

Et j'ose être sa femme.
J'étais à lui : permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non ; ce n'est pas votre bien qu'il demande ;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande ;
Il ne veut rien ; & s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCENE VII.

Les acteurs précédens, RONDON, Mad. CROUPILLAC, FIERENFAT, recors, suite.

FIERENFAT.

AH le voici qui parle encor à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise.
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, & connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc?

LISE.

Votre frère.

EUPHEMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon? mon frère?

LISE.

Oui.

Mad. CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'eſt donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort ſingulier rôle:
Tudieu quel frère!

EUPHEMON père.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mad. CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON fils *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez;
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez.
Dans d'autre tems j'avais eu ſa tendreſſe.
L'emportement d'une folle jeuneſſe

M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon père.
M'envirez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang, & des droits de l'amour ?
Gardez mes biens, je vous les abandonne,
Vous les aimez... moi j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monsieur, dans son cœur.

EUPHEMON père.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée :
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON.

Oh ! bon cela.

Mad. CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Toute ébaudie, & toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
A Euphémon fils.
Vite, épousez : le ciel vous favorise :
Car tout exprès pour vous il a fait Lise;
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon président.

LISE *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame & fidelle & sincère,

Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières loix.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage...!

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage...!

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si surtout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère:
Mais cependant je perds en moins de rien,
Mes frais de noce, une femme & du bien.

Mad. CROUPILLAC.

Eh! si vilain! quel cœur sordide & chiche!
Faut-il toûjours courtiser la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne suis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs sermens, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses;
Nous plaiderons; je montrerai les piéces.

Le parlement doit en ſemblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crain ſa juſte colère;
Epouſe-la, croi-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON père *à Mad. Croupillac.*

Je ſuis confus du vif empreſſement.
Dont vous flattez mon fils le Préſident;
Votre procès lui devrait plaire encore:
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore.
Mais permettez que mes ſoins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens proſpères,
Soyez unis, embraſſez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons graces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confeſſe,
Déſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Fin du cinquième & dernier acte.

L'INDISCRET,

COMÉDIE.

Représentée pour la première fois au mois d'Août 1725.

A MADAME LA MARQUISE DE PRIE.

Vous, qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscrette :
Vous, à qui donnèrent les Dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez, qu'on présente à vos yeux
L'avanture d'un téméraire,
Qui perd ce qu'il aime le mieux,
Pour s'être vanté de trop plaire.

Si l'héroïne de la piéce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse?

ACTEURS.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NÉRINE.

PASQUIN.

Plusieurs laquais de Damis.

L'INDISCRET,

L'INDISCRET,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'Attendez pas, mon fils, qu'avec un ton févère
Je déploye à vos yeux l'autorité de mère.
Toûjours prête à me rendre à vos juftes raifons,
Je vous donne un confeil, & non pas des leçons.
C'eft mon cœur qui vous parle, & mon expérience
Fait que ce cœur pour vous fe trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour;
Vous ne connaiffez pas ce dangereux féjour.
Sur un nouveau venu le courtifan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre fes défauts, & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même fans retour.
Craignez de ces meffieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Eft celui dont dépend le refte de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toûjours.
L'impreffion demeure. En vain croiffant en âge,

On change de conduite, on prend un air plus sage.
On souffre encor longtems de ce vieux préjugé :
On est suspect encor, lorsqu'on est corrigé ;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connaissez donc le monde, & songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne sais où peut tendre un si long préambule.

EUPHEMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuste & ridicule.
Vous méprisez des soins pour vous bien importans ;
Vous m'en croirez un jour, il n'en sera plus tems.
Vous êtes indiscret. Ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance ;
Dans un âge plus mûr il cause ma frayeur.
Vous avez des talens, de l'esprit & du cœur ;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices
Il n'est point de vertu qui rachète les vices ;
Qu'on cite nos défauts en toute occasion,
Que le pire de tous est l'indiscrétion ;
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus nécessaire
N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire.
Ce n'est pas en ce lieu, que la société
Permet ces entretiens remplis de liberté.
Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire ;
Et les plus ennuyeux savent s'y mieux conduire.
Je connais cette cour ; on peut fort la blâmer ;
Mais lorsqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes surtout, plein d'un égard extrême,

Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraissez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit;
Cachez vos sentimens, & même votre esprit :
Surtout de vos secrets soyez toujours le maître :
Qui dit celui d'autrui doit passer pour un traître;
Qui dit le sien, mon fils, passe ici pour un sot;
Qu'avez-vous à répondre à cela?

DAMIS.

Pas le mot.
Je suis de votre avis : je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de se taire;
Ce n'est pas là mon vice; & loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'est ici reproché,
Je vous avoue enfin, madame, en confidence,
Qu'avec vous trop longtems j'ai gardé le silence,
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler;
Mais souvent dans la vie il faut dissimuler.
Je suis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, aussi sage qu'aimable;
C'est Hortense. A ce nom, jugez de mon bonheur,
Jugez, s'il était sû, de la vive douleur
De tous nos courtisans qui soupirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
L'amour depuis deux jours a serré ce lien,
Depuis deux jours entiers : & vous n'en savez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une si belle flamme.

Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur eſt content,
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je ſuis ſûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous ?

EUPHEMIE.

Eh ! eh !... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur, qui vient s'offrir à vous :
Hortenſe a des appas ; mais de plus cette Hortenſe
Eſt le meilleur parti, qui ſoit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſais.

EUPHEMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des loix,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous ſaurez flatter ſon caractère,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je fais mieux ; je ſais plaire.

EUPHEMIE.

C'eſt bien dit ; mais, Damis, elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faibleſſe ;
Mais juſques dans ſes goûts elle a de la ſageſſe,
Craint ſurtout de ſe voir en ſpectacle à la cour,
Et d'être le ſujet de l'hiſtoire du jour.

Le secret, le mystère est tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la chose éclate.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel sort vous a produit?
Nul jeune homme jamais n'est chez elle introduit.
Elle fuit avec soin, en personne prudente,
De nos jeunes seigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi chez elle encor je ne suis point reçu;
Je l'ai longtems lorgnée, & grace au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets sans les lire;
Bientôt elle les lut, & daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux espoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce soir.

EUPHEMIE.

Eh bien, je veux aussi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Est toûjours, que je crois, reçue avec plaisir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et disposer son cœur à presser l'hyménée,
Qui fera le bonheur de votre destinée.
Obtenez au plutôt & sa main & sa foi;
Je vous y servirai; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'est point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure.
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'est tout ce que je veux.

SCENE II.

DAMIS *seul.*

MA mère n'a point tort; je sais bien, qu'en ce monde
Il faut, pour réussir, une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais dissimuler.
Çà, pour mieux essayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Examinons un peu sans témoins, sans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité; mais ce n'est point un vice
De savoir se connaître, & se rendre justice.
On n'est pas sans esprit, on plaît, on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du Roi.
Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre;
On danse, on chante, on boit, on fait parler & feindre.
Colonel à treize ans, je pense avec raison,
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en espérance,
Je garderai Julie, & vais avoir Hortense.
Possesseur une fois de toutes ses beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités;
Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être soupçonné, sans paraître volage;
Et mangeant en six mois la moitié de son bien,
J'aurai toute la cour sans qu'on en sache rien.

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

EH! bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'estropie.....

DAMIS.

Embrassons-nous encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troisiéme fois.

TRASIMON.

Mais quoi?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois.
Réjouï-toi, je suis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh! parbleu tu m'assommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouir aussi.
Vous avez sur les bras une fâcheuse affaire.

DAMIS.

Eh! eh! pas si fâcheuse.

TRASIMON.

Erminie & Valère

Mais d'un prix... eh ! morbleu, je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point... Holà ; la Fleur, la Brie !

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, plusieurs laquais.

UN LAQUAIS.

MOnseigneur ?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie ;
Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin :
Allez chez ce vieux Duc... ha ! je le trouve enfin.
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.

A ses gens.

Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Pasquin tenant un billet à la main.*

OUi, tout le long du jour demeure en ce jardin :
Observe tout, voi tout, redi-moi tout, Pasquin,
Ren-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.
Ah ! je saurai...

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

Voici le Marquis qui s'avance.
Bon jour, Marquis.

CLITANDRE *un billet à la main.*

Bon jour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne,
Que je crois...

CLITANDRE *bas.*

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmotes-tu là?

CLITANDRE *bas.*

Que je suis malheureux!

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le Marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé! quelle lettre! Hortense... Ah la cruelle!

DAMIS *à Clitandre.*

C'est un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre sort est doux!

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne favent point écrire de ce ftyle.

Il lit.

„ Enfin je cède aux feux dont mon cœur eft épris ;
„ Je voulais le cacher ; mais j'aime à vous le dire.
„ Eh ! pourquoi ne vous point écrire
„ Ce que cent fois mes yeux vous ont fans doute appris ?
„ Oui, mon cher Damis, je vous aime,
„ D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflamer,
„ Craignant votre jeuneffe, & fe craignant lui-même,
„ A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
„ Puiffai-je, après l'aveu d'une telle faibleffe,
„ Ne me la jamais reprocher !
„ Plus je vous montre ma tendreffe,
„ Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

TRASIMON.

Vous prenez très-grand foin d'obéir à la Dame,
Sans doute, & vous brûlez d'une difcrette flamme.

CLITANDRE.

Heureux, qui d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, & ne les montre pas !

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre ?...

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit eft cent fois plus aimable.

Que vous feriez charmés, si vous faviez son nom !
Mais dans ce monde il faut de la discrétion.

TRASIMON.

Oh ! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons ; mais c'eft avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diffimuler.
Je vois que vous penfez, & la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh! croi... jufqu'à préfent la chofe allait fort bien :
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore ;
On en parle partout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oifon je fuis fort attaché,
Mais par ma foi j'en fuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort, ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eft aimable, il eft vrai, mais légère.
L'autre eft ce qu'il me faut ; & c'eft folidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet si charmant...

DAMIS.

Vous m'y forcez : allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.
Çà, di-moi, si jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable & de plus gracieux ?
C'est Macé qui l'a peint, c'est tout dire, & je pense
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juste ciel ! c'est Hortense.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner ?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monsieur,
Qu'Hortense est ma cousine, & chérit son honneur :
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne.
J'ai six cousines, moi, que je vous abandonne ;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, sans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec soin sur nous l'honneur de nos cousines.
Nous aurions trop à faire à la cour ; & ma foi,
C'est assez que chacun réponde ici pour soi.

TRASIMON.

Mais Hortense, Monsieur...

DAMIS.

Eh bien, oui, je l'adore ;

Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

CLITANDRE *à part.*

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne seront point secrettes;
Et vous n'en serez pas, tout cousin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, Monsieur Damis, on peut vous faire voir,
Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce censeur, & son air pédantesque,
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque!
Qu'il est sec! qu'il est brut! & qu'il est ennuyeux!
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux.

CLITANDRE *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je sois maître!
Qu'il faut dissimuler!

DAMIS.

Tu remarques peut-être,
Qu'au coin de cette boëte il manque un des brillans:
Mais tu sais que la chasse hier dura longtems;
A tout moment on tombe, on se heurte, on s'accroche;
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche;

Celui-ci par malheur fut un peu maltraité ;
La boëte s'eſt rompue, un brillant a ſauté.
Parbleu, puiſque demain tu t'en vas à la ville,
Paſſe chez la Frénaye ; il eſt cher, mais habile :
Choiſi comme pour toi l'un de ſes diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu ; ne montre au moins ce portrait à perſonne.

CLITANDRE *à part.*

Où ſuis-je ?

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne.
Sois ſecret.

CLITANDRE *à part.*

Se peut-il ?...

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent ;
Va, de tous mes ſecrets tu ſeras confident.
Eh ! peut-on poſſéder ce que le cœur déſire,
Etre heureux, & n'avoir perſonne à qui le dire ?
Peut-on garder pour ſoi, comme un dépôt ſacré,
L'inſipide plaiſir d'un amour ignoré ?
C'eſt n'avoir point d'amis qu'être ſans confiance ;
C'eſt n'être point heureux que de l'être en ſilence.
Tu n'as vu qu'un portrait, & qu'un ſeul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE *à part.*

Ah ! je frémis.

DAMIS.

DAMIS.

Ce soir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, sans être vu, ni suivi de personne,
Entretenir Hortense, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah ! je succombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune ?

CLITANDRE.

Hortense doit vous voir ?

DAMIS.

Oui, mon cher, sur la brune ;
Mais le soleil qui baisse amène ces momens,
Ces momens fortunés désirés si longtems.
Adieu. Je vais chez toi rajuster ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur :
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai soudain finir notre avanture.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaisirs si doux,
Je te donne le soin d'écarter les jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE *seul.*

AI-je assez retenu mon trouble & ma colère ?
Hélas ! après un an de mon amour sincère,
Hortense en ma faveur enfin s'attendrissait ;

Las de me réfifter, fon cœur s'amolliffait.
Damis en un moment la voit, l'aime, & fait plaire.
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a fu faire.
On le prévient ! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité.
Il reçoit une lettre... Ah ! celle qui l'envoie,
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie :
Et pour combler l'affront dont je fuis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée !
Elle veut à mes yeux lui fervir de trophée.
Hortenfe, ah ! que mon cœur vous connaiffait bien mal !

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

ENfin, mon cher Pafquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monfieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'eft Damis que l'on aime ;
Oui, c'eft cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit ?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indifcret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient fe vanter à moi du bien qu'il m'a volé.

Voi ce portrait, Paſquin. C'eſt par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture.
C'eſt pour mieux triompher. Hortenſe! eh! qui l'eût cru,
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu?

PASQUIN.

Damis eſt bien joli.

CLITANDRE *prenant Paſquin à la gorge.*

Comment? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat...

PASQUIN.

Aye, ouf! il eſt vrai que peut-être...
Eh! ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais ſon air... entre nous, c'eſt un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il eſt, c'eſt lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adreſſe ordinaire,
Paſquin, pendant le bal que l'on donne ce ſoir,
Hortenſe & mon rival doivent ici ſe voir.
Conſole-moi, ſers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, Monſieur...

CLITANDRE.

Ton eſprit eſt rempli d'induſtrie.
Tout eſt à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les deſſeins.
Tandis qu'il va parer ſa petite perſonne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puiſqu'il eſt indiſcret, il en faut profiter;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, Monſieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiſeau dans les airs,
Un poëte entêté, qui récite ſes vers,
Une plaideuſe en feu, qui crie à l'injuſtice,
Un Manceau tonſuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & ſes coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ſtratagême.
Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vu?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un ſién portrait?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.
Vous avez un billet, que vous écrit la belle?

CLITANDRE.

Hélas! il eſt trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus?

CLITANDRE.

Eh! oui, je le ſais bien.

PASQUIN.

La lettre eſt ſans deſſus ?

CLITANDRE.

Eh ! oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vîte & portrait & lettre :
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre
Un portrait confié ?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons :
Le ſcrupule eſt plaiſant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux....

PASQUIN.

Eh ! dénichez. Voici Madame Hortenſe.

SCENE X.

HORTENSE, NÉRINE.

HORTENSE.

NÉrine, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux ;
Je connais la conſtance & l'ardeur de ſes feux ;
Il eſt ſage, diſcret, honnête-homme, ſincère ;
Je le dois eſtimer ; mais Damis ſait me plaire.

OXFORD

Je ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux!

NERINE.

Quelle vivacité! quoi! cette humeur ſi fière?

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NERINE.

Au premier rendez-vous vous avez du dépit.

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon eſprit.
Sa mère, ce jour même, a ſu, par ſa viſite,
De ſon fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,
Où je dois pour époux accepter mon amant:
Mais je veux en ſecret lui parler à lui-même,
Sonder ſes ſentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le ſais. Mais je veux
Mille fois de ſa bouche entendre ſes aveux,
Voir s'il eſt en effet ſi digne de me plaire,
Connaître ſon eſprit, ſon cœur, ſon caractère;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, ſi je puis, de lui ſans paſſion.

SCENE XI.

HORTENSE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MAdame, en grand secret, Monsieur Damis mon maître...

HORTENSE.

Quoi! ne viendrait-il pas?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah! le petit traître!

HORTENSE.

Il ne viendra point?

PASQUIN.

Non; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il est excédé.

HORTENSE.

Mon portrait!

PASQUIN.

Reprenez vîte la mignature.

HORTENSE.

Je doute si je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte; & de sa part ce soir
J'ai deux portraits à rendre, & deux à recevoir.
Jusqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel ! quelle perfidie !
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous supplie
De finir la lorgnade, & chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NÉRINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du théatre.*

JE verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'eſt Damis. Je ſuis pris. Ne perdons point courage.
(*Il court à Damis*, *& le tire à part.*)
Vous voyez, Monſeigneur, un des griſons ſecrets,
Qui d'Hortenſe partout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de ſa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement ! quel prix de l'amour le plus tendre !

DAMIS.

Liſons.

Il lit.

Hom... hom... „ Vous méritez de me charmer.
„ Je ſens à vos vertus ce que je dois d'eſtime ;
„ Mais je ne ſaurais vous aimer.
Eſt-il un trait plus noir & plus abominable ?
Je ne me croyais pas à ce point eſtimable.

Je veux que tout ceci ſoit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La choſe aſſurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE *à l'autre bout du théatre.*

A-t-il pu juſques-là pouſſer ſon infamie ?

DAMIS.

Tenez ; c'eſt là le cas qu'on fait de tes écrits.
(*Il déchire le billet.*)

PASQUIN *allant à Hortenſe.*

Je ſuis honteux pour vous d'un ſi cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait ! Ah ! périſſe à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits !
(*Elle jette ſon portrait.*)

PASQUIN *revenant à Damis.*

Vous voyez : devant vous l'ingrate met en piéces
Votre portrait, Monſieur.

DAMIS.

Il eſt quelques maîtreſſes
Par qui l'original eſt un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu !
à Paſquin.
Pren ma bourſe. Di-moi, pour qui je ſuis trahie,
A quel heureux objet Damis me ſacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou ſix beautés, dont il ſe dit l'amant,
Qu'il ſert toutes bien mal, qu'il trompe également :

Mais surtout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS *s'étant avancé vers Pasquin.*

Pren ma bague, & di-moi, mais sans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtresse aujourd'hui prodigue son amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortense:
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Trasimon, son cousin.

DAMIS.

Parbleu, j'en suis ravi. J'en apprends là de belles,
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'est le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN *à Hortense.*

Vous n'avez rien, Madame, à désirer de moi?

A Damis.

Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix.

SCENE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NÉRINE.

HORTENSE *revenant.*

D'Où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devrais être au bal, & danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas! d'Hortense il n'est point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encor, ou je suis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir, & me regarder! ah! quelle perfidie!
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laissez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'est pas grand, graces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grace à vos injustices.

DAMIS.

Ainsi, du rendez-vous promts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE.

Que ce discours, ô ciel! est plein de perfidie,

Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie !

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu ?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu ?

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle ?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidelle,
Un billet, un ſeul mot, qui ne fût point d'amour ?

DAMIS.

Je conſens de quitter le Roi, toute la cour,
La faveur où je ſuis, les poſtes que j'eſpère,
N'être jamais de rien, ceſſer partout de plaire,
S'il eſt vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je conſens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame eſt malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'eſt rendu;
Ce prix trop mépriſé d'une amitié trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous ?...

DAMIS.

Ah ! j'apperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NÉRINE, PASQUIN.

DAMIS.

VIen çà, Marquis, vien çà. Pourquoi fuis-tu d'ici?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi? Clitandre saurait?...

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame,
C'est un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame:
Il est mon confident, qu'il soit le vôtre aussi.
Il faut...

HORTENSE.

Sortons, Nérine: ô ciel! quel étourdi!

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

AH! Marquis, je ressens la douleur la plus vive.
Il faut que je te parle... il faut que je la suive.
Atten-moi.

A Hortense.

Demeurez. Ah! je suivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Je suis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés sur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais aussi. J'ai bien joué mon rôle;
Ils se devraient haïr tous deux assurément;
Mais pour se pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers son appartement Hortense va se rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle; Hortense au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, & son amant la suit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle: on détourne la tête.

PASQUIN.

Il est vrai; mais Damis de tems en tems l'arrête.

CLITANDRE.

Il se met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortense entre chez elle enfin, & le renvoye.

Je ſens des mouvemens de chagrin & de joye,
D'eſpérance & de crainte, & ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra ſe terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

AH! Marquis, cher Marquis, parle; d'où vient qu'Hortenſe
M'ordonne en grand ſecret d'éviter ſa préſence?
D'où vient que ſon portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ſes mains? Parle, répon, di-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarraſſez fort.

DAMIS *à Paſquin.*

Et vous, Monſieur le traître,
Vous le valet d'Hortenſe, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN *à Clitandre.*

Monſieur, protégez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Eh! Monſieur...

DAMIS.

C'eſt en vain...

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'eſt moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel ſi grand intérêt peux-tu prendre à ſa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encor, & ſérieuſement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.
Çà, maraud, appren-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah ! Monſieur, cette affaire eſt embrouillée en diable :
Mais je vous apprendrai de ſurprenans ſecrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monſieur, Hortenſe arrive, & pourrait nous entendre.
A Clitandre.
Ah, Monſieur, que dirai-je ? Hélas ! je ſuis à bout.
Allons tous trois au bal, & je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE *un maſque à la main & en domino*, TRASIMON, NÉRINE.

TRASIMON.

OUi, croyez, ma couſine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment ? montrer partout, & lettres & portrait ?
En public ? à moi-même ? Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE

HORTENSE *à Nérine.*

Eſt-il vrai que Julie à ſes yeux ſoit ſi belle,
Qu'il en ſoit amoureux ?

TRASIMON.

Il importe fort peu :
Mais qu'il vous deshonore, il m'importe morbleu ;
Et je ſais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre ?
Qu'en penſes-tu ? di-moi.

NERINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aiſément, ſi l'on veut, ſavoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiſcrétion, Nerine, fut extrême ;
Je devrais le haïr ; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi,
Qu'il m'aimerait toûjours, & ſans parler de moi :
Qu'il voulait m'adorer, & qu'il ſaurait ſe taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il eſt au bal ; il faut l'aller trouver.
Déguiſe-toi : di-lui, qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le ſilence.
L'artifice eſt permis ſous ce maſque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur ;
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidèle ;
Je ſaurai ce qu'il penſe, & de moi-même, & d'elle :

C'eſt de cet entretien que dépendra mon choix.

A Traſimon.

Ne vous écartez point. Reſtez près de ce bois.
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre.
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre ;
Je vous appellerai quand il en ſera tems.

SCENE XIX.

HORTENSE *ſeule en domino, & ſon maſque à la main.*

IL faut fixer enfin mes vœux trop inconſtans.
Sachons, ſous cet habit à ſes yeux traveſtie,
Sous ce maſque, & ſurtout ſous le nom de Julie,
Si l'indiſcrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité ;
Si je dois le haïr, ou lui donner ſa grace.
Mais déja je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE *en domino & maſquée*, DAMIS.

DAMIS *ſans voir Hortenſe.*

C'eſt donc ici la place,
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous ?
Ma foi, je ſuis aſſez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France ;

Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE *à part.*

L'étourdi,

DAMIS.

Ah ! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle,
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Eglé, Doris... Mais qui les peut compter ?
Quels plaisirs ! quelle file !

HORTENSE *à part.*

Ah ! la tête légère !

DAMIS.

Ah ! Julie, est-ce vous ? vous qui m'êtes si chère !
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable :
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,
Qui de mon tendre amour sont la cause, & le prix.
Vous êtes en ces lieux la seule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'est pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant soit bien plus à la mode,
Que de ses rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente grisons tous ses pas soient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,

Qu'il me faſſe ſurtout de brillans ſacrifices ;
Sans cela, je ne puis accepter ſes ſervices.
Un amant moins couru ne me ſaurait flatter.

DAMIS.

Oh ! j'ai ſur ce pied-là de quoi vous contenter.
J'ai fait en peu de tems d'aſſez belles conquêtes :
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes ;
Et nous ſommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerons bien qui font les difficiles,
Et qui ſont avec nous paſſablement faciles.

HORTENSE.

Mais encor ?

DAMIS.

Eh !... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je ſuis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous ſacrifie
La petite Iſabelle, & la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris ?...

HORTENSE.

Quelle offrande eſt-ce-là ?
On m'offre tous les jours ces ſacrifices-là.
Ces Dames entre nous ſont trop ſouvent quittées.
Nommez-moi des beautés, qui ſoient plus reſpectées,
Et dont je puiſſe au moins triompher ſans rougir.
Ah ! ſi vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour juſqu'alors inſenſible,
Aux manèges de cour toûjours inacceſſible,
De qui la bienſéance accompagnât les pas,
Qui ſage en ſa conduite évitât les éclats,

Enfin qui pour vous seul eût eu quelque faiblesse !

DAMIS *s'asséyant auprès d'Hortense.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtresse,
A qui ce portrait-là ressemble trait pour trait :
Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS,

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortense.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi ?
Je n'aime point Hortense alors que je vous voi ;
Elle n'est près de vous ni touchante, ni belle ;
De plus, certain Abbé fréquente trop chez elle ;
Et de nuit, entre nous, Trasimon son cousin
Passe un peu trop souvent par le mur du jardin.

HORTENSE.

A l'indiscrétion joindre la calomnie !
Contraignons-nous encor. Ecoutez, je vous prie ;
Comment avec Hortense êtes-vous, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Du dernier bien : je dis la chose comme elle est.

HORTENSE *à part.*

Peut-on plus loin pousser l'audace & l'imposture ?

DAMIS.

Non, je ne vous mens point, c'est la vérité pure.

HORTENSE *à part.*

Le traître !

DAMIS.

Eh ! sur cela quel est votre souci ?
Pour parler d'elle enfin sommes-nous donc ici ?

Daignez, daignez plutôt. . . .

HORTENSE.

Non, je ne saurais croire,
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'est trop me faire injure.

Il lui donne la lettre.

Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE *se démasquant.*

Oui, je la connais, traître, & je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin ; & mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait & la lettre,
Qu'à ces indignes mains j'avais osé commettre.
Il est tems ; Trasimon, Clitandre, montrez-vous.

SCENE DERNIERE.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*

SI je ne vous suis point un objet de couroux,
Si vous m'aimez encor, à vos loix asservie,

Je vous offre ma main, ma fortune & ma vie.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie & de saisissement.

TRASIMON *à Damis.*

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais sage.
C'est moi seul, Mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, possédez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.

Juste ciel ! désormais à qui peut-on parler ?

FIN.

PANDORE,

OPÉRA.

PERSONNAGES.

PROMÉTHÉE, fils du Ciel & de la Terre, demi-Dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

Nymphes.

Titans.

Divinités céleftes.

Divinités infernales.

PANDORE Opera, Acte 2e.



Que cette flamme pure
Te mette au nombre des Vivans.

Gravelot in. E. A. Giraud sculp.

PANDORE,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

(*Le théatre repréſente une campagne, & des montagnes dans le fond.*)

SCENE PREMIERE.

PROMÉTHÉE *ſeul*, Chœur, PANDORE *dans l'enfoncement couchée ſur une eſtrade.*

PROMETHÉE.

Prodige de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour, ni tes appas.
Quoi! j'ai formé ton cœur, & tu n'es pas ſenſible!
Tes beaux yeux ne peuvent me voir!
Un impitoyable pouvoir
Oppoſe à tous mes vœux un obſtacle invincible;
Ta beauté fait mon déſeſpoir.
Quoi! toute la nature autour de toi reſpire!

Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez,
Et je vois ses appas languir inanimés;
La mort les tient sous son empire.

SCENE II.

PROMETHÉE, les Titans ENCELADE & TYPHON &c.

ENCELADE & TYPHON.

ENfant de la terre & des cieux,
Tes plaintes & tes cris ont ému ce bocage.
Parle, quel est celui des Dieux
Qui t'ose faire quelque outrage?

PROMETHÉE (*en montrant Pandore.*)

Jupiter est jaloux de mon divin ouvrage;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels;
Il ne peut sans couroux voir la terre embellie;
Jupiter à Pandore a refusé la vie!
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter? quoi! c'est lui, qui formerait nos ames?
L'usurpateur des cieux peut être notre appui?
Non, je sens que la vie & ses divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE (*en montrant Typhon son frère.*)

Nous avons pour ayeux la Nuit & le Tartare.
Invoquons l'éternelle nuit;

Elle eſt avant le jour qui luit.
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes Dieux, répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie :
Que Jupiter en frémiſſe d'envie,
Et qu'il ſoit vainement jaloux.

PROMETHÉE & LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos aſtres nouveaux contemplez la clarté;
Accourez du centre du monde :
Rendez féconde
La terre, qui m'a porté ;
Animez la beauté ;
Que votre pouvoir ſeconde
Mon heureuſe témérité.

PROMETHÉE.

Au ſéjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.
Le monde eſt ébranlé, l'Erèbe ſe raſſemble.

(*Le théatre change, & repréſente le chaos. Tous les Dieux de l'enfer viennent ſur la ſcène.*)

CHŒURS DES DIEUX INFERNAUX.

Nous déteſtons
La lumière éternelle ;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible & criminelle,
Qui n'eſt pas née encor, & que nous haïſſons.

NEMESIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare,
Doivent tout ravager !
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare ?

PROMETHÉE.

Je veux ſervir la terre, & non pas l'opprimer.
Hélas ! à cet objet j'ai donné la naiſſance,
Et je demande en vain, qu'il s'anime, qu'il penſe,
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre pouvoir eſt de nuire ;
Tel eſt l'arrêt du ſort.
Le ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMETHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes malfaiſans, vous n'êtes point mes Dieux.
Fuyez, deſtructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres,
Ennemis funèbres,
Laiſſez le monde en paix.

NEMESIE.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crain notre retour,
Crain Pandore & l'amour.
Le moment ſuprême

Vole ſur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(*Les Dieux des enfers diſparaiſſent. On revoit la campagne éclairée & riante. Les nymphes des bois & des campagnes ſont de chaque côté du théatre.*)

PROMETHÉE.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obſcure,
Dans ces champs fortunés, & ſous un ciel ſi doux,
Ces ennemis de la nature?
Que l'éternel chaos élève entr'eux & nous
Une barrière impénétrable.
L'Enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai ſu former?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puiſque tu mets ainſi la grandeur de ton être
A verſer des bienfaits ſur ce nouveau ſéjour,
Tu méritais d'en être le ſeul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour:
Va ravir la céleſte flamme:
Oſe former une ame,
Et ſois créateur à ton tour.

PROMETHÉE.

L'amour eſt dans les cieux: c'eſt là qu'il faut me rendre:

L'amour y règne ſur les Dieux.
Je lancerai ſes traits ; j'allumerai ſes feux.
C'eſt le Dieu de mon cœur, & j'en dois tout attendre.
Je vole à ſon trône éternel :
Sur les aîles des vents l'amour m'enlève au ciel.
(*Il s'envole.*)

CHŒUR DE NYMPHES.

Volez, fendez les airs, & pénétrez l'enceinte
Des palais éternels ;
Ramenez les plaiſirs du ſéjour de la crainte ;
En répandant des biens, méritez des autels.

Fin du premier acte.

Acte I. L'INDISCRET Scene 20



Oui, je la connois, Traître, et je connois ton cœur.

ACTE II.

(Le théatre représente la même campagne. Pandore inanimée est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.)

PROMETHÉE, PANDORE, Nymphes, Titans, Chœurs, &c.

UNE DRYADE.

CHantez, Nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-Dieu, qui commande à la terre :
Il vous apporte un nouveau jour ;
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre ;
Il revole en ces lieux sur le char de l'Amour.

CHŒUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous ?
Terre jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,
Sommet des superbes montagnes,
Qui divisez les airs, & qui portez les cieux ;
O nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux.

PROMETHÉE (*descendant du char le flambeau à la main.*)

Je le ravis aux Dieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu facré du tendre amour,
Plus puiffant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du Dieu du jour.

LE CHŒUR DES NYMPHES.

Fille du Ciel, ame du monde,
Paffez dans tous les cœurs.
L'air, la terre & l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMETHÉE (*approchant de l'eftrade où eft Pandore.*)

Que ce feu précieux, l'aftre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, fois attentive à ces heureux inftans :
Lève-toi, cher objet, c'eft l'amour qui l'ordonne :
A fa voix obéï toûjours ;
Lève-toi, l'amour te donne
La vie, un cœur, & de beaux jours.

(*Pandore fe lève fur fon eftrade & marche fur la fcène.*)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! elle refpire!
Dieu d'amour, quel eft ton empire!

PANDORE.

Où fuis-je? & qu'eft-ce que je voi?
Je n'ai jamais été; quel pouvoir m'a fait naître?
J'ai paffé du néant à l'être;
Quels objets raviffans femblent nés avec moi!

(*On entend une fymphonie.*)

Ces sons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux sont éblouïs de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue sur mes pas.
Ah ! d'où vient qu'il ne paraît pas ?
De moment en moment je pense & je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère,
Un Dieu sans doute est mon auteur ;
Je le sens, il me parle, il respire en mon cœur.
(*Elle s'assied au bord d'une fontaine.*)
Ciel ! est-ce moi que j'envisage,
Le cristal de cette onde est le miroir des cieux.
La nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux Dieux.

NYMPHES & TITANS.

(*On danse autour d'elle.*)
Pandore, fille de l'amour,
Charmes naissans, beauté nouvelle,
Inspirez à jamais, sentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.
(*On danse.*)

PANDORE (*appercevant Prométhée au milieu des nymphes.*)

Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'est vous, c'est vous, sans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon ame est remplie !
Vous semblez encor m'animer.

PROMETHÉE.

Vos beaux yeux ont su m'enflammer,

Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore.
Vous ne pouviez répondre, & j'oſais vous aimer :
Vous parlez, & je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez ! cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez ! & je vous dois l'être.
La terre m'enchantait, que vous l'embelliſſez !
Mon cœur vole vers vous, il ſe rend à ſon maître,
Et je ne puis connaître,
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMETHÉE.

Vous n'en ſauriez trop dire, & la ſimple nature
Parle ſans feinte & ſans détour.
Que toûjours la race future
Prononce ainſi le nom d'amour.

(*enſemble.*)

Charmant amour, éternelle puiſſance,
Premier Dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence,
C'eſt l'empire du bonheur.

PROMETHÉE.

Ciel ! quelle épaiſſe nuit, quels éclats de tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans
Des innocens plaiſirs que poſſédait la terre !
Quelle horreur a troublé mes ſens !

(*enſemble.*)

La terre frémit, le ciel gronde ;
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces aſtres naiſſans.

Quel pouvoir ébranle le monde
Jusqu'en ses fondemens ?
(*On voit descendre un char, sur lequel sont Mercure, la Discorde, Némésis, &c.*)

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleste ;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au sein des Dieux.

PROMETHÉE.

Tyrans cruels !

PANDORE.

Ordre funeste !
Larmes, que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéissez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah ! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMETHÉE.

Cruels, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE & PROMETHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez,
Jupiter commande ;
Il faut qu'on se rende
A ses volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéissez-nous, & déployez vos aîles ;
Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

(*Le char disparaît.*)

PROMETHÉE.

On l'enlève, tyrans jaloux.
Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous;
Vous étiez malheureux, vous étiez en couroux
Du bonheur, qui fut mon ouvrage;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.
J'ai fait plus que Jupiter même.
Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux.
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.
Dieux jaloux, respecte nos chaînes.
O Jupiter! ô fureurs inhumaines!
Eternel persécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu sentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir:
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au désespoir.

Fin du second acte.

ACTE III.

(Le théâtre représente le palais de Jupiter brillant d'or & de lumière.)

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

JE l'ai vu cet objet sur la terre animé,
Je l'ai vu, j'ai senti des transports qui m'étonnent;
Le ciel est dans ses yeux, les graces l'environnent;
Je sens que l'amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez sensible.
Vous allez éblouïr ses yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puissant & terrible.
Je commande à l'Olympe, à la terre, aux enfers;
Les cœurs sont à l'Amour. Ah! que le sort m'outrage!
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il divisa l'univers,
L'amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous? Pandore à peine a vu le jour,
Et d'elle-même encor à peine a connaissance:
Aurait-elle senti l'amour
Dès le moment de sa naissance?

JUPITER.

L'amour inſtruit trop aiſément.
Que ne peut point Pandore? Elle eſt femme; elle eſt belle.
La voilà, jouiſſons de ſon étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ſes yeux, & parlez à ſon cœur;
Vous déploirez en vain ma gloire & ma ſplendeur,
Vous n'avez rien de ſi beau qu'elle.
(*Il ſe retire.*)

PANDORE *ſeule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant,
Je n'ai reſpiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie?
On m'avait fait craindre la mort.
Je l'ai connue hélas! cette mort menaçante.
N'eſt-ce pas mourir, quand le ſort
Nous ravit ce qui nous enchante?
Dieux, rendez-moi la terre, & mon obſcurité;
Ce bocage, où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître;
Il m'avait deux fois donné l'être.
Je reſpirais, j'aimais, quelle félicité!
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, &c.

(*Tous les Dieux avec tous leurs attributs entrent ſur la ſcène.*)

CHŒUR DES DIEUX.

Que les aſtres ſe réjouiſſent,
Que tous les Dieux applaudiſſent
Au Dieu de l'univers.

Devant lui les ſoleils pâliſſent.

NEPTUNE.

Que le ſein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHŒUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentiſſent
D'éternels concerts.
Que les aſtres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conſpire à m'effrayer !
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur ſuprême.
Qu'il eſt dur d'entendre louer
Un autre Dieu que ce que j'aime !

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour,
Régnez dans ſon empire ;
La terre vous déſire,
Le ciel eſt votre cour.

PANDORE.

Mes yeux ſont offenſés du jour qui m'environne.
Rien ne me plaît, & tout m'étonne.
Mes déſerts avaient plus d'appas.
Diſparaiſſez, ô ſplendeur infinie ;
Mon amant ne vous voit pas :
(*On entend une ſymphonie.*)
Ceſſez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.
(*Le chœur recommence. Jupiter ſort d'un nuage.*)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible & mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable & pure
Au feu sacré du ciel.
C'est pour les Dieux que vous venez de naître.
Commencez à jouïr de la divinité.
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuse immortalité.

PANDORE.

Le néant, d'où je sors à peine,
Est cent fois préférable à ce présent cruel;
Votre immortalité, sans l'objet qui m'enchaîne,
N'est rien qu'un supplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaissez-vous le maître du tonnerre?
Dans les palais des Dieux regrettez-vous la terre?

PANDORE.

La terre était mon vrai séjour;
C'est là que j'ai senti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaissez qu'une image infidelle,
Dans un monde indigne de lui.
Que l'amour tout entier, que sa flamme éternelle,
Dont vous sentiez une étincelle,
De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous sentis, du moins j'ose le croire;
Ils ont égalé mes tourmens.

Ah ! vous avez pour vous la grandeur & la gloire ;
Laiſſez les plaiſirs aux amans.
Vous êtes Dieu , l'encens doit vous ſuffire ;
Vous êtes Dieu , comblez mes vœux.
Conſolez tout ce qui reſpire ;
Un Dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuſe, & par vous je veux l'être.
Plaiſirs , qui ſuivez votre maître ,
Miniſtres plus puiſſans que tous les autres Dieux ,
Déployez vos attraits , enchantez ſes beaux yeux.
Plaiſirs , vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(*Les Plaiſirs danſent autour de Pandore en chantant ce qui ſuit.*)

CHŒUR.

Aimez , aimez , & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on pourſuit avec peine
Des plaiſirs l'ombre légère & vaine ;
Elle échappe & le dégoût la ſuit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore ,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore ;
Un ſeul jour les forme & les détruit.

CHŒUR.

Aimez , aimez , & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne ſont qu'en nos champs.

L'amour & le tems
Ici n'ont point d'aîles.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaiſirs, vous redoublez ma flamme;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, ſi c'eſt vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel! ô ciel! quoi mes ſoins ont ce ſuccès fatal?
Quoi! j'attendris ſon ame, & c'eſt pour mon rival!

MERCURE (*arrivant ſur la ſcène.*)

Jupiter, arme-toi du foudre;
Pren tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Promethée eſt armé, les Titans furieux
Menacent les voûtes des cieux;
Ils entaſſent des monts la maſſe épouvantable.
Déja leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous... Seul je ſuffis contr'eux.

PANDORE.

Quoi! vous le puniriez, vous qui cauſez ſa peine?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux & tout-puiſſant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel ! ayez pitié de mon mortel effroi :
Jugez de mon amour, puifque je vous implore.

JUPITER (*à Mercure.*)

Pren foin de conduire Pandore.
Dieux, que mon cœur eft défolé !
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'univers repofait dans une paix profonde ;
Une beauté paraît : l'univers eft troublé.

(*Il fort.*)

PANDORE *feule.*

O jour de ma naiffance ! ô charmes trop funeftes !
Défirs naiffans, que vous étiez trompeurs !
Quoi ? la beauté, l'amour, & les faveurs céleftes,
Tous les biens ont fait mes malheurs ?
Amour, qui m'as fait naître, appaife tant d'allarmes ;
N'es-tu pas fouverain des Dieux ?
Vien fecher mes larmes,
Enchaîne & défarmes
La terre & les cieux.

Fin du troifiéme acte.

ACTE IV.

(*Le théâtre représente les Titans armés, & des montagnes dans le fond; plusieurs géants sont sur les montagnes, & entassent des rochers.*)

ENÇELADE.

OUi, nos frères & nous, & toute la nature,
Ont senti ta cruelle injure.
La terrible vengeance est déja dans nos mains;
Vois-tu ces monts pendans en précipices?
Vois-tu ces rochers entassés?
Ils seront bientôt renversés
Sur les barbares Dieux, qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMETHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos sons se font entendre;
Eclatez, guidez nos pas.
(*On marche au son des trompettes.*)
Le ciel sera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore & sa foi.
Laissez-moi ce juste partage;
Marchez, Titans, & suivez-moi.

CHŒUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces Dieux cruels;
Répandons les allarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes,
Vengeons l'univers.

PROMETHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.

(*Un char, qui porte les Dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Promethée continue.*)

Jupiter quitte ses retraites;
La foudre a donné le signal:
Commençons ce combat fatal.

(*Les géants montent.*)

CHŒUR DE NYMPHES *qui bordent le théatre.*

Tambours, trompettes & tonnerre,
Dieux & Titans, que faites-vous?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel & la terre.

(*Bruit du tonnerre & des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers;
Soyez punis de vos fureurs cruelles.
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde!
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde;
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits,

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renversons les Dieux.

LES DIEUX.

Détruisons la terre.

Ensemble. { Tombez, descendez dans nos fers;
Précipitez-vous aux enfers.

(*Il se fait un grand silence. Un nuage brillant descend. Le Destin paraît au milieu du nuage.*)

LE DESTIN.

Arrêtez, le Destin, qui vous commande à tous,
Veut suspendre vos coups.
(*Il se fait encor un silence.*)

PROMETHÉE.

Etre inaltérable,
Souverain des tems,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHŒUR.

O Destin, parle, explique-toi.

Les

Les Dieux fléchiront fous ta loi.

LE DESTIN *au milieu des Dieux, qui fe raffemblent autour de lui.*

Ceffez, ceffez, guerre funefte,
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du féjour célefte,
Rendez Pandore à fes déferts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui jufqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, foyez terraffés;
A jamais gémiffez
Sous ces monts renverfés,
Qui vont retomber fur la terre.

(*Les rochers fe détachent & retombent. Le char des Dieux defcend fur la terre. On remet Pandore à Promethée.*)

JUPITER.

O Deftin, le maître des Dieux
Eft l'efclave de ta puiffance.
Eh bien! fois obéï; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.
Néméfis, fors des fombres lieux.

(*Néméfis fort du fond du théatre, & Jupiter continue.*)

Sédui le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offenfe.
Pandore, connai ma vengeance,
Jufques dans mes dons précieux.
Que cet inftant commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

(Le théatre représente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.)

PROMETHÉE, PANDORE.

PANDORE (*tenant la boëte.*)

EH quoi! vous me quittez, cher amant, que j'adore?
Etes-vous soumis ou vainqueur?

PROMETHÉE.

La victoire est à moi, si vous m'aimez encore.
L'Amour & le Destin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant, que j'adore?
Les Titans sont tombés, plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du souverain des Dieux.
Ouvrons.

PROMETHÉE.

Que faites-vous? Hélas! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, & ces soins curieux
Sont des piéges nouveaux, que vous tendent les Dieux.

PANDORE.

Quoi ! vous penſez ?...

PROMETHÉE.

Songez à ma prière,
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien, vous le voulez ? il faut vous ſatisfaire.
Je ſoumets ma raiſon ; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toûjours.

PROMETHÉE.

Vous me le promettez ?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMETHÉE.

C'en eſt aſſez, je pars, & je ſuis raſſuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle,
Chantez cet univers détruit & réparé.
Que tout s'embelliſſe à ſon gré,
Puiſque tout eſt formé pour elle.

(Il ſort.)

UNE NYMPHE.

Voici le ſiécle d'or, voici le tems de plaire.
Doux loiſir ! Ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La nature eſt votre mère,
Comme elle durez toûjours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La discorde, la triste guerre
Ne viendront plus nous affliger:
Le bonheur est né sur la terre;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourrait les flétrir?
Les plaisirs s'empressent de naître;
Quels tyrans les feraient périr?

LE CHŒUR *répète.*

Voici le siécle d'or, &c.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure;
Il est avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des Dieux,
La paix de la nature.

(*Les Nymphes se retirent. Pandore s'avance avec Némésis, qui paraît sous la figure de Mercure.*)

NEMESIS.

Je vous l'ai déja dit, Prométhée est jaloux;
Il abuse de sa puissance.

PANDORE.

Il est l'auteur de ma naissance,
Mon Roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a sur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant, que vous tenez des Dieux?

PANDORE.

Il craint tout; son amour est tendre,

Et j'aime à complaire à ses vœux.

NEMESIS.

Il en exige trop, adorable Pandore;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore;
Pouvait-il mieux m'embellir ?

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette boëte mystérieuse
Immortalise la beauté.
Vous serez, en ouvrant ce trésor enchanté,
Toûjours belle, toûjours heureuse.
Vous régnerez sur votre époux;
Il sera soumis & facile.
Craignez un tyran jaloux,
Formez un sujet docile.

PANDORE.

Non, il est mon amant, il doit l'être à jamais;
Il est mon Roi, mon Dieu, pourvu qu'il soit fidèle.
C'est pour l'aimer toûjours qu'il faut être immortelle;
C'est pour le mieux charmer, que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Ah! c'est trop vous en défendre;
Je sers vos tendres amours;

Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toûjours.

PANDORE.

Mais n'abuſez-vous point de ma faible innocence ?
Auriez-vous tant de cruauté ?

NEMESIS.

Ah ! qui pourait tromper une jeune beauté ?
Tout prendrait votre défenſe.

PANDORE.

Hélas ! je mourrais de douleur,
Si je méritais ſa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, & je vous crois ;
Ouvrons.

(*Elle ouvre la boëte. La nuit ſe répand ſur le théatre, & on entend un bruit ſouterrain.*)

Quelle vapeur épaiſſe, épouvantable,
M'a dérobé le jour & troublé tous mes ſens ?
Dieu trompeur ! Miniſtre implacable !
Ah quels maux affreux je reſſens !
Je me vois punie & coupable.

NEMESIS.

Fuyons de la terre & des airs.
Jupiter eſt vengé, rentrons dans les enfers.

(*Némésis s'abîme. Pandore est évanouie sur un lit de gazon.*)

PROMETHÉE *arrive du fond du théatre.*

O surprise ! ô douleur profonde !
Fatale absence ! horribles changemens !
Quels astres malfaisans
Ont flétri la face du monde ?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore ! mais hélas ! de l'infernale rive
Les monstres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES & LES DEMONS *accourans sur le théatre.*

Les tems sont remplis ;
Voici notre empire ;
Tout ce qui respire,
Nous sera soumis.
La triste froidure
Glace la nature
Dans les flancs du Nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le sombre remord,
La guerre sanglante,
Arbitre du sort ;
Toutes les furies
Vont avec transport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMETHÉE.

Quoi ! la mort en ces lieux s'est donc fait un passage !

Quoi ! la terre a perdu ſon éternel printems,
Et ſes malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des Dieux, de l'enfer & du tems ?
Ces nymphes de leurs pleurs arroſent ce rivage.
Pandore ! cher objet, ma vie & mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ſes ſens elle a perdu l'uſage.

PANDORE.

Ah ! je ſuis indigne de vous ;
J'ai perdu l'univers. J'ai trahi mon époux.
Puniſſez-moi : nos maux ſont mon ouvrage.
Frappez !

PROMETHÉE.

Moi la punir !

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuſe,
Que vous rendiez heureuſe,
Ce jour que je vous doi.

CHŒUR DE NYMPHES.

Tendre époux, eſſuyez ſes larmes,
Faites grace à tant de beauté ;
L'excès de ſa fragilité,
Ne ſaurait égaler ſes charmes.

PROMETHÉE.

Quoi ! malgré ma priére, & malgré vos ſermens,
Vous avez donc ouvert cette boëte odieuſe ?

PANDORE.

PANDORE.

Un Dieu cruel, par ses enchantemens,
A séduit ma raison faible & trop curieuse.
O fatale crédulité!
Tous les maux sont sortis de ce don détesté:
Tous les maux sont venus de la triste Pandore.

L'AMOUR *descendant du Ciel.*

Tous les biens sont à vous, l'amour vous reste encore.
(*Le théatre change, & représente le palais de l'Amour.*)

L'AMOUR *continue.*

Je combattrai pour vous le Destin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être;
Ils ne seront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Consolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous, qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame,
Punissez Jupiter en redoublant la flamme,
Dont vous nous embrasez tous deux.

PROMETHÉE & PANDORE.

Le ciel en vain sur nous rassemble
Les maux, la crainte & l'horreur de mourir.
Nous souffrirons ensemble,
Et c'est ne point souffrir.

L'AMOUR.

Descendez, douce espérance,
Venez, désirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous serez leur jouïssance.
Fussiez-vous trompeurs,

C'eſt vous qu'on implore;
Par vous on jouït,
Au moment qui paſſe & qui fuit,
Du moment qui n'eſt pas encore.

PANDORE.

Des deſtins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs:
Mais l'eſpoir à jamais ſecourable,
De ſes mains viendra ſécher nos pleurs.



Dans nos maux il ſera des délices,
Nous aurons de charmantes erreurs,
Nous ferons au bord des précipices,
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquième & dernier acte.

TABLE

des Piéces contenues dans ce Volume.

77780864





